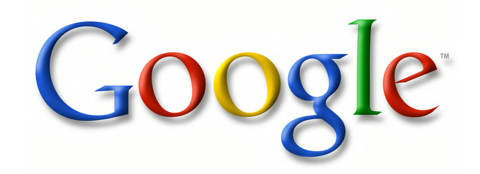
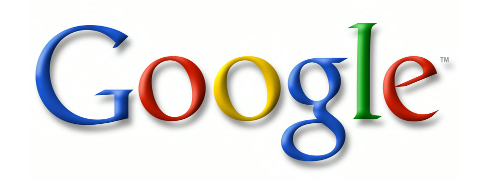
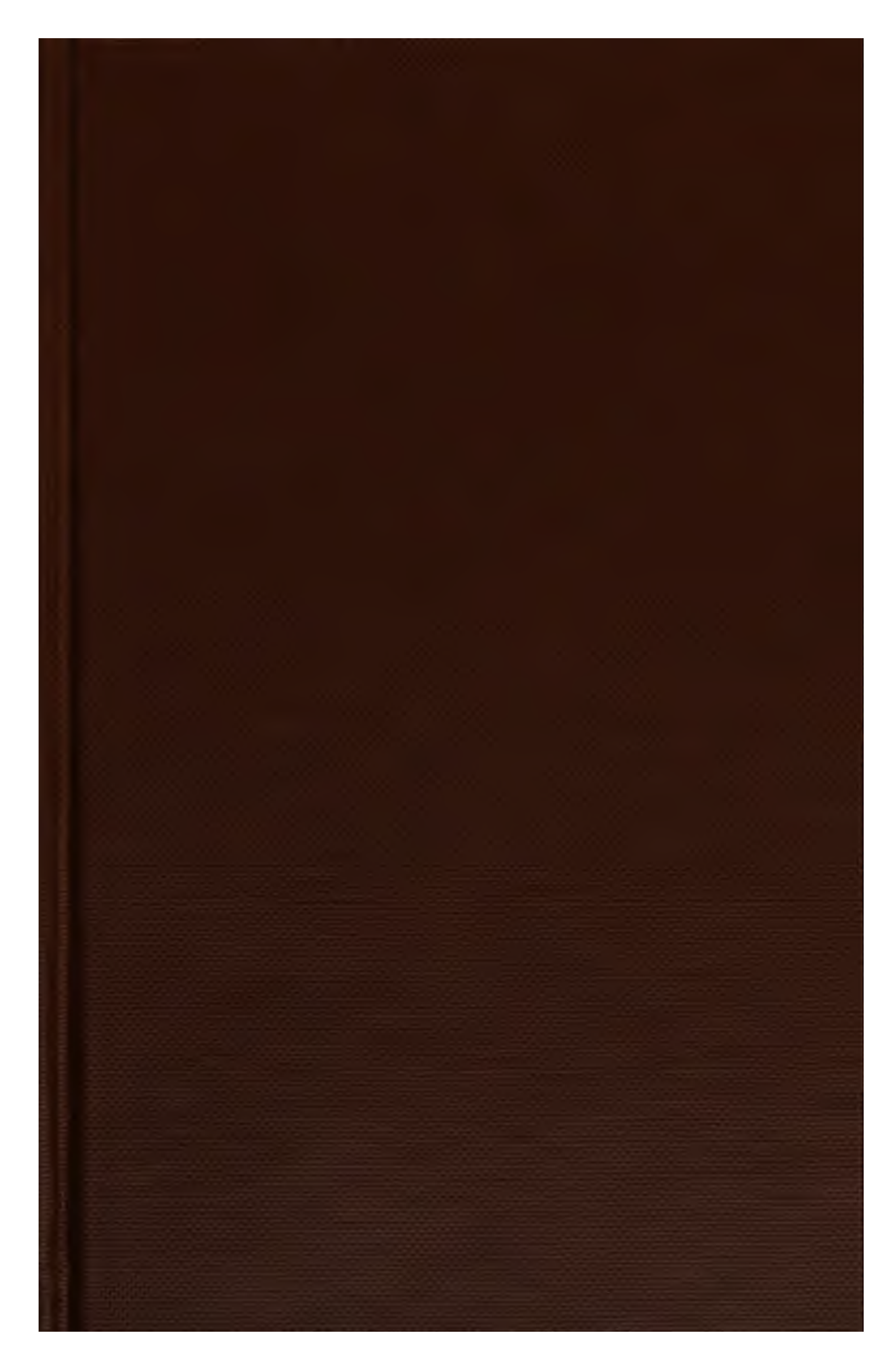


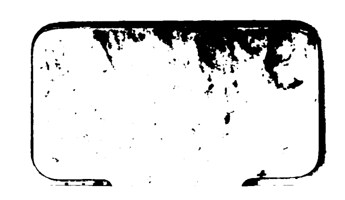




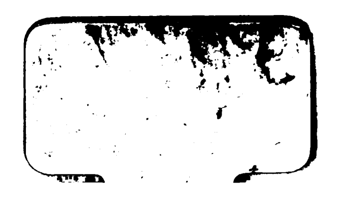

DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.




DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.




DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



VOYAGE

DANS LES TROIS ROYAUMES

D'ANGLETERRE,

D'ÉCOSSE ET D'IRLANDE,

FAIT EN 1788 ET 1789.

VOYAGE
DANS LES TROIS ROYAUMES
D'ANGLETERRE,
D'ÉCOSSE ET D'IRLANDE,
FAIT EN 1788 ET 1789.

OUVRAGE dans lequel on trouve tout ce qu'il y a de plus intéressant sur les mœurs des habitans de la Grande-Bretagne, leur population, leurs opinions religieuses, leurs préjugés, leurs usages, leur constitution politique, leurs forces de terre et de mer, les progrès qu'ils ont fait dans les arts et dans les sciences, avec des anecdotes aussi piquantes que philosophiques.

Par le Citoyen CHANTREAU.

Avec trois cartes et six gravures en taille douce.

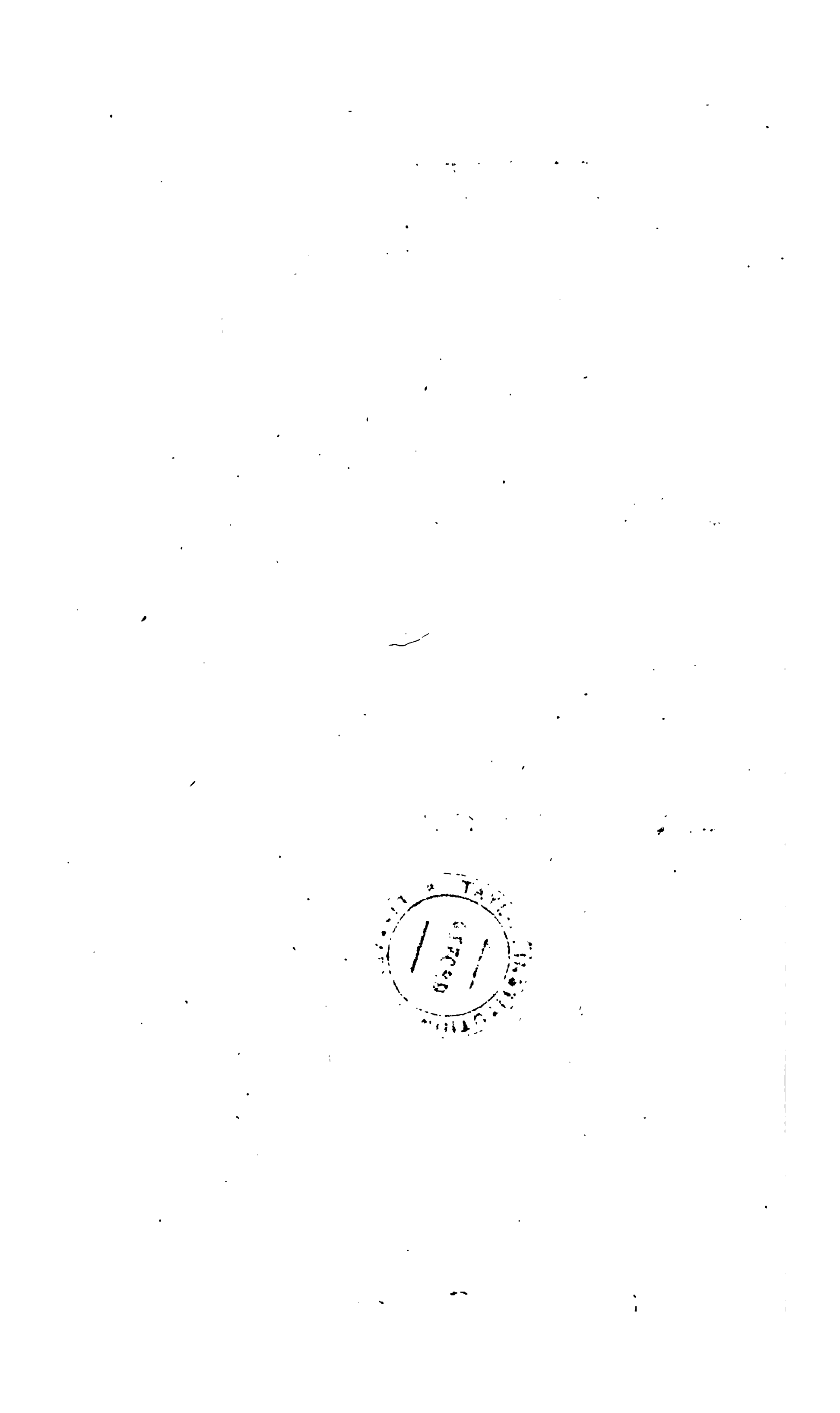
TOME II.



A PARIS.

Chez BRIAND, libraire, Quai des Augustins, No. 50.

1792.



VOYAGE
DANS LES TROIS ROYAUMES
D'ANGLETERRE, D'ECOSSE ET D'IRLANDE.
FAIT EN 1788 ET 1789.

CHAPITRE PREMIER.

Gouvernement de la Cité de Londres, comment constitué. — Le Lord-Maire. — Le Shériff. — Le Maire William Beckford. — Les Aldermen. — Le Commun Council. — Principale corporation de la Cité.

M. *Blackman*, cet excellent homme que la raison et l'expérience avoient doué des qualités précieuses qui forment un pasteur capable de guider ses ouailles dans le chemin de la vertu, du bonheur et de la paix, avoit une maison de campagne près de *Darmouth-road*, ou chemin de Darmouth, environ à

cinq milles de Londres ; elle étoit dans la plus belle vue ; j'y ai passé des journées délicieuses avec une compagnie choisie qui avoit pour moi tous les genres d'attention, et sembloit prendre à tache de me faire oublier ma patrie. C'est-là, c'est à l'ombre des hêtres que j'ai crayonné les détails qui sont contenus dans le volume qu'on vient de lire. De retour à Londres, M. Georges Blackman, le frère de ce ministre, qui étoit un des Aldermans de la Cité, s'empressa, comme son frère l'avoit fait pour la religion, à me donner sur le gouvernement de la cité de Londres tous les éclaircissemens que je desirai. Ils sont de la plus grande exactitude.

A l'instar du gouvernement national, celui de la Cité de Londres est formé de trois parties qui ne peuvent rien individuellement et sans la concurrence des trois. La première est le Lord-Maire qui y figure et a les mêmes fonctions que le roi dans le gouvernement national ; la seconde est le corps des Aldermans ou Aldermen (1) qui représente la chambre

(1) On dit un *Alderman* et des *Aldermen* par ce que ce mot qui vient du saxon est composé de *Alder* vieux et *man* homme, et qu'en anglois *man* qui a gardé sa même signification, fait son pluriel *men*, des hommes.

A

des *Lords*, et le troisième le *Commun-Counoil* (Le Commun-conseil) qui est à la Cité ce que la chambre des communes est à la nation.

Le titre de *Mayor* ou maire fut apporté en Angleterre par les Normands qui le donnèrent au chef de la Cité qu'ils venoient de conquérir, par ce que le premier magistrat de Rouen leur métropole avoit le titre de maire ou *Mayor*. Ceux de Londres et d'Yorck sont les seuls en Angleterre qui soient qualifiés de Lord. Les Anglois que j'ai interrogés sur l'origine de cette prérogative pour le maire d'Yorck, car pour celui de Londres elle se devine facilement, n'ont pu me donner de bonnes raisons.

Le Lord-Maire de Londres est élu et tiré du corps des Aldermen, et ne peut prétendre à cette place éminente qu'après avoir été shériff ou juge du comté de Middlesex. L'élection de ce magistrat qui depuis 1476 a reçu une forme invariable, a lieu le jour de la St-Michel. Les *Liverymen*, c'est-à-dire les bourgeois, formant les douze corporations qui ont droit de voter, s'assemblent à l'hotel de ville où ils trouvent les candidats qui prétendent à la Mairie ; ce sont ordinairement les deux Aldermen les mieux famés ou les plus anciens. Lorsque le choix est fait, et il a presque toujours

lieu par acclamation, le maire nouvellement élu se rend à *Westminster hall*, pour prêter serment entre les mains du grand chancelier et être présenté au roi. Cette cérémonie se fait avec beaucoup de pompe, et comme le cortége fait une partie du chemin sur la Tamise il offre un coup d'œil unique. Qu'on se figure une flotte de plus de soixante barques magnifiquement décorées et accompagnées de plusieurs corps de musiciens, une infinité de chaloupes qui suivent et environnent ce cortége en remplissant les airs de cris d'allégresse, et l'on aura une foible idée de cette cérémonie qu'il faut voir pour en juger, et qui ne ressemble pas mal au mariage du Doge de Venise avec la mer, cette infidèle épouse dont il a perdu les faveurs depuis si long-tems. Le cortége débarque au pont de *Blackfriars*, où les différentes corporations le rejoignent, l'accompagnent et le reconduisent à l'hotel-de-ville où il y a, ce jour là, grand bal aux frais de la Cité. On m'a assuré que ce bal étoit ordinairement une cohue où le moindre danger qu'on y couroit étoit d'être étouffé par la foule.

Les honneurs qui sont rendus au Maire, les priviléges dont il jouit, ses prérogatives,

assimilent ce magistrat du peuple aux rois ; son autorité s'étend non-seulement sur la Cité et sur une partie des fauxbourgs, mais encore sur la Tamise dont il fut déclaré le conservateur par Henri VII. Sa juridiction sur cette rivière commence depuis le pont de Stones bien au-dessus de Londres, jusqu'à l'embouchure de la Medwai, ce qui forme une étendue de près de 40 milles, dans laquelle il loue le droit de pêche à raison de deux guinées par chaque mille ; il y entretient aussi une grande quantité de cignes auxquels il est défendu de toucher sous les plus grandes peines; prohibitions toutes-fois qui n'empêchent pas les petites bonnes gens de la campagne d'en aller dénicher les œufs qu'ils payent souvent bien cher, car le cigne qui est très-attaché à sa ponte, la défend *unguibus et rostro*, et les jeunes dénicheurs ont souvent le nez ou les fesses cruellement béquetés.

Le *Lord-Maire* est le juge né de tous les différends qui s'élevent entre les habitans de la Cité ; il a son tribunal, et est obligé de donner audience tous les jours. Lorsque les loix sont enfreintes et que ces infractions n'emportent que la peine d'amende, il prononce en dernier ressort ; mais lorsque le cas est

grave, le coupable est transféré en prison, pour que son procès lui soit fait conformément aux loix établies par la constitution. Cette même constitution veut aussi que si le Lord-Maire, dans les sentences qu'il a rendues, s'est écarté un instant de la lettre de la loi, on puisse le mettre en cause comme un simple citoyen.

Le *Lord-Maire*, enfin, est commandant en chef ou Lord-lieutenant des milices de la capitale, et a un autre titre encore, celui de *Tuteur des Orphelins* que la plûpart des hommes illustres qui ont occupé cette place, ont regardé comme le plus beau, et dont ils ont rempli l'emploi comme le plus saint des devoirs. La magnificence du train de ce magistrat répond à l'importance de ses fonctions. Il occupe un palais somptueux et a plus de mille livres sterlings par an pour sa table seulement. Aussi traite-t-il à certains jours la noblesse, les ministres et les ambassadeurs. La vaisselle de sa table est riche et immense; lorsqu'il sort, six chevaux de prix le promènent lentement dans le *carosse d'état*; des gentilshommes d'honneur portent à chaque portière les principaux emblêmes de sa dignité; il a ses grands et petits officiers dont quelques

uns sont *Esquires* (écuyers) à cause de leur place seulement. Lorsqu'il paroît en public, il est ordinairement vêtu d'une longue robe, sur laquelle on passe un chaperon de velours noir, et porte au cou une chaîne d'or au bas de laquelle pend une pierre précieuse d'un très-grand prix.

Parmi ses nombreux priviléges on remarque le droit que lui donne une charte qui datte de Henri VII, de pouvoir chasser dans les comtés de *Middlessex*, *Essex et Surry*; droit dont ses occupations et ses goûts lui permettent rarement d'user, quoique la cité lui entretienne, lorsqu'il en veut jouir, une nombreuse et superbe meute ; meute inutile et très-inutile, mais aussi plus heureuse mille fois que toutes celles qui remplissent les chenils de ces princes allemands qui n'ayant pas de *Cité* à conduire sont sans cesse à la tête de leurs chiens qui sont, après leurs soldats, les plus malheureuses bêtes du Continent.

Le jour du couronnement du roi, le *Lord-Maire* fait l'office de grand-échanson et signe l'acte, qui le constate, après les pairs du royaume. On remarque à ce sujet que lorsque Jacques I qui regnoit en Ecosse sous le nom de Jacques VI, fut invité par les Anglois à

venir prendre possession de la couronne d'Angleterre que lui avoit léguée la reine Elisabeth, le Lord-Maire signa cette invitation avant les pairs du royaume, et que les Maires qui lui succédèrent voulurent en vain faire valoir cette espèce de préséance comme un droit acquis, mais que les pairs reclamèrent contre cette usurpation qui par la suite n'eut plus lieu.

Il est très rare de voir le même homme devenir deux fois maire. Le seul Williams Beckford, qui joignoit à beaucoup de connoissances et de talens un civisme peu commun et un revenu d'environ quarante mille livres sterlings, qui le mettoit à même de briller dans cet emploi avec le plus grand faste, en fut, de nôs jours, revêtu deux fois, et la seconde à une époque très critique, où il falloit un homme tel que lui à la tête du corps municipal. C'étoit dans le tems où l'Angleterre, mécontente du parlement qui s'étoit déshonoré dans l'affaire de Wilkes, faisoit auprès du monarque les plus vives instances, pour qu'il procédât à la convocation d'un nouveau parlement. Le prince et les ministres, qui étoient sûrs de l'ancien qu'ils avoient acheté, donnoient aux différentes adresses des com-

tés et de la capitale des réponses ministérielles, c'est à dire des *oui* et des *nous verrons* qui ne s'effectuent jamais. Le Lord maire et ses aldermen avoient déjà fait une infinité de voyages de la cité à Ste James pour réitérer leur demande, et toujours ils s'en étoient allés comme ils étoient venus, quand Sir Williams Beckford, ennuyé, indigné de répèter si vainement, si sottement cette basse farçe, résolut d'y mettre fin. En conséquence, il fait voter une nouvelle adresse au roi, et reparoit à St James avec un cortège plus nombreux qu'il ne l'étoit d'ordinaire. Conformément au privilége qu'a la cité de Londres de présenter elle-même ses lettres ou placets au roi, qui les reçoit sur son trône et dans la plus grande céremonie, Beckford s'approcha et remit la sienne; il en fut fait lecture, et la réponse, qui sembloit avoir été moulée pour ces sortes d'adresse, fut la même que les précédentes. Elle portoit en substance que le roi étoit content de son parlement et surpris cependant de la demande de la cité, mais que, comme il se faisoit un plaisir de se rendre aux sollicitations de son peuple, il refléchiroit sur l'objet qui les avoit motivées et y satisferoit après un mur examen, etc.

C'étoit par cette réponse que se terminoit l'audience, et il étoit d'étiquette alors qu'après avoir baisé la main du monarque la députation se retirât. Mais Beckford, qui cette fois n'étoit pas venu à St. James pour un simple baise-main, resta aux pieds du trône, et reprenant la parole avec une fermeté digne du représentant d'un peuple libre: « Sire, dit-il au roi, je supplie votre Majesté de ne pas regarder avec indifférence l'adresse de la première ville de son royaume, mais au contraire de se rendre au vœu prononcé de la nation. » Cette apostrophe patriotique du Lord maire, inattendue et sans exemple, déconcerta, dit-on, les courtisans d'une manière pittoresque; leurs figures muettes et allongées contrastoient singulièrement avec le front déridé et cette hilarité naïve qui brilloit sur le visage des bourgeois, qui sembloient s'enorgueillir individuellement de la noble fermeté de leur maire qui, respectueusement immobile devant le trône, attendoit une réponse du prince. Mais comme les cinq sixièmes de nos rois d'Europe n'improvisent pas comme les maires, le bon roi Georges III resta court, et le peu de minutes que dura cette scène muette eût offert, au pinçeau qui l'eût vou-

lu saisir, des situations uniques qu'il ne retrouvera jamais. Beckford, aussi humain que juste, sentit l'état pénible du roi, et y mit fin en se retirant.

Tandis que les ministres à St. James, stupéfaits, indignés, menaçoient d'envoyer Beckford à la tour, dans la cité on l'élevoit aux nues, et toutes les corporations lui votoient des remercîmens. Le burin s'exerça aux dépens de la cour, et l'on grava la scène dont je viens de parler, avec ces mots au-dessous : *Leçons non apprises.*

Huit jours s'étoient à peine écoulés, que la fortune, qui avoit pris à tâche d'éprouver la patience de Beckford, l'obligea de retourner à St. James en députation, pour féliciter le roi sur l'heureux accouchement de son épouse. Il attendoit le moment de l'audience, lorsque le Lord chambellan vint lui reprocher publiquement sa dernière démarche, en ajoutant qu'en cas de récidive de sa part, ou de tout autre maire, l'intention de sa Majesté étoit d'ôter à la ville de Londres le droit de remettre au roi ses adresses en main propre. « Cette intention est celle des ministres, répondit Beckford, et non celle de sa Majesté, du nom de la quelle vous abusez si souvent ;

et pour vous prouver que j'en suis persuadé, je vous somme de me faire cette déclaration par écrit, ou je la tiens pour non avenue. » Le Lord chambellan se retira avec sa courte honte, et la députation eut audience, comme si de rien étoit.

Cet illustre patriote mourut quelques mois après cette scène et dans sa dignité de Lord maire. Non-seulement la bourgeoisie lui fit les plus superbes obsèques, mais encore elle lui éleva, dans la principale salle de l'hôtel de ville, le monument dont j'ai parlé.

Les aldermen, du corps des quels j'ai dit qu'on tiroit le maire, sont au nombre de 26, qui est aussi le nombre des *wards* ou quartiers qui divisent la cité. Chaque alderman gouverne un *ward*, et comme il n'y a point de juge de paix dans la cité, il en remplit les fonctions, avec cette différence cependant, qu'il ne peut prononcer une amende pécuniaire. Il se borne, au civil, à ménager un accomodement entre les parties; au criminel, il envoye en prison les accusés, lorsque l'accusation est motivée et qu'ils ne peuvent fournir de caution, ou s'il s'agit de lèse-majesté, de meurtre ou de vol. La place de l'alderman est à vie, et il ne peut la perdre

que par sa mauvaise conduite, qui doit être notoire et reprouvée juridiquement. Il est élu dans le quartier où il doit exercer, et il ne le peut, avant que son élection ait eu la sanction du Lord-maire et du corps des aldermen. Si la place d'alderman n'est pas lucrative, il faut avouer aussi qu'elle n'entraîne à aucune dépense et qu'elle est pour l'homme de mérite le chemin qui le conduit à l'estime de ses concitoyens, le seul but où l'homme honnête doit ambitionner d'arriver, et où, parvenu une fois, il éprouve des sensations qui doublent son existence. Dailleurs l'alderman, lorsqu'il n'est qu'un intrigant que cette existence sentimentale ne touche point, a de quoi se satisfaire dans sa place, par ce qu'elle lui donne beaucoup d'influence dans les affaires et l'espoir de devenir Lord-maire. Il est vrai qu'il faut qu'il soit fortuné pour parvenir à ce poste, par ce que pour être sheriff, et il faut qu'il le soit d'abord, il lui en coûte, en une seule année, environ trois mille guinées (72,000 de nos livres). Mais, dira-t-on, l'homme à talens, l'homme de mérite, qui n'a pas cette somme ou l'astuce de l'intrigant pour se la procurer, cet homme est donc sans espoir? Oui, sans doute, il le seroit partout ailleurs

qu'en Angleterre, où l'estime publique vaut mieux que toutes les richesses du Pérou, où elle ouvre toutes les bourses à celui que l'opinion a nommé et qu'elle sait toujours placer au poste d'honneur. C'est ainsi que le célebre Wilkes, sans fortune, endetté même, trouva de l'or, et fut porté à la place de sheriff de Middlesex, malgré les efforts que fit la cour pour l'en écarter, efforts qui furent pour lui une seconde et précieuse recommandation.

Le *commun council* ou le conseil commun, qui est une des trois parties qui constituent le gouvernement de la cité, est composé d'un nombre de citoyens choisis dans chaque *ward* parmi les *liverymen* ou bourgeois, et leur élection doit être confirmé par l'alderman du *ward* où elle a eu lieu. Pour devenir bourgeois, il faut être inscrit dans une des 26 corporations, ou corps de métiers dans lesquels la bourgeoisie est partagée. Les principales de ces corporations sont les épiciers, les orfévres, les apoticaires, les poissoniers, les marchands de sel, les charpentiers, les manufacturiers en draps, les drapiers, les merciers, les merciers-marchands de modes, les marchands de fer, les aubergistes, les

menuisiers, les teinturiers, les papetiers, les chirurgiens, les marchands de vin, les tanneurs et les tisserands.

Les seigneurs, les princes étrangers, les rois même se font un honneur de se faire agréger à ces corporations, c'est un lien, un engagement qu'ils contractent avec elles, et qui quelquefois leur a été très utile. Le prince Eugène, qui s'étoit fait inscrire dans le corps des merciers, reçut en 1706 un secours de six millions de cette corporation, qui savoit que ce prince, l'émule et le compagnon d'armes du fameux Marleboroug, manquoit d'hommes et d'argent pour faire face en Italie aux François, qu'il y battit tant de fois, mais qui ne le furent cependant que quand ils eurent à leur tête un Villeroi ou un Marsin, bas courtisans, que leurs intrigues et les caillettes de Versailles avoient faits généraux. Le roi de Dannemarc, n'étant encore que prince royal et voyageant en Angleterre, et voulant être bourgeois de Londres, se fit recevoir ou inscrire dans le corps des orfévres, et les Pitt, père et fils, l'ont été successivement dans celui des épiciers.

CHAPITRE II.

De la Police de Londres. — Des Wake-men. — Les Pompiers. — Propreté, Salubrité. — Carosses de place. — Porteurs de chaises. — Bateliers de la Tamise. — Constables. — Brigands qui infestent les avenues de Londres. — Différentes classes qu'ils forment. — Anecdotes. — Défauts de la Police de Londres. — Bandes de filoux. — Anecdotes.

Le gouvernement de la cité de Londres me conduit à parler de sa police, que les étrangers ont si mal connu, sur-tout les François, qui ne voyent point de police là où il n'y a pas d'espionnage, ni ces bureaux de correspondances ténébreuses, où l'on s'occupe, non à prévenir le crime, mais à lui tendre des pièges, pour se faire un mérite de l'avoir puni. Le philosophe, qui connoit l'homme et ses foiblesses, est étonné et admire, lorsqu'il voit dans Londres plus d'un million d'hommes, pressés, entassés, pour ainsi dire, les

uns sur les autres, n'avoir pour sauve garde que le respect des loix, et ce respect n'être jamais violé, malgré une foule de vices qui viennent sans cesse lutter, et se briser devant lui comme le flot écumant se brise contre le rocher qui le brave. L'italien qui marche en tremblant dans les rues de Rome, dans celles de Naples, aura de la peine à s'imaginer qu'à Londres il n'y ait ni troupes, ni sbirre, ni guet d'aucune espèce, et qu'il ne soit gardé pendant la nuit que par des vieillards choisis dans la lie du peuple. Ces hommes, qu'on appelle *wake-men*, n'ont pour toute arme qu'un bâton, non pour attaquer, mais pour se défendre du délire de quelques ivrognes, qui regardent souvent comme une prouesse de mettre les Wake-men en fuite, et qui souvent aussi vont expier cette inconsidération à *Clerkenwel*, maison de correction où l'on met pour plus ou moins de tems, les perturbateurs du repos public. Les guérites des *Wake-men* sont à environ cinquante pas les unes des autres. Les fonctions de ces veilleurs (car Wakeman ne veut pas dire autre chose) sont de s'assurer si les portes des maisons sont bien fermées, dans les rondes qu'ils font pour cet objet, une lanterne à la main ; de répéter

chacun à son poste, l'heure quand elle sonne en indiquant l'état du tems, (s'il pleut ou fait beau tems.) En cas de quelque désordre ou d'incendie, ils donnent l'allarme au moyen d'une grosse crecelle qui se trouve dans chaque guérite. Si c'est pour quelque délit qu'ils ont fait entendre la crecelle, voici comme ils s'y prennent pour cerner le délinquant. Le Wake-man le plus près du lieu où l'on a appelé du secours, donne un coup de crecelle et court à l'endroit d'où est parti le cri, son voisin fait de même, et cette manœuvre est si promptement exécutée que le coupable échappe rarement. D'ailleurs les vols nocturnes ne sont pas aussi fréquens à Londres que quelques voyageurs qui ont écrit sur parole se sont plu à le faire croire ; on m'a assuré d'après l'expérience qui est la meilleure autorité qu'on puisse citer, on m'a assuré que ceux qui s'y commettent le plus souvent se font sans le moindre bruit. Un scélérat présente le pistolet, le paisible bourgeois de la Cité que cet argument rend muet, n'y répond qu'en donnant son or, puis voleur et volé chacun se retire en silence et le plus vite qu'il peut. Quant aux incendies, rien n'égale en cette occasion la vigilance des *Wake-men* et

les précautions qu'on a prises pour les prévenir. Aux premiers coups de crecelle qui ont indiqué le feu et son foyer on voit accourir de toutes parts des pompiers et des charpentiers, et cette célérité a non-seulement le bien public pour objet, mais encore une prime de cinq guinées à la pompe qui arrive la première, la seconde en reçoit trois et la troisième une.

Quant à la propreté et à la salubrité que notre ancienne police croyoit surveiller mieux qu'elles ne l'étoient dans aucune capitale, et que cependant elle ne surveilloit qu'autant qu'elles étoient des prétextes de vexations ou de monopole, Londres la surpasse et est plus propre et plus salubre que Paris, c'est à dire autant que les brouillards de la tamise et l'épaisse vapeur du charbon de terre lui permettent de l'être, et le tout sans vexations ni monopole. Les rues sont exactement balayés tous les matins, et des tombereaux payés par les paroisses enlevent les immondices mises en tas, sans les éparpiller une seconde fois comme nos boueurs qui joignent la mal-adresse à la négligence; et sur-tout aujourd'hui où ils peuvent le faire impunément. Le pavé qui actuellement est excellent dans toutes les rues

y est entretenu avec le plus grand soin et n'est pas une des moindres causes de la propreté, puis qu'aucune cavité ne permet à la boue de séjourner, de croupir et d'infecter l'hémisphere comme dans la plupart de nos rues de la cité et d'une infinité d'autres quartiers.

Les fiacres qui y sont au nombre de mille et numérotés depuis un jusqu'à ce nombre sont beaucoup mieux montés que ne sont ici nos remises; ce sont de très bonnes berlines, bien entretenues et intérieurement de la plus grande propreté. Nos fiacres dits *Anglois* que nous admirions il y a quelques années, et qui sont devenus aussi sales que les autres n'en étoient qu'une foible imitation. Personne ne peut en mettre sur place sans une permission spéciale des commissaires chargés de cette administration; les cochers de ces voitures, comme tous les artisans en angleterre sont bien vêtus, nullement insolens et ne peuvent sous aucun prétexte refuser de marcher lorsque c'est pour une course dans l'enceinte de la ville; ils ont encore quelque chose qui les distingue de nos cochers de place, c'est qu'ils évitent de former embarras en se précipitant sans dicernement les uns sur les autres; je les ai vus dans plusieurs fêtes publiques, dans les promenades,

être quatre à cinq cents, arriver, se placer, s'arranger sans la moindre confusion et le tout sans garde, sans personne qui les dirigeât. le numéro de leur voiture est appliqué à chaque portiere sur un quarré de fer blanc et ne peut en être détaché un seul instant sous peine de dix shelings d'amende ; la course est ordinairement fixée à un demi mille et payée un sheling. Cependant le cocher a le choix de se faire payer au mille ou à l'heure selon qu'il y trouve mieux son compte. La maniere la plus économique de se servir de ces voitures est d'en changer à chaque course, et la plus dispendieuse est de les garder, ne fut-ce que pour un quart après que la course est achevé. Cependant pour la journée les cochers ne peuvent exiger plus de 14 shelings et les commissaires chargés de cette partie ont formé un tarif qu'ils leur font observer avec grande exactitude. Il en est de même pour les *chaises à porteurs* dont on se sert plus fréquemment à Londres qu'à Paris ; elles se tiennent ordinairement dans le voisinage des grandes tavernes ou à portée des spectacles et des promenades ; il y en a 400, et les porteurs forment parmi le bas peuple une cohorte formidable qui dans toutes les émeutes a joué le

plus grand rôle et donné gain de cause au parti qu'elle a embrassé. Cette classe d'hommes s'est emparé du droit de faire toutes les commissions et on ne leur feroit pas faire dix pas à moins d'un sheling ; ils sont d'ailleurs bravaches, insolents et impitoyables pour toute figure ou costume qui leur paroît françois ; et le mot de *french dog* est leur plus cher refrein. (1)

Les bateaux dont la tamise est couverte, et qui au delà de dix mille sont employés à conduire de tous les points de la cité et du fauxbourg le passager qui croit abréger son chemin ou qui aime l'eau, ces bateaux, dis je, sont aussi soumis à une police très exacte et ont leur numéro non seulement sur les deux côtés du bateau mais encore sur les rames où doit être inscrit le nom et sur nom du propriétaire, pour répondre des plaintes qu'on peut former contre lui, au bureau des *Wester-men* qui sont les inspecteurs de ces bateaux et joignent, m'a t-on dit, l'intégrité à la vigilance. J'observerai que ces bateaux qui sont tenus dans

(1) Il signifie chien de françois, c'est l'épithete dont la populace de Londres gratifie tout ce qui lui paroît françois.

la plus grande propreté sont très-chers; pour traverser la Tamise entre *Limè house* et *Waux-hall* où elle est effectivement très-large, il en coûte deux shellings dans un bâteau à un seul rameur et le double lorsqu'il y en a deux. mais l'abondance du numéraire et sa valeur rendent tout à Londres d'un prix exorbitant; les bateliers de la tamise différent de ceux de la seine autant que les cochers Anglois de nos fiacres, en se croisant de tous les sens et de toutes les manieres, ils n'employent point comme les notres *juron* sur *juron*, pour obtenir passage; une simple invitation et des remercimens quand ils l'ont obtenu, voilà leurs uniques expressions.

La sureté de Londres est encore confiée plus particulièrement à un nombre déterminé de Constables qui sont tenus d'être de garde jusqu'à minuit dans tous les quartiers de la ville; cette garde consiste à être toujours prêts à remplir les fonctions de leur charge dont ils ne peuvent s'excuser à la requisition même d'un enfant, et ces fonctions sont les plus augustes dont un citoyen puisse être chargé puisqu'elle se réduisent au maintien de la paix. En cas de querelle ou de rixe le *Constable* est invoqué, et son intervention, est une es-

pece de talisman qui soudainement arrête appaise et calme le querelleur le plus emporté, parce que le respect des loix est chez les Anglois plus fort que la passion. Le *Constable* peut mettre en état d'arrestation les délinquants jusqu'à ce qu'ils aient été traduits devant un juge de paix. Il n'arrête point les débiteurs et encore moins les voleurs, ce sont les baillis qui s'emparent des premiers, et il y a des gens gagés pour arrêter les autres; mais le constable doit faire mettre à exécution dans son district les *Warants* et les *Writs* qui émanent des différens tribunaux et lui sont adressés. La place de *Constable* qui dure un an est compté parmi les charges bourgeoises dans chaque paroisse, où personne ne peut se dispenser de la remplir, quoiqu'il n'y ait point d'honoraires qui indemnisent des soins qui y sont attachés. La marque distinctive de celui qui en est revêtu est un grand baton blanc sur lequel sont gravées les armes d'Angletèrre et tel est le respect et l'estime que porte le peuple à cet officier qu'une personne arrêtée par lui est regardée comme un pertubateur du repos public, et que, loin de favoriser sa fuite, chacun sans distinction de rang ni d'état s'empresse de prêter main-forte, tandis que

cemême peuple se fait un honneur, et regarde comme une prouesse de contribuer à l'évasion d'un malheureux débiteur qui est sous la main d'un bailli que j'ai dit être le modele de nos records et non moins avili qu'eux.

On reproche à la police de Londres cet essain de voleurs qui en infectent les avenues à plus de six mille à la ronde. Les assasins devenus moins nombreux depuis les années 1784 et 1785 époque à la quelle les différentes communautés des environs de la capitale se sont déterminées à établir, par une taxe qu'elles se sont imposée elles mêmes, des gardes de nuit qui, placés à cinquante pas les uns des autres, forment une chaîne qui en impose aux brigands. Ces gardes armés d'un fusil et d'une bayonnette non seulement ne peuvent entrer dans leur guérite qui n'est éclairée que dans le cas du plus violent ouragan, mais encore ont pour consigne de parcourir sans cesse et toute la nuit le territoire qui est confié à leur vigilance et de crier à tout venant *bonne nuit*, au lieu du cri militaire de *qui va là*, qui retraceroit, selon les Anglois, le despotisme militaire dont l'aparence la plus éloigné leur cause les plus vives inquiétudes. Lorsque ces

gardes croient voir dans les allants ou venants quelqu'individus suspects, ils vont à lui; s'il prend la fuite ils le somment de s'arrêter, et à son refus d'obéir, ils tirent dessus; envain les voleurs bien montés entreprendroient de braver cette sommation et d'en éviter les suites par la vitesse de leurs chevaux, ils auroient bientot à leurs trousses d'autres cavaliers aussi bien montés qu'eux, qui au premier coup de feu des gardes à pied, s'élancent au grand galop sur toutes les issues qui avoisinent l'endroit d'où le coup est parti; si malgré cette surveillance, qui auroit dû être mise en pratique bien plutot qu'elle ne l'a été, il est encore des brigands qui osent la braver ainsi que les loix qui sont pour eux de la plus grande sévérité, c'est dans le moral des Anglois et peut-être aussi dans leur constitution qu'il en faut chercher la cause.

Le prince animé d'abord par un sentiment d'humanité avoit commué la peine de mort décernée contre les voleurs de grand chemin en celle d'être transporté en Amérique, mais cette condescendance en ayant bientôt augmenté le nombre en raison au moins décuple, on fut obligé de rendre à la loi toute sa sévérité, et aujourd'hui tout voleur de grands che-

mins est inexorablement puni de mort. Pour empêcher même que ces malheureux ne forment des bandes, il a été sagement ordonné qu'un voleur qui dénonceroit un de ses complices et témoigneroit contre lui, auroit sa grace et seroit rendu à la société; je n'approuve cependant pas cette dernière partie de la loi; je n'aurois point voulu qu'il eut été rendue à la société, car il n'y reparoît le plus souvent que pour y commettre de nouveaux crimes, l'expérience le prouve tous les jours.

Ces brigands forment deux classes, les voleurs à pied; ce sont les plus dangereux, et ceux qui font ce métier à cheval, c'est la classe la plus honnête; elle se contente presque toujours de la bourse, et n'ensanglante jamais ou presque jamais son vol par l'assassinat comme le voleur à pied. Parmi les voleurs à cheval, on distingue encore ceux qui le sont de profession et ceux qui en tremblant et poussés par l'urgente nécessité, s'abandonnent à ces essais dangereux, dont ils sont presque toujours victimes, faute de cette connoissance et de cette intrépidité que donne l'habitude du crime. Ces sortes de gens sont très-polis pour l'ordinaire, et témoignent à ceux qu'ils dévalisent, combien ils sont fâ-

chés que l'indigence les porte à cette affreuse extrémité. Un bon ecclésiastique m'a raconté qu'il fut une fois accueilli près d'Epsom, vers le déclin du jour, par un de ces malheureux, peu accoutumés au brigandage, qui, d'une main tremblante lui présenta le pistolet, et d'une voix entrecoupée lui demanda la bourse, en lui disant qu'il étoit père de famille et n'exposoit ainsi sa vie que pour la conserver à quatre enfans infortunés et à leur mère, bien éloignée de s'imaginer par quelle voie il alloit lui porter des secours. Loin de m'effrayer, me dit l'ecclésiastique, l'angoisse de ce malheureux ne me causa que de la compassion et je ne pus m'empêcher de lui dire, en lui donnant ma bourse, qu'il eut pu s'épargner un crime et ne devoir qu'à ma générosité l'or que je lui donnai, si au lieu de chercher à m'épouvanter il m'eut peint sa situation. — Ah! croyez-vous, me répondit-il, que je n'aie pas tenté cette voie sur d'autres, vingt fois et inutilement, avant de recourir à celle-ci? Monsieur, ajouta-t-il en s'éloignant de moi au grand galop, Monsieur, les hommes sont de bronze aujourd'hui, il est plus expédient de parler à leur imagination qu'à leur cœur. Les voleurs de la trempe de celui-ci,

rendent quelquefois à ceux qui dans la première émotion leur ont donné tout ce qu'ils possédoient, de quoi continuer leur route jusqu'à la capitale. Les pour-parlers, dans ces sortes de scènes, sont très-laconiques et très-souvent du plus grand flegme de la part du voleur et du volé. Plusieurs de ces messieurs dans l'une et l'autre classe dédaignent ou évitent de se charger des bijoux dans la crainte qu'ils ne servent d'indice, et ces hommes sont très-ingénieux et précautionnés pour en détruire toute espèce de traces. Le voleur fantassin, qu'on appelle *Foot-pad*, qui a moins de moyens que le voleur à cheval, qu'on nomme *High-wayman*, s'éloigne très-peu des fauxbourgs, et est beaucoup moins traitable que ce dernier, qui ne voit dans le *Foot-pad* qu'un malheureux digne du gibet, et avec lequel il dédaigne de faire coterie; car il est bon d'observer que les voleurs et les filoux ont dans la capitale leur coterie, à laquelle ils ont osé donner le nom de *club*, parce qu'on fait abus de tout.

Le moyen de se mettre à l'abri et du Foot-pad et du High-wayman, c'est de ne point s'annuiter sur les chemins ou de ne point s'y exposer trop matin, à moins de se faire accom-

pagner par des gens à cheval. Les grands seigneurs et les gens aisés qui s'en donnent les tons, ne voyagent jamais autrement; mais l'homme, qui va seul et qui craint, prend la précaution de partager son argent et de faire une bourse prête à être présenté au Highwayman s'il survient. Celui-ci pique des deux si-tôt qu'il tient sa proie, parce que la prudence ne lui permet pas de s'arrêter à un examen, et il est toujours content lorsqu'elle contient quelques guinées, parce qu'il sait que la coutume des Anglois est de ne point porter beaucoup d'argent sur eux.

Si les voyageurs se plaignent des dangers qu'ils courent sur les routes, en approchant de la capitale, on reproche bien d'avantage à la police de cette ville immense; les *house-breakers* et les *picks-pockets* qu'elle recèle dans son sein, qu'elle poursuit cependant avec assez d'activité, mais dont elle pourroit se purger en redoublant d'efforts et de sévérité. Les premiers, les *house-breakers*, sont ceux qui volent avec effraction et bravent les Wakemen; les seconds sont ceux que nous appelons chez nous les *filoux*; les *house-breakers* habitent de misérables barraques, et ne travaillent que de nuit; ils joignent à l'audace la

plus impudente l'adresse la plus inconcevable, pour s'introduire dans les maisons ; rien ne les arrête, volets, doubles châssis, barreaux de fer, serrures de sûreté, tout cela est forcé, enlevé, brisé avec une vitesse qui tient du prodige et sans le moindre bruit. Sont-ils poursuivis, ils jettent au loin les vols dont ils sont nantis et les ferremens dont ils sont munis, et reviennent effrontément se mêler dans la foule des gens que l'alerte dont ils sont cause a rassemblés ; soupçonnés ou reconnus, ils se tiennent sur la négative contre laquelle la loi vient échouer. Quand ils sont pris et convaincus ils sont transportés pour sept ans à *Botany-bay*, et ceux qui ont recelé leurs vols pour quatorze, par ce que la loi a cru devoir sévir doublement contre cette dernière espèce, sans laquelle il n'y auroit que peu ou point de voleurs. Quoiqu'on fasse grace à ces brigands comme à ceux qui volent dans les grands chemins lorsqu'ils dénoncent un de leurs camarades, ils n'en forment pas moins des bandes et tiennent à honneur une mutuelle fidèlité qu'ils se jurent réciproquement lors de leur initiation.

Souvent ce sexe si doux, auquel la nature a prodigué tant de charmes, en abuse indi-

gnement pour favoriser ces malheureux et leur amener des dupes. « J'ai vu dans *Old-bailey* aux pieds des juges, me dit M. Fox, une fille de dix-sept ans, de la plus grande beauté, ayant l'ingénuité des graces, leur décence et leur parure, au point de captiver tous les cœurs par ces avantages et l'air de dignité qu'elle mettoit dans sa défense; ce n'étoit cependant qu'une vile créature qui étoit dans une bande de House-breakers où se trouvoit son amant, jeune homme de vingt ans très-bien tourné, mais chez lequel l'impudence déceloit déjà l'habitude du crime. Ce qu'on me raconta de cette jeune fille, et son dernier désastre, ajouta M. Fox, est trop piquant pour ne pas vous en faire part.

Les espions de la bande avoient découvert une maison isolée dont ceux qui l'habitoient étoient à la campagne; en conséquence les voleurs sans attendre entièrement la nuit, avoient investi la maison dès la brune, quand une femme du voisinage voyant passer plusieurs paquets, se douta de ce dont il étoit question et donna l'alarme. La jeune fille, qui dans cet instant sortoit de la maison, chargée de butin, se voyant découverte, jetta son paquet et prit sa course aussi légère que

la biche fuit devant le chasseur, on s'opiniatra à sa poursuite jusqu'à une maison ouverte où elle se précipita en fermant la porte après elle. Grande rumeur, la populace s'amasse, on se raconte ce dont il est question, *c'est une vieille femme*, disent ceux qui l'ont poursuivie, *sale*, *hideuse et couverte de haillons*, *qui voloit dans une maison et qui s'est sauvée dans celle-ci*, *nous sommes sûrs qu'elle y est*. Tel étoit en effet le costume qu'avoit pris la jeune fille. On va chercher un constable, il vient, la maison s'ouvre, la maitresse se présente, c'est une humble veuve, d'une réputation intacte et qui vit d'un modique revenu, cette déclaration est certifiée par tout le voisinage, cependant on réclame la vieille larronesse qui s'est sauvée chez elle, la veuve joue l'éonnement, l'inquiétude, et ouvre toutes ses portes; on cherche, on va furetant dans tou les coins et l'on ne trouve personne, qu'un fille charmante dans le deshabillé le plus élgant et l'appartement le plus apparent de la aison, occupée paisiblement à coudre. La euve en entrant la traite de cousine, lui onte ce dont il s'agit et les transes que lui csent cette vieille sorcière qu'on ne trouve pnt, et qu'on est bien éloigné de

soupçonner être la jeune fille qui dans l'intervalle nécessaire pour appeler et faire venir le constable a eu le tems de se dépouiller de son déguisement. Voisins, curieux, poursuivans et constable, tous se retirent satisfaits en faisant des excuses à la bonne veuve et à la belle cousine; mais le ciel qui veille à la punition du crime permit que, quelques mois après cette avanture, un des associés de la veuve et de la belle qui fut pris, les dénonçat et découvrit leurs iniquités. Leur maison fut investie et dans une pièce dont la porte artistement masquée avoit échappé aux premiers fureteurs, se trouvèrent à l'infini des preuves de conviction que ne purent infirmer les charmes de la belle cousine et sa touchante éloquence qui avoit si puissamment ému les juges et les spectateurs; mais la loi fut impassible, la belle et la veuve sa digne cousine furent condamnées à passer huit ans dans une maison de correction. »

Les filoux ne sont pas, dit-on, aussi nombreux que les *House-breaker* et ne font jamais bande; on les dit encore plus adroits que les nôtres, moins voleurs de mouchoirs, mais grands amateurs de bijoux, possédant sur-tout au suprême degré l'art de duper l'é-

tranger et le provincial qui s'arrêtent à l'apparence que les escrocs savent revêtir de tout ce qui caractérise la réalité jusques dans la moindre nuance. Malgré tous les tours de force qu'on m'a racontés de ces drôles-là, je crois cependant que ceux de Paris ne leur cedent en rien, sur-tout ceux qui ont fait leurs cours au Palais-royal. Costume qui annonce l'opulence, conversation qui décele des mœurs et une éducation cultivée, franchise et loyauté dans les procédés, voilà l'homme qui a fait et profité de ce cours, l'homme qui acoste, charme et dupe l'étranger qui a besoin de faire son cours aussi au Palais-royal, pour reconnoître ces *Sinons* perfides et les *Circés* aussi adroites et plus dangereuses.

CHAPITRE III.

Les Courtisannes. — Anecdotes qui les concernent. — Ce que c'est qu'un Bagno. — Dépenses folles qu'on y fait. — Anecdotes — Combat à coups de poings. — Ses loix. — Insolence de la populace de Londres. — Egards qui la contrastent. — Etude de la langue françoise.

Puisque je suis sur les *Circés*, je dirai un mot de celles de Londres qui y sont par milliers et de toutes les hiérarchies, mais presque toutes jolies, quand la débauche n'a point flétri les charmes dont la nature a presque généralement doué les femmes en Angleterre. Ces classes ou hiérarchies sont comme en France, car en certains articles, toutes les capitales de l'europe se ressemblent, mêmes celles où l'hypocrisie est le masque et la vertu courtisans, comme à Madrid, à Lisbonne, à Turin, et du tems de la dévote Marie Thérese, à Vienne, où il y avoit un tribunal de chasteté, espece d'inquisition qui outrageoit

plutot la pudeur qu'elle ne la préservoit de toute atteinte.

Dire que les filles de la premiere classe sont plus nombreuses et plus opulentes à Londres qu'a Paris, c'est, en peu de mots, en donner l'idée qu'on doit en concevoir, elle abonde en Aspasies qui possedent toutes les vertus des hommes et les graces de leur sexe, jusqu'au dehors de cette délicieuse pudeur sans laquelle les graces même ne sont rien. Ces femmes qui ont le plus grand ton ou plutot qui le donnent à la capitale nous rapellent singulierement ces courtisannes fameuses que celébre la grece, aux pieds desquelles on trouvoit Alcibiade et le sage Socrate.

Nos modernes courtisanes aux chars dorés, aux rivieres de diamants ne sont que d'élégantes grisettes en comparaison de celles de Londres dont le luxe efface celui des rois; les trésors de golconde et l'or des nababs ne semblent passer en Europe que pour elles. Une de ces filles avoit fixé le prix d'une nuit passée entre ses bras à cent guinées et c'étoit à qui obtiendroit cette faveur quand un prince que je ne nommerai pas se présenta et ne mit le lendemain sur la toilette de la belle qu'un billet de banque de cinquante livres sterlings. La superbe Laïs dédai-

gnant cette offrande déclara au prince que sa porte lui seroit désormais fermée et devant lui envoya le billet (dont le papier étoit tres mince) chez son patissier pour lui en faire un pâté qu'elle mangea en prenant son thé. Une autre moins magnifique offrit à deux femmes qui venoient déjeuner chez elle une petite jatte de fraises qui avoit couté 60 guinées, en leur disant *c'est une petite nouveauté dont j'ai voulu vous régaler, c'est ainsi que les femmes comme nous doivent se traiter*. Malgré une infinité de traits pareils que je pourrois citer encore, ces femmes meurent dans l'opulence et presque toutes ont de bons contrats et un mobilier immense pour en faire au besoin.

Entre ces filles et celles de la seconde classe, il est une espèce intermédiaire qui habite près de St-James, et est entretenue dans des maisons particulières, qui sont les serails des gens de la cour. La petite rue de *king's place* contient, à elle seule, six de ces maisons, qui sont réellement montées sur le ton de l'opulence et du plus grand air. Il y a un carosse pour conduire les demoiselles au spectacle, et des jokeis en livrée pour les y accompagner. Le meilleur ordre y regne; les prêtresses, qui y sont reçues,

payent une forte pension et sont astreintes au régime qui se trouve établi dans ces maisons, dont l'entrée est à un taux si exorbitant, que le grand seigneur ou le capitaliste peut seul y entrer.

Les filles de la seconde classe, qui ont aussi leurs *keepers* (entreteneurs) plus ou moins riches et vont encore en *parti-bleu*, occupent pour la plûpart la paroisse de Mary-bonne dans Westminster, et vivent assez honnêtement sous la protection des loix, qui assurent la tranquillité à tous ceux qui supportent les charges publiques et ne troublent point l'ordre. Ces filles, et même celles de la classe la plus vile, sont admises en justice pour y porter témoignage, et l'on ne s'est jamais plaint qu'elles en ayent abusé.

Les malheureuses, enfin, qui sont obligées de se donner au premier venu, forment la dernière et la plus nombreuse classe. On peut l'évaluer, sans exagération, à plus de trente mille. Dans toutes les saisons de l'année, elles inondent les principales rues et les places, aussitôt que le jour commence à tomber. Une très grande quantité joint à la mise de l'aisance la propreté qui l'accompagne, ce qui est un très grand attrait pour

l'Anglois, chez lequel la propreté est poussée jusqu'à la manie. Les moins dévergondées parcourent les rues, sans mot dire, jusqu'à ce qu'on leur adresse la parole; et les plus effrontées vont par groupes, provoquent, arrêtent les passans, d'une manière non moins brusque et soldatesque que nos filles de la rue St-Honoré. Elles vous mènent chez elles, et plus volontiers dans des tavernes où elles sont habituées, par ce qu'elles ont un double gain à espérer et que la bouteille de vin est le préliminaire de tous leurs marchés. Mais en détournant les yeux de dessus cette crapuleuse espèce, dont je n'ai parlé que par ce qu'il faut parler de tout, je vais les porter sur une espèce de maisons qui ne se trouve qu'à londres, et qui y est connue sous le nom de *bagno*, mot italien qui signifie bain, par ce que ces maisons dans l'origine n'étoient que des bains et qu'on y en trouve encore dans plusieurs. Leur destination actuelle est de servir aux plaisirs de l'un et l'autre sexe, où, malgré ce qu'ont dit quelques voyageurs, il n'entre jamais que des filles; l'honnête bourgeoise, telle passionnée qu'elle soit, quelle que soit la contrainte dans laquelle la surveillance des pa-

vens ou d'un époux la tienne, se croiroit deshonorée, perdue, si elle franchissoit le seuil d'un bagno.

Ces maisons sont magnifiques, les meubles qu'on y trouve, précieux, et les commodités qu'on y procure, infinies; elles sont combinées pour captiver, frapper, enivrer tous les sens, et surtout dilater, dépétrifier le flegme anglois, à l'aspect duquel les graces légères et les amours badins s'effrayent et s'enfuyent si souvent. On n'y entretient point de filles, mais on les y envoye chercher; et ce ne sont jamais que celles qui se sont fait remarquer par leur ton, leur mise et leurs charmes. Comme elles savent que les bagnos sont pour elles ce que furent aux compagnons de Pizarre les mines du Potosi (1), elles s'empressent d'y envoyer leurs adresses et quelquefois quelque chose de plus. La fille qu'on a envoyé chercher, si elle ne plaît pas, se retire sans rien demander et sans marquer d'humeur; on paye seulement les porteurs qui l'ont amenée et doivent la reconduire,

(1) Pizarre et ses compagnons d'armes firent la conquête du Pérou où est situé le Potosi, pays rempli de mines et où il ne croît pas un brin d'herbe.

Tout se passe en paix et avec ce calme flegmatique qui n'appartient qu'aux Anglois. Le moindre bruit est banni de ces maisons, on n'y entend pas même marcher les valets, qui ne se meuvent qu'à la sonnette, par ce que les parquets, jusqu'au plus petit coin, sont garnis de tapis ou de paillassons; mais l'on n'entre point dans ces maisons sans des poignées de guinées, et tout, jusqu'à l'air, s'y paye au poids de l'or, et ne sauroit trop se payer; c'est une espèce d'expiation qu'on fait aux mœurs que l'on offense. Beaumarchais, qui a eu tant d'occasions de connoître les hommes et les a si bien peints, a remarqué, pendant son séjour à Londres, qui a fait époque dans notre chronique scandaleuse, qu'on dépensoit plus, dans une nuit, dans les bagnos et les tavernes de Londres, qu'il n'en falloit pour entretenir les Provinces-Unies pendant six mois. On feroit un volume des profusions, des follies sans nombre que les Anglois s'y permettent. Il faut être anglois pour les concevoir; aussi les caractérisent-elles mieux que tout ce que l'on en pouroit écrire.

Un jeune homme de Southampton élevé par un père qui avoit toujours vécu à la

campagne, et s'étoit fait une telle idée de Londres qu'il n'avoit jamais permis que son fils y mit le pied; ce jeune homme, dis-je, après la mort de ce père trop rigide sans doute, se vit à peine maître de ses volontés et d'une fortune de quarante mille livres sterlings, (950,000 liv.) qu'il vola à Londres et descendit, non chez un ami, non dans un hôtel, mais dans un *bagno*, où il s'établit à demeure. On fut d'abord surpris de cet arrangement, mais on connut bientôt que l'homme auquel on avoit affaire avoit une fièvre d'amour ou plutôt de débauche, car le délire de l'homme véritablement amoureux n'est pas celui du débauché. Chez le premier c'est tout feu, c'est un brasier, un volcan qui a une explosion..... Chez le second, c'est une stupeur un feu sulphureux qui couve dans le silence, s'exhale et finit lorsque la matière ignée est consumée. Le jeune homme de Southampton étoit insatiable de voluptés; l'or qu'il avoit fait luire, l'inexpérience qu'il avoit montrée à des gens qui voyoient tant d'étourdis et savoient si bien les connoître, firent naître des projets qu'on se hâta d'exécuter. On eut soin de l'entourer jours et nuits d'une cohorte de ce que les Anglois appelent *good companions*,

d'une autre de filles, de musique et de banquets de vins même les plus chers. Il y avoit dix jours que cette orgie monstrueuse duroit lorsque celui qui en étoit l'objet blasé enfin par la satiété, bailla et se rappela un camarade d'école qu'il avoit dans la capitale ; il l'envoye chercher pour l'associer à ses plaisirs, mais quel est la surprise de ce dernier, lorsqu'il apprend que son ami est dans la fange des *bagnos* depuis plusieurs jours. Il lui représente vivement les dangers et les suites d'un pareil dérèglement et le détermine à sortir de ce cloaque ; mais il falloit payer la dépense ; elle étoit énorme, et la carte qu'on leur présenta un volume ; elle se montoit à treize mille livres sterlings (296,000 livres). Le mentor du jeune provincial indigné de cette lâche surprise faite à l'inexpérience ne voulut jamais consentir à solder ce compte, il fournit caution, l'affaire fut portée aux tribunaux où pour punir l'adresse perfide des malheureux qui avoient cherché à perdre l'inconsidéré jeune homme, il fut condamné à ne payer que deux mille livres sterlings, espèce d'amende qu'on lui imposoit comme une leçon.

Cet abus et tant d'autres sont inhérens aux

grandes villes et même, je l'ose dire, en soutiennent le commerce ; pour en avoir la preuve il suffit de consulter à Paris nos marchands du Palais-royal, et à Londres ceux du Strand et de la Cité, sur ce qu'ils appelent leurs meilleures pratiques, celles qui marchandent le moins et payent le mieux ; sur les bords de la Tamise, comme sur les rives de la Seine, on vous répondra que ce sont les filles ; mais c'est à Londres plus particulièrement que cette vérité est de toute évidence, par ce que pour les filles, il n'est point de terre de promission comme cette ville. Un jeune Anglois qui n'est point engagé dans les liens du mariage a-t-il deux mille livres sterlings de revenu, il est économe sur tout, et deux cents suffisent à tous ses besoins journaliers, mais les dix-huit cents autres sont destinés aux belles de Mary-bonne pour lesquelles l'économie n'a pas lieu. Un tavernier de *Drury-lane* qui connoît ses compatriotes et leurs goûts, fait imprimer tous les ans une liste des filles qui ont acquis une certaine renommée, et ce recueil édifiant est intitulé *Harry's list of Covent-garden Ladies* (1), avec leurs noms et demeures.

(1) Catalogue des dames qui fréquentent *Covent-garden*, publié par *Harrys*.

On y donne les détails les plus circonstanciés sur leur figure et leur savoir faire ; quelqu'infidèles que soient souvent ces détails, ce catalogue n'en est pas moins tiré à huit mille exemplaires, qui sont enlevés dans un mois. Je suis entré dans ces minuties par ce qu'elles peignent beaucoup mieux que les grands traits, où, couverts d'une superbe draperie, on ne voit les hommes qu'en beau ; sous ce cadre ils se ressemblent tous.

La police de Londres et sur-tout celle de West-minster, qui n'est pas du ressort du Lord-Maire, est très-indulgente pour les filles de toutes les classes, et les laissent tranquiles tant qu'elles ne troublent point l'ordre public par trop de scandale ou quelque équipée.

Elle ne se mêle pas non plus de ces fameux combats à coups de poings ni des *boxers* qui s'y distinguent. (1) Nos écrivains dont la plus part ont écrit sur parole ou se sont repetés,

---

(1) *Boxer* est le nom qu'on donne aux vigoureux et célèbres athlètes qui font une espèce de métier de se battre à coups de poings, et se sont fait un nom par leurs victoires. Le mot de *boxer* vient de *box* coup de poing dont on a fait aussi le verbe *to box*, faire le coup de poing.

ont peint cette coutume des Anglois avec cette exagération qui prévient contre les détails qu'ils donnent. J'observerai à ce sujet qu'il y a longtems que cette manie de se *gourmer* n'est plus de mode et quelle est abandonné au bas peuple qui semble même ne s'en plus soucier. Cependant à en croire quelques uns de nos voyageurs on ne peut pas faire un pas dans Londres sans être exposé à faire le coup de poing lorsqu'il n'est rien moins que cela. Sans doute ce combat est encore en honneur parmi les porteurs de chaise, les pilliers de cabaret à bière et les matelots, mais les honnêtes gens n'en viennent jamais à cette extrémité, à moins qu'il n'y ait du punch sur jeu et je ne puis m'empêcher d'avouer qu'il y en a souvent. De quelque maniere que la rixe s'engage et quelque soient les combattans, les deux champions choisissent chacun un second non pour se battre en même tems qu'eux, mais pour juger si les coups sont assenés selon les regles reçues dans cette espece de pugillat, ou aider à se relever le plus promptement celui des deux combattans qui est porté à terre. C'est toujours dans la rue que se donne ce combat; un cercle de curieux se forme autour de ceux qui vont se le livrer et qui commencent par mettre bas,

bits bas, quelque fois la chemise, sur-tout quand c'est un anglois qui doit combattre contre un étranger, il se met nud pour prouver à son adversaire qu'il ne craint point ses coups et ne cherche point à en amortir l'effet; cette démonstration de bravoure lui concilie d'abord les spectateurs qui le comblent d'éloges et font des vœux pour qu'il obtienne la victoire. Je fus un jour témoin d'un de ces combats près de *Billings-Gate* qui est le marché aux poissons; les deux hommes qui se battoient étoient du marché, et tous deux, me dit-on, habiles *boxers*; ils étoient en chemise et leur attitude étoit réellement pittoresque, changeant alternativement de position ils avoient les bras dans un mouvement continuel. L'un, celui de la gauche étoit plié horisontalement à la hauteur du visage et lui servoit de bouclier, tandis que recourbé, le bras droit assenoit à l'adversaire force coups de poings vers la poitrine ou le visage, mais dont la plupart étoient parés ou rendus avec une adresse digne des athlètes de l'ancienne grece; le coup pour être jugé bon et loyal doit être porté à poing fermé et jamais dans le tems que l'ennemi chancele ou qu'il se releve. En effet un des deux hommes, que je vis combattre, ayant

fait

fait un faux pas et étant tombé, plusieurs autres s'élancèrent de la foule pour le relever criant à l'autre de s'arrèter ; ce cri étoit inutile et ne fut que de premiere impulsion, car je remarquai que le mouvement qu'il fit pour se contenir eut lieu au même instant que son adversaire tomba; il resta fierement immobile jusqu'à ce qu'il se fut remis, mais tomber, se relever et revenir à la charge tout cela fut aussi prompt que l'éclair. Le combat dura encore près d'un quart d'heure; les coups portés et reçus étoient proportionnés à la force de ces hommes nerveux et ils me faisoient frisonner. L'un deux ayant reçu un coup sur l'œil droit sauta en arrière demanda quartier et le combat finit. Il doit finir aussitôt qu'un des combattants déclare qu'il en a assez, ou que, renversé, il refuse de se lever; car alors il est censé vaincu. J'avois vu le combat, je voulus être témoin de la reconciliation; elle eut lieu sur le champ même, et ces deux hommes si animés, quelques minutes auparavant, se raprochèrent et se serrèrent tendrement la main comme auroient fait les meilleurs amis.

On m'a soutenu que dans la cité et parmi le peuple il y avoit encore des maîtres qui enseignoient à faire le coup de poing, mais

qu'on y étoit beaucoup plus adroit dans la province où ces combats étoient encore en honneur et plus fréquents. On m'a encore observé que malgré les regles, malgré les seconds, ces combats ont souvent des suites fâcheuses et quelquefois mortelles; comme les loix sur le meurtre sont inexorables, les *boxers* ont une ruse pour se mettre à l'abri de cette sévérité; elle consiste à jeter à terre une piece de monnoie et à en faire le gage d'un pari dont le combat devient l'objet; alors si l'un des deux champions y perd la vie, il ne peut être poursuivi comme assassin. Cette précaution de se mettre hors de la portée de la loi me fit faire une réflexion qui est bien vrai, c'est que les Anglois pour qui les loix sont en vénération n'ont d'autre étude dans tous les états que de l'éluder. Sans doute ils tiennent cette manie de leurs ancêtres, nos compatriotes les bons Normands.

Les femmes aussi osent se mesurer avec les *boxers*, mais elles usent des privileges que leur donne la foiblesse de leur sexe; car j'en vis une près de *cheapside street* qui contre toutes les règles s'étoit servi des ongles aulieu du poing. Le combat ne fut que risible et le *boxer* cruellement égratigné fut encore assez

généreux pour épargner la harpie à la quelle il avoit affaire ; certainement c'en etoit une ou du moins la colere lui en avoit donné le masque et la fureur.

Lorsqu'on parle aux François établis à Londres de ces sortes de combats ils vous content aussitôt, que Henri VIII qui étoit grand amateur du *box* ou combat à coups de poing le proposa à François I dans l'entrevue qu'eurent ces princes à Boulogne, que le monarque François l'accepta et terrassa le roi Breton. Les Anglois ignorent ou ne conviennent point de ce fait rapporté dans une histoire de Calais très longuement mais très véridiquement écrite. Les mêmes François racontent encore l'anecdocte du maréchal de Saxe qui heurté et provoqué par un *boueur* accepta le combat que cet homme lui proposa ; le sale *automedon* deshabillé s'avançoit déja à poings fermés vers le maréchal quand celui-ci, que la nature avoit doué d'une force prodigieuse, le saisit par un bras, l'enlève, et comme un fœtus de paille le jette dans son tombereau où enfoncé de la tête aux pieds dans l'épaisse fange il se débat longtems et met les rieurs étonnés du côté du maréchal qu'ils vouloient absolument reconduire en triomphe à son hôtel. Ils ne furent retenus

que parce qu'un officier qui se trouva dans la foule nomma le vainqueur de Fontenoi, et qu'on se rendit à ses instances.

Cette insolence et ce manque d'égards envers les étrangers qu'on reproche aux anglois ne doit être fait qu'a la plus basse canaille qui abhorre non seulement tout ce qui est françois mais tout individu qui ne parle pas anglois et qu'elle traite de *french dog.* Elle ressemble à cet égard parfaitement à celle de Madrid qui appelle *Gavacho* tout ce qui ne parle pas Espagnol ; ce mot désigne un ivrogne et elle en a fait le sinonime de celui qui signifie *François.* A Londres pour se mettre à l'abri des avanies il ne s'agit que de prendre le costume anglois ce qui n'exige pas de changer entièrement sa garde robe sur tout depuis que chez nous les habits de matin sont presque les mêmes que ceux des anglois. On est catégoriquement costumé avec une grosse canne ou plutot un bâton, un chapeau rond et un habit uni de couleur brune, mais il faut éviter soigneusement et très soigneusement la bourse, l'épée et le chapeau sous le bras, et encore plus soigneusement la belle frisure à blanc. Ces précautions, toutefois, ne sont bonnes à prendre que quand on sort à pied, car en voiture on a

la liberté de se mettre comme on veut.

On est indemnisé au centuple de l'inconsidération du petit peuple par les égards et les prévenances de tout ce qui est au-dessus, à compter du plus petit marchand jusqu'au Lord le plus qualifié; quelque pressé que paroisse un honnête homme à qui vous demandez votre chemin, il s'arrête, vous répond et vous remet sur la voie avec une complaisance qu'on ne trouveroit peut-être pas à Paris où l'on se vante de recevoir si bien les étrangers. J'étois sorti un jour sans M. Fox, et je m'étois égaré dans la cité du côté de *Bishop-Gate*, quand je m'adressai à un particulier qui se détourna et prit la peine de me ramener jusque dans *Cornhill* où je reconnus mon chemin, tandis que quelque drole de ceux qui sont au coin des rues m'eut sûrement balotté et indiqué à droite, lorsqu'il falloit que je prisse sur ma gauche; cependant le peuple Anglois ne nous regarde plus du même œil, et cette haine qu'il nous avoit jurée et qu'il prétend que nous avons provoqué par les secours qne nous avons donnés aux insurgens pendant la guerre d'Amérique est diminué de beaucoup. Fasse le ciel que cette disposition ait d'heureuses suites et que la guerre que le cabinet de St. Ja-

mes et les ennemis de la liberté française veulent faire déclarer n'augmente point cette inimitié nationale qui a causé des maux infinis aux deux peuples qui dans l'Europe ont le plus de motifs pour s'estimer réciproquement; et le plus grand intérêt de vivre en frères, malgré la basse envie et la cupide avidité, sa compagne.

A Londres et dans la province on étudie presque généralement la langue françoise, non pour la parler, car les vieux *Esquirres* (1) froncent le sourcil quand ils entendent leurs petits neveux l'écorcher, mais pour en faire l'usage que nous faisons du latin et se mettre au courant de notre littérature, qui a chez les Anglois de très-grands amateurs et des juges qui savent distinguer l'or du clinquant qui s'efforce en vain d'en prendre le brillant.

---

(1) Ecuyers, Gentilshommes.

CHAPITRE IV.

Les Dames angloises — Leur Phisique — Costume — Moral. — Education des enfans. — Les Anglois, leur personnel. — Leur manière de vivre. — Le Déjeuné. — Le Diner. — Les Toastes. — Cafés. — Clubs. — Tavernes. — Vins qu'on y boit. — Bière forte ou Porter. — Ale ou fine bière.

DANS les sociétés où je me suis jetté pour ainsi-dire la palette à la main, les femmes ont été les premiers objets qui ont arrêté mes regards et occupé mes pinceaux. Je ne rencontrai presque par-tout que les graces, mais sérieuses, mais graves; c'étoit la tête de Minerve sur le corps de Vénus, les proportions les plus régulières, une taille de nimphe et plus swelte encore, un sein tel que Voltaire nous peint celui d'Agnès Sorel, une peau faisant honte à l'albâtre et au duvet de la pêche; tels furent à-peu-près et tels sont en général les femmes d'Angleterre. Excepté les jours où elles sont forcées de paroître, et dans lesquels

on se pare de ses diamants et de magnifiques dentelles, le deshabillé est le costume favori des Angloises, et le chapeau cette coeffure qui leur va si bien, que nos Françaises ont emprunté d'elles, mais qu'elles ne sauront jamais si bien placer; le chapeau est pour elles d'un usage général, dans tous les rangs et tous les âges. La robe coupée et le grand tablier blanc appartiennent encore aux Angloises, ainsi que les cheveux en Jokeis que portent aussi nos femmes et qui vont si bien aux brunes. Les dames angloises se distinguent encore par quantité d'usages qui leur sont particuliers, entr'autres celui de monter à cheval et d'y être à merveille, le costume moitié mâle et moitié femelle qu'elles portent alors est celui sous lequel le perfide enfant d'Amathonte se plaît à les voir et à nous jouer le plus de tours.

Si les Angloises fixent l'œil de l'étranger par leur heureux phisique, leur caractère moral leur concilie son estime et l'étonne le plus souvent, sur-tout si cet étranger est italien, Espagnol ou Portugais, nations chez lesquelles les femmes élevées d'après des institutions absurdes et monacales ont un moral si différent de celles du Nord. En Angleterre l'épouse

est la femme de son mari; le Sigisbée de l'Italie, l'ami de la maison si commun dans nos murs; sont pour elle des êtres inconnus ou dédaignés, la dissipation; cette existence versatile, qui est la manière d'être de nos petites maitresses et leur est *essentielle*, seroit pour la sérieuse Lady un vrai tourment; Moins occupé de ses plaisirs que des soins de son ménage, elle se plaît et se concentre chez elle. Elever ses enfans, rendre heureux le domestique qui l'entoure, voilà l'objet de ses sollicitudes; si ce portrait n'est pas celui de toutes les Angloises, il en peint au moins les trois cinquièmes, et, dans la province, la presque totalité. Ici, toutes les femmes nourrissent et la perte de quelques attraits n'est rien pour elles, comparée aux douceurs de la tendresse maternelle, au plaisir de tenir, de presser, de modeler pour ainsi-dire ce fils qu'on a porté dans son sein; elles ne garottent point leurs enfans dans un étroit berceau, l'enfant est au large, dégagé de tout lien et couvert seulement pour garantir son jeune âge de l'intempérie. Les maisons d'éducation, loin d'être obscures ou renfermées, sont presque toutes hors de Londres et en plein air; c'est un baume pour les enfans que le grand air;

ils y croissent comme l'hyssope en plein champ. Une des jouissances qui pour moi avoient le plus d'attrait quand je me promenois dans les environs de Londres, étoit d'y contempler ces maisons où dans une seule rue j'en trouvois souvent trois ou quatre de suite; j'y voyois courir, sauter et *boxer* même les petits bons hommes qui devoient remplacer la génération présente. Dans cette marmaille, me disois-je, il est peut-être un *Pitt*, un *Keppel*, un *Cook* etc, et je m'en allois en pensant que le bonheur est pour cette classe adolescente qui, n'étant encore que sur l'avant-scène du théâtre où chacun figure ici-bas, n'a pas les soucis des grands acteurs dont les rôles sont quelquefois si pénibles.

Quant au personnel des Anglois, j'ai peu de chose à en dire, parce que tant de voyageurs les ont peints, parce qu'ils sont parmi nous et que nous sommes à portée de voir que la nature les a aussi bien conformés que leurs épouses; comme elles, ils sont sérieux et graves; et dans leur mise aussi simples, mais beaucoup plus curieux de beau linge. Une chose cependant que je dois faire observer, c'est que leur façon d'être, chez l'étranger, ne ressemble en rien au train qu'ils mè-

nent chez eux. Généreux et magnifiques sur les bords de la Seine et dans les pays où ils se donnent en spectacle, les Anglois sont, sur les rives de la Tamise, d'une économie qui approche de la lésine. Leur cuisine ordinaire ressemble à celle de nos colléges, où les mets nagent dans la sausse, quand toute fois sausse il y a; car le gril et la broche sont les seuls ustènsiles de leur cuisine. Le menu d'un repas de cérémonie ne consiste très souvent qu'en un ou deux plats de résistance et quelques autres moindres, formés par des *poudings* et des légumes. Le dessert est encore moins combiné que ce service. Le *pouding* ou *pudding* est un ragoût, ou une espèce de farce que les Anglois varient à l'infini; la base en est ordinairement de la mie de pain, du lait, de la moële de bœuf, des raisins secs, du riz, etc. On le cuit au pôt ou au four; le premier s'appelle *boiled pudding*, le second *back* ou *pan-pudding*. J'en ai mangé d'excellent, dans l'un et l'autre genre.

Voici le train de la journée: les Anglois se lèvent tard, surtout dans le quartier de Westminster; à peine sont-ils levés, qu'ils pen-

sent au déjeuner, qui se fait en famille avec du thé à la crême et des tartines de beurre. Je m'accomodois assez de ce repas, que je préférois au café, auquel m'avoient accoutumé en France les gens avec lesquels j'avois vécu. Mais le thé que je prenois apprêtoit à rire aux Anglois, par ce que j'y faisois dominer la crême, et que parmi eux c'est le contraire. Mes tartines les faisoient rire plus que mon thé; c'étoit, tout bonnement, un morceau de pain, coupé horisontalement, tandis que les leurs ont à peine l'épaisseur d'un écu de trois livres. Pendant ce déjeuner, on lit les papiers-nouvelles, pour se mettre au courant, et chacun prend ensuite son essor; les hommes vont à leurs affaires ou en visites, ce qui est pour quelques individus une très-grande affaire. Les femmes d'un certain ton sortent aussi le matin à pied pour prendre l'air ou courir les boutiques; mais ces trotteuses du matin sont en bien moins grande quantité qu'à Paris, par ce que les femmes sont généralement retenues chez elles par les soins domestiques. Dans leurs momens de loisir, lorsqu'elles manquent de papiers-nouvelles ou de romans, ce qui est

très rare, elles ont recours aux ouvrages d'aiguille qu'elles n'aiment pas, et dans lesquels elles n'égalent pas nos Dames.

Tout le monde est rentré à trois heures; on sert alors le diner chez le négociant et le bourgeois, car chez les grands ou ceux qui les singent on ne dine qu'à quatre heures. Une nappe, qui descend jusqu'à terre, couvre la table, et elle est toujours du plus beau blanc; point de serviettes, l'usage en est inconnu ou dédaigné chez le bourgeois, qui n'abandonne la vieille mode que pied à pied. Ce qui forme le couvert est ordinairement une fourchette à manche rond avec deux pointes d'acier et un couteau dont la lame large et arrondie peut dans le besoin remplacer la cuiller qu'on sert cependant, lorsque par déférence pour quelque étranger, on doit mettre une soupe sur la table; mais quelle soupe! C'est un grand plat de bouillon, à moitié fait; chacun coupe ou rompt du pain dans son assiette où selon son goût il reçoit pour la tremper plus ou moins de ce bouillon. On change de couteau et de fourchette à chaque plat. La fourchette est toujours placée à gauche et le couteau à droite, et c'est à cette minutie qu'à table on reconnoit un Anglois,

avant qu'il ait proféré une parole. Au dessert on enlève la nappe et l'on sert à chacun un plus petit couvert, une jatte de verre pour se laver les mains et une petite serviette quarrée qui a plutôt l'air d'un bavoir d'enfant que d'une serviette. Après le dessert, qui n'est jamais long et ne ressemble en rien au nôtre toujours si gai, lorsqu'il n'est que cela, la table change encore de décoration; vient alors *le boire* que les Anglois préfèrent à tout, et les dames disparoissent ; on place devant chaque convive deux verres à patte, et sur le milieu de la table une certaine quantité de caraffes de cristal remplies de vins, étiquetées et à la portée du maître de la maison. Elles sont placées sur de petits plateaux ronds garnis de drap en dessous afin de les faire mieux glisser au tour de la table qui est du plus beau poli, plus agréable à l'œil vingt fois que ne le seroit la nappe la plus blanche. Alors commencent les conversations politiques et surtout les *toasts* ou santés qu'on porte successivement aux personnes désignées par chaque convive, ou tous ensemble, on boit au roi, à sa famille, aux patriotes qui se distinguent dans la chambre des communes, aux marins qui combattent dans l'Inde, à sa belle qu'on

nomme ou qu'on ne nomme pas, à tout ce qui affecte enfin, même à une pièce nouvelle qui a plû. Les santés portées, chacun boit ensuite à sa volonté et va sans cérémonie satisfaire derriere un rideau les demi-besoins qui surviennent. Ces séances sont toujours longues, mais jamais ou très-rarement prolongées jusqu'à l'ivresse. On passe de là au sallon où se retrouvent les dames; la maitresse assise devant une table à thé remplit les tasses que présente un domestique. Ce thé qui est aussi fort que celui du matin supplée parfaitement à notre café pour aider à la digestion ; je le crois même moins dangereux surtout pour les gens qui ont des maladies de nerfs. Quoique ce soit presque à la sortie du diner, les tartines de beurre accompagnent encore ce thé, ou pour mieux dire elles l'accompagnent toujours. Pour indiquer à celui qui sert qu'on ne prendra plus de thé on laisse sa cuiller dans la tasse, lorsqu'on la replace sur la table. J'ai remarqué que les Anglois ont une infinité de ces petites conventions entr'eux et ceux qui les servent pour éviter les colloques. Le thé pris, le cercle se forme, les femmes jouent, et les hommes parlent politique. A dix heures on lève le siége et un

souper plus sobre encore que le diner termine la journée.

Après avoir observé l'Anglois chez lui, j'ai voulu le voir à la taverne et aux cafés. M. Fox le jeune fut encore mon guide et mon compagnon, dans les courses et les diners que nous fimes; car il faut aussi s'attabler dans ces endroits, pour crayonner, à main posée, les différens tableaux qu'ils présentent, et certes ce ne sont pas ceux où il y ait le moins à étudier. Un café anglois, ne ressemble en rien aux nôtres. Point de tables de jeux, ni de ces nouvellistes bruyans, qui ne vous laissent parler que quand ils toussent et crachent, et vous traitent d'*aristocrates*, lorsque vous avez l'imprudence de n'être pas de leur avis. Dans un café anglois, on n'entend pas le moindre bruit; on peut les comparer à nos cabinets littéraires, qui sont établis depuis la révolution, où l'on se rend pour lire les papiers publics, avec cette différence, qu'on y est encore en plus grand silence. Les cafés les plus achalandés de Londres souscrivent pour dix à douze exemplaires des mêmes feuilles, afin de n'y point faire attendre le curieux, avec d'autant plus de raison que, malgré son grand flegme, l'Anglois

l'Anglois est de tous les Européens celui qui aime le moins à attendre. Cette impatience n'est pas dans son caractère, elle a sa source dans un défaut qu'on ne lui a que trop reproché, et dont il paroît jaloux de ne point se corriger. Il faut lui laisser ses singularités. Dans les cafés anglois, on forme de gros *in-folio* de toutes les gazettes de l'année, parce qu'il y a des gens qui n'ont point d'autre amusement que de les feuilleter, et n'ont jamais ouvert d'autre livre. Il est d'usage aussi, et c'en est un auquel aucun Anglois ne manque jamais, de se choisir un café d'habitude, où il prend les mêmes libertés que s'il étoit chez lui. Il y donne son adresse et ses rendez-vous, il y fait la majeure partie de ses affaires.

Dans presque tous les cafés, qui ne sont que cafés, on ne trouve que du thé et du punch, parce que la consommation du café, du chocolat et de la limonade est si peu considérable, qu'il est rare d'y en trouver de tout préparés. D'ailleurs il est une autre espèce de déjeûner qui plaît infiniment aux Anglois, et qui étoit fort de mon goût; c'est celui qu'on fait chez les patissiers qui, outre une infinité de petits gâteaux très-légers, ont

toujours des pièces de fours, qui sont très-proprement étalées sur des caisses d'étain, remplies d'eau chaude. Ce sont ces mêmes patissiers qui vendent la limonade et l'orgeat.

Les clubs viennent après les cafés, pour les rendez-vous d'habitude; ils se tiennent, pour la plûpart, dans les cafés-tavernes, où l'on donne à manger comme chez nos restaurateurs. Leur nombre est prodigieux à Londres. Depuis le pair qui siège au parlement, jusqu'au plus simple négociant de la cité, tout a son club. Il en est de fameux; tel que le *Whig-club*, qui veille à ce que le monarque, ou plutôt les ministres n'étendent point les prérogatives du trône au-delà des bornes de la constitution angloise; tel que la *Humane-society*, qui adjuge des prix à toutes les inventions tendantes à alléger la misère et les maux qui investissent la nature humaine. Je ne doute pas que l'amour de l'humanité, qui fait en Europe de si grands progrès, ne fasse éclore par-tout de pareils établissemens, parce que la philantropie est la fille de la raison, et qu'elle profite de ses lumières pour diminuer la masse de nos maux et augmenter les moyens qui peuvent améliorer le sort de nos frères.

On cite parmi les clubs les plus célèbres de Londres celui de la révolution françoise, qui venoit de se former et que les courtisans de St James ne voyoient pas de bon œil, celui des anciens Bretons et celui de la quintuple alliance. Ils sont fréquentés par des sociétés qui n'ont entre elles aucune connexion. Il y a plusieurs clubs où les jeux sont permis, même les jeux de hazard, ce qui donne souvent lieu à des pertes immenses; mais on n'y reçoit, pour souscripteurs, que des gens connus ou ceux qu'ils présentent. On m'a assuré qu'il n'y avoit à Londres que trois de ces sortes de clubs, et cette ville doit s'en féliciter.

Nous primes jour avec M. Fox, et nous allames dîner à la *taverne* de *Shakespear*, une des plus achalandées de Londres. La propreté qui y régnoit m'a, pour ainsi dire, enchanté; mais elle est universelle chez les Anglois et poussée jusqu'au travail. L'épaisseur de l'athmosphère et la fumée du charbon l'exigent. Ce qu'on doit observer, c'est que la vie à la taverne est d'un prix exorbitant; et en insérant ici le détail du dîner que nous y fimes, et de ce qu'on nous le fit

payer, j'en donnerai une idée plus précise, que tout ce que j'en pourrois dire en d'autres termes.

On nous servit d'abord une soupe à laquelle succédèrent deux tranches d'aloyau, trois côtelettes de mouton, un petit plat de pommes de terre au beurre et un léger *pudding* au riz; nous bûmes avec cela deux carafes de vin de *Porto*, et notre dessert fut une petite boëte de fromage. On nous demanda pour ce repas de cloître, l'un des meilleurs cependant qu'on puisse faire dans une taverne, 14 shellings (plus de 15 francs). Le vin seul fut un objet de près de six francs, et le vin de *Porto*, dont nous bûmes, est celui qui coûte le moins.

Une bouteille, dite de Champagne ou de Bourgogne, valoit, avant le traité de commerce fait avec l'Angleterre, jusqu'à douze shellings; aujourd'hui elle va de neuf à dix, et cette cherté n'empêche pas qu'on en fasse une très-grande consommation. Je viens de dire *dite* de Champagne et de Bourgogne, parce que les vins qu'on boit sous ce nom,

dans les tavernes de Londres, sont bien loin d'être de véritables Bourgogne et Champagne, ce sont des mixtions frelatées faites dans les environs de Londres par les marchands de vins; aussi laissent-ils un arrière goût d'esprit-de-vin, que n'avoient point les vins que je buvois chez mon banquier. Mais les Anglois y sont accoutumés, et ne se recrient pas contre ces mixtions mal-faisantes par les substances métaliques qu'on y fait entrer, par ce qu'en général ils aiment les boissons mélangées, tel que le *sillabub*, qui est un composé de vinaigre, de lait et de sucre. Le peuple, en hiver, boit une espèce de punch, fait avec de la bière, de l'eau de vie, des jaunes d'œuf et du sucre, le tout bouilli ensemble. Cependant il quitte volontiers ces potions, pour le *porter* ou bière forte, ou les autres bières connues sous le nom de *ale*. La preuve que j'en donne, c'est qu'il y a plus de huit mille cabarets à bière, tant à Londres que dans les villages les plus immédiats, et que le *ale-draper*, ou marchand de bière, dont la maison est achalandée, en débite tous les jours pour 25 livres sterlings (environ 600 francs). Ces marchands envoyent leur bière dans les maisons, dans

des cruches d'étain extrêmement propres, que les particuliers, lorsqu'elles sont vidées, posent à la porte de la rue. Le cabaretier fait sa ronde ensuite et les ramasse ; il s'en égare rarement, par ce qu'il y fait graver son nom, celui de la rue où il demeure et son numéro, précaution qui ôte au malheureux mal-intentionné l'envie de les voler, attendu que ces indications le découvriroient facilement, et que pour un gain médiocre il courroit un risque certain. C'est pour l'étranger un spectacle assez singulier, la première fois qu'il s'offre à ses yeux, que ces monceaux de cruches entassées dans les rues les plus passagères de Londres, sans être regardées ni touchées par personne. Quant à l'intérieur des cabarets à bière, c'est une salle basse, dont le matériel des meubles frappa mon attention, autant que la propreté qui y regnoit. Tables, bancs, vitres et pots d'étain, tout étoit à s'y mirer. Le plancher en est sablé, et nulle odeur infecte ne s'y fait sentir, comme dans nos guinguettes. Rien n'y annonce que ces lieux sont le rendez-vous de la classe des citoyens les moins aisés, et que l'infortuné y vient noyer ses chagrins, au

fond de cette peinte où il trouve le bonheur pour quelques instans. Sa situation alors, et celle de l'homme à qui tout rit, ne diffèrent que par leur durée; l'un est heureux une heure, et l'autre une année.



CHAPITRE V.

Théâtres nationaux. — Celui de Drury-lane. — Détails sur Garrick. — Les décorations. — Théâtre de Covent-garden. — Intérieur des salles. — Prix des places. — Anecdotes — Emeutes de théâtres.

Les différentes tournées que nous fîmes dans les tavernes, chez les restaurateurs et aux cafés nous amenèrent naturellement aux salles de spectacles où le génie de Shakespear m'avoit déjà conduit en imagination, d'après ce que j'avois entendu dire de ce poëte, et ce que j'en avois lu dans les œuvres de M. de la Harpe qui, comme Voltaire, en a fait connoître les principales beautés à ses compatriotes.

Il y a à Londres deux grands théâtres nationaux, *Drury-lane* et *Covent-garden*. Ils sont ouverts du mois d'Octobre au mois de Juin, et à cette époque le théâtre de *Hay-market* qu'on appele *the little theatre*, le petit théâtre, les remplace. Les deux théâtres nationaux représentent tous les jours ex-

cepté le dimanche, jour où toute espèce d'amusement public est suspendu, et où l'Anglois n'a d'autre ressource pour tuer les douze mortelles heures de cette journée que les tavernes et les cabarets à bière. Le théâtre de *Hay-market* joue quatre fois la semaine.

Drury-lane est le plus ancien des deux théâtres nationaux. Le *Roscius* de l'Angleterre, *David Garrick*, que quelques biographes font descendre d'un *Lagarrigue* réfugié françois, fut long-tems le directeur de cette salle, et y attira la plus grande affluence. On rapporte que d'abord dédaigné par les directeurs de ces théâtres lorsqu'il se présenta à eux, il fut obligé de débuter sur le petit théâtre de *Goodman's-fields* où de modestes acteurs glanoient d'après les deux grands théâtres, mais qui devint bientôt le seul couru, lorsque Garrick y eut déployé ses talens sublimes. Parvenu quelques années après à la direction de celui de Drury-lane, il changea la face du théâtre, et la scène angloise, auparavant si semblable au charriot de *Thespis*, devint une école de morale; ce fut sans doute son époque la plus brillante. On vit alors les chefs-d'œuvre de Shakespear représentés avec un art, une dignité, une magnificence, jusqu'alors incon-

nus en Angleterre, mais c'étoit le génie seul de Garrick qui soutenoit dans tout son éclat cette métamorphose. Il sembloit se multiplier dans tous les acteurs qui étoient en scène avec lui, et telle étoit la peine qu'il s'étoit donnée à les former, que Mistress Abington et quelques autres paroissoient partager ses talens et les seconder d'une manière frappante. Garrick se retira en 1776, et sa retraite fut le signal de la décadence du théâtre anglois; en vain fut-il remplacé par *Sheridan* qui osa être son rival et ne l'égala jamais; la scène angloise ainsi que me l'assura M. Fox, à une représentation de *Romeo et Julia* où nous nous trouvâmes ensemble, n'étoit plus que l'ombre de ce qu'elle avoit été du règne de Garrick.

Je trouvai encore les décorations d'une grande vérité et très-magnifiques, mais les machinistes sont de la plus grande mal-adresse, malgré les modèles offerts par l'étranger et la perfection où l'art de la méchanique est portée en Angleterre; les coulisses, les fonds, les pièces détachées, tout y est lourdement poussé, traîné ou retiré, ce qui détruit d'autant plus l'illusion que la plûpart des drames anglois par le défaut d'unité de tems et de lieux nécessitent de fréquens changemens de

décorations ; elle est encore détruite, ou du moins très-affoiblie, par la gaucherie des acteurs dans leur manière d'entrer en scène ou d'en sortir ; ils entrent presque toujours par la première coulisse qui est une porte, et souvent ensemble lorsque le sens de la scène leur prescrit le contraire ; dans les *à parté* ils sont aussi ridicules que nos comédiens des boulevards, et ne les égalent point dans les scènes muettes, où ils sont plus grimaciers. Le jeu même de leur phisionomie forme quelque fois un contre sens avec ce qu'ils ont à dire. La sortie n'est pas moins ridicule que l'entrée; dès les derniers mots de la scène, on les voit combiner leur retraite et s'acheminer vers la coulisse d'entrée. Tel est le peu de connoissance des convenances, que, s'il arrive à quelqu'interlocuteur, malgré la précaution qu'il a prise de toiser de l'œil sa sortie, de ne se pas trouver du bon côté, il prend tout bonnement sa course en ligne droite et passe gauchement devant ceux qu'il laisse en scène. Ce que je viens de dire est pour le général, car les premiers rôles rappelent presque tous par l'exactitude de leur jeu, les beaux jours de Garrick. Lorsque j'étois à Londres on distinguoit et l'on distingue encore parmi ceux-ci, au théâ-

tre de *Drury-lane*, les sieurs *Smith*, *John Palmer* et *Kemble* qui remplissent la scène avec succès dans la tragédie, ainsi que *Miss Siddons* qui me rappela les grands talens de l'immortelle Clairon. Dans la comédie, on se plaît à voir M. *Farren* dans le haut comique, et le sieur *King* qui remplace Garrick dans les rôles d'Arlequin et autres rôles comiques où il se montre presque toujours digne de le remplacer. Au théâtre de Covent-garden, les sieurs *Holman* et *Pope* sont les premiers tragiques et chaussent majestueusement et avec succès le cothurne de Melpomène. *Miss Brunton* et *Miss Pope* les égalent en talens, mais cette dernière excelle encore dans la comédie; son jeu décele la plus grande intelligence. *Miss Pitt* joue les vieilles ridicules avec une vérité dont rien n'approche. Messieurs *Edwir* et *Quick* remplissent les premiers rôles dans le haut comique avec autant de succès que le faisoit chez nous Brizard, lorsque la scène françoise étoit occupée par les grands maîtres. Un homme en Angleterre encore digne d'être placé au même rang est au théâtre de Covent-garden, c'est le célèbre *Macklin*, comique, de la force de Préville, et qui dans certains rôles lui est su-

périeur et l'étoit même à Garrick ; selon une infinité de connoisseurs qui leur ont vu jouer dans le même tems les mêmes rôles ; c'est surtout dans celui du juif *Shylock*, dans le marchand de Venise, que *Macklin* est inimitable ; son masque, son jeu muet, le son de sa voix, produisent une illusion dont la plume ne peut pas donner d'idée. Covent-garden est mieux monté en musiciens que Drury-lane, et les sieurs Leoni et Billington que j'y ai entendu chanter sont des virtuoses dignes de l'Italie.

Ces deux théâtres, outre la tragédie et la comédie, donnent encore des opéras anglois où j'ai baillé comme on ne baille pas, même à celui de Paris, et j'y aurois dormi et ronflé sans les maudits *bravos* qui me ramenoient au charivari dont le bon Morphée vouloient m'épargner la discordance ; M. Fox et les Anglois ses co-spectateurs m'assuroient que rien n'étoit plus beau. J'avoue bonnement que ces assurances universelles et répétées me firent concevoir sur le beau et le sublime des idées qui ne cadroient point avec ce qu'ont écrit à ce sujet *Longin*, *Burke*, et le père André.

Si les opéras anglois m'excéderent, il n'en fut pas de même de l'espèce de pièce qui est

particulière au théâtre anglois et qu'on y nomme *entertainment*. C'est un ingénieux mélange de dialogue, de chant, de danse et de pantomime qui m'amusa beaucoup, où les comédiens anglois excellent et où le peuple court avec transport. Aussi les entrepreneurs ne négligent-ils rien pour rendre ce spectacle brillant; tous les arts y concourent à l'envie pour produire l'illusion la plus magique. Tous les évènemens qui intéressent le plus la nation sont mis en *entertainment*. Les plus célèbres, ceux où le peuple se porte le plus volontiers sont ceux qui représentent le couronnement de Georges III, le prince de Galles fait chevalier à Windsor, le siége de Gibraltar en 1783, etc.

Ces *entertainments* ou dialogues se donnent dans leur nouveauté jusqu'à quatre-vingt fois de suite, et avec un égal concours; ils durent une heure et demie, et ont presque toujours lieu après les longues pièces de Shakespear, ce qui fait que ces jours-là le spectacle, qui commence ordinairement à six heures, ne finit qu'à dix et onze heures; mais les Anglois aiment les spectacles longs et variés. Il est entr'autres un fameux *entertainment* qui est dû à Garrick et dont j'ai déjà

parlé, c'est le *Jubilé de Shakespear*; quoiqu'il ait vieilli et que le peuple en soit pour ainsi-dire blasé, il y a encore foule lorsqu'on le donne, par ce qu'il est unique. M. Fox qui m'en avoit souvent parlé et l'avoit vu 32 fois, toujours avec plaisir, me l'annonça un jour avec enthousiasme et nous y courûmes. Je fus enchanté, ce que je vis étoit encore au-dessus des éloges qu'on m'en avoit fait. Quoique les Anglois qui étoient au tour de moi ne cessassent de répèter que c'étoit bien autre chose du tems de Garrick, je puis assurer que rien n'étoit plus magnifique. La scène étoit à Stratford, la patrie de Shakespear. C'étoit une longue suite de tableaux d'après nature représentant avec la plus grande vérité et une gaité singuliére, les mœurs et les usages du pays. Tantôt c'étoit une cabane de paysans, où de vieilles femmes représentoient une veillée où chacune disoit son conte du ton le plus grotesque. Tantôt c'étoit une rue où une troupe de masques, s'amusoit à donner des serénades ou à faire des niches. Leur costume étoit varié à l'infini. Venoit ensuite un marché où mille scènes piquantes se passoient à-la-fois; Ici c'étoient des *Boxers*, là des filoux, plus loin des fem-

mes qui se disputoient ; des juifs qui trafiquoient, des colporteurs qui présentoient leurs marchandises, des danseurs de corde et des bateleurs, les marchands de chansons pardessus tout étoient excellens, et leurs quolibets des sarcasmes que le peuple applaudissoit à tout rompre ; leur auditoire étoit un tableau que les pinceaux du *Calot* n'auroient rendu qu'avec peine. Dans un coin du marché on remarquoit un cabaret à bière, où des buveurs s'étoient établis et chantoient les louanges de Shakespear, en buvant à la ronde dans une énorme tasse faite avec le tronc d'un murier, que Shakespear avoit lui-même planté.

Enfin la scène changea, et au marché dont je viens de parler, succéda la grande place de Stratford. Une superbe église en occupoit le fond, une cloche suspendue au haut du dôme se fit entendre, et aussi-tôt le théâtre fut rempli par la populace qu'on avoit ramassée dans les rues de Londres pour donner plus de vérité à la scène ; alors commença à défiler un cortége tel qu'on n'en vit jamais sur nos théâtres, et dont celui de Voltaire, lorsqu'on le transporta à Ste-Geneviève, n'est qu'une foible image. Une troupe de danseurs

en

en ouvroit la marche par une danse grave; ils étoient suivis de nymphes vêtues de blanc qui semoient des fleurs sur le passage. Venoient ensuite les comédies et les farces de Shakespear. Les principaux personnages de chaque pièce traversoient le théâtre précédés d'un drapeau sur lequel étoit inscrit le titre de la pièce. Un char de triomphe, tiré par des figures grotesques, sur lequel étoit *Thalie*, fermoit cette première partie du cortége. Les autres muses, Vénus, les graces, des groupes d'amours, de nymphes, de faunes, de driades, formoient une seconde division, au milieu de laquelle étoit portée la statue de Shakespear au son des instrumens. La tragédie fermoit cette marche, précédée des principaux personnages de chaque pièce et de tous ses accessoires; cette partie du cortège étoit frappante, c'étoient toutes les tragédies de Shakespear représentées simultanément. On voyoit dans *Makbeth* les sorciers armés de leur énorme chaudron; dans *Coriolan*, la tente de ce général paroissoit ornée de faisceaux d'armes; dans *Romeo* et *Julia* on appercevoit avec effroi le tombeau de *Julia*. Tous les personnages une fois parvenus à l'avant scène exécutoient en pantomime les en-

étoits les plus remarquables de chaque pièce.
Le roi *Léar* venoit manifester le délire auquel il étoit en proie; *Richard III* cette soif du sang dont il brûloit avant la bataille où il fut battu et périt par la trahison de Stanley un de ses généraux. Dans *Romeo* et *Julia* la pantomime rappeloit la scène où Romeo avale le fatal breuvage qui lui donna la mort, et l'instant où l'infortunée Julia sort du sommeil léthargique où elle étoit plongée; elle s'élève au-dessus de sa tombe. A cette scène lugubre en succédoit une plus lugubre encore; c'étoit le spectre qui apparoissoit à *Hamlet* et venoit effrayer la scène. Enfin *Veturie* et les dames romaines dans le costume le plus rigoureux, venoient implorer la clémence du fier *Coriolan*. Melpomène avec les attributs de la tragédie, sur un char traîné par des héros, terminoit la marche de cette seconde division.

Une nouvelle décoration annonçoit la dernière scène et éloignoit de l'œil du spectateur tout tableau sinistre. Elle représentoit dans la plus grande magnificence le temple de l'immortalité, où se faisoit l'apothéose du poëte; les muses et les graces posoient sa statue sur l'autel où elle étoit couronnée, et formant en-

suite différens grouppes, ces déités terminoient la fête par des danses et des chants à la louange de l'immortel Shakespear. Je sortis de ce spectacle enivré, ravi, et plein de cet enthousiasme qui possédoit tous les Anglois auxquels je joignis mes bravos et les *vivat Shakespear*. On me pardonnera de m'être un peu étendu sur cette fête, mais j'en suis encore plein; il y a quatre ans que je l'ai vue, et elle m'est aussi présente que le jour où je la vis.

La structure des salles aux deux théâtres est absolument la même, et ne ressemble en rien à la coupe si bien entendue de nos salles modernes. Au lieu d'être arrondies, celles de Londres sont quarrées; des galeries en forme d'amphithéâtre sont en face du théâtre, le parquet qu'on appele *the Pitt* est au-dessous, et à droite et à gauche regnent trois étages de loges très-mesquines. Le prix des places est de cinq shellings pour les premières et secondes loges dites *Boxes*; trois shellings pour le *Pitt*, deux shellings à la première galerie, et un shelling à la seconde galerie et aux troisièmes loges. Les spectateurs peuvent aller reprendre leur argent avant que la toile soit levée, et l'on ne paye que moitié du prix,

quand on entre après le second acte de la première pièce, de sorte qu'il reste encore à voir les derniers actes de la première pièce et l'*entertainment*, arrangement qui plaît à beaucoup de monde et fait que très-souvent un quart de la salle n'est pas rempli quand on commence, tandis qu'à l'*entertainment* elle est pleine à ne pouvoir pas y respirer. Garrick qui sentit cet inconvénient entreprit d'y remédier lorsqu'il fut directeur du théâtre de Drury-lane; il crut qu'en considération de ses talens, le public entreroit dans ses vues, et ne s'opposeroit point à la suppression du *moitié-prix*, qu'il annonça devoir être supprimé à telle époque, après s'être assuré d'un parti qui promit de le soutenir en cas de rumeur; mais il se trompa lourdement lui et son parti. L'affiche qui avoit annoncé ce changement avoit rempli les gens de la Cité d'indignation, et au jour indiqué ils se portèrent en foule à Drury-lane; jamais la salle n'avoit été aussi pleine. On ne marqua d'abord aucune humeur et le calme le plus profond regna dans l'assemblée jusqu'au moment où la toile fut levée; mais sitôt que les acteurs furent en scène, l'orage commença à gronder d'une manière terrible; des cris,

des hurlemens partirent de tous les coins de la salle ; les partisans de Garrick élevèrent la voix et tachèrent d'arrêter ces clameurs à force de prières et d'instances ; on les hua, et les coups de poing, les coups de bâton succédèrent aux instances, mais ils furent rendus avec usure par les partisans du moitié-prix. L'action devint terrible, elle n'étoit pas égale, et ces derniers restèrent les maîtres du champ de bataille ; alors ils arrachèrent les bancs du *pitt* et des amphithéâtres, ils démolirent les loges, chassèrent les comédiens qui étoient restés sur la scène, tristes spectateurs de la déconfiture de leurs amis. Les vainqueurs portant le léopard et la licorne qui ornoient la loge du roi, ainsi que d'autres trophées, sortirent fièrement de la salle et allèrent les promener dans la Cité. Quelque tems après, le théâtre ayant été réparé et r'ouvert, la même foule y revint ; Garrick qui avoit reconnu sa faute, parut humblement sur la scène pour demander des excuses, mais le peuple irrité sembla méconnoître l'homme de génie qui l'avoit tant amusé et le traita avec le plus profond mépris ; il exigea un pardon dans les formes. Garrick qui savoit à qui il avoit affaire, se soumit à tout ce qu'on voulut, le

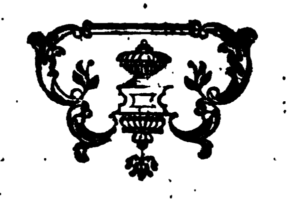
calme fut rétabli, mais le cœur navré il abandonna le théâtre, où il ne reparut que long-tems après aux instances de la famille royale et des principaux lords dont il faisoit les délices.

Les émeutes de théâtre sont très sérieuses à Londres. Une brochure angloise, dont je tire les détails que je viens de lire, en rapporte une plus terrible encore, qui eut lieu au petit théâtre de *Hay-market*, il y a plusieurs années, et peint si bien la nation angloise. Un joueur de gobelets, italien, dit-on, avoit loué la salle de *Hay-market*, et par ses tours, avoit attiré, pendant long-tems, une partie de la capitale. Faits et répétés, les tours étoient enfin connus de tout le monde, et la foule diminuoit, quand il résolut de la ramener par un dernier tour, qui, chez un peuple moins crédule que l'Anglois, ou plutôt moins ami du merveilleux, n'eût point eu de succès. L'impudent escamoteur, qui connoissoit sans doute la nation à laquelle il avoit affaire, eut l'audace de faire afficher qu'à certain jour il feroit sortir un homme d'un pot à bierre. On donna dans le panneau; le crédule lord de Westminster et le bon négociant de la cité s'empressèrent d'accourir à

Hay-market, le théâtre fut plein à regorger. L'escamoteur, qui rioit sous cape de la bonhommie des riverains de la Tamise, parut, remercia le public de son empressement et se mit en devoir de commencer son opération. Mais dans son baragoin, moitié anglois, moitié italien : « Messieurs, dit-il, si l'aimable « compagnie veut doubler le prix des places « et payer sur le champ, au lieu de faire « sortir mon homme d'un pot, je le ferai « sortir d'une pinte ; je ne demande qu'une « demie heure, pour effectuer ce change- « ment. » La proposition fut acceptée, on paya, et l'escamoteur se retira derrière le théâtre pour préparer son prétendu changement. La demie heure se passa, avec celle-là une autre, et personne ne dit mot. Mais une heure, mais deux se succèdant, sans qu'on vît reparoître l'homme à la gibecière, on perdit patience et l'on devint furieux d'avoir été si grossièrement trompé. Enfin un groupe d'hommes écumans de colère, et jettant des cris comme une troupe d'Allemands qui fond sur l'ennemi, pénétra dans l'appartement qui étoit derrière le théâtre. Point d'italien, il étoit déniché ; on trouva seulement une table sur laquelle étoit un pot de

bière et un demi pot. On apporte cette nouvelle dans la salle, alors les cris redoublent, chacun se lève en tumulte, et quelques jeunes gens font la motion de démolir la salle. On applaudit de toute part à cette résolution, et l'on se met en devoir de l'exécuter. Les femmes s'effrayent; comme on étoit déjà entassé les uns sur les autres, le tumulte augmente encore la foule, les têtes s'égarent, l'on ne sait déjà plus ce qu'on fait ni ce qu'on veut faire, quand, pour mettre le comble au désordre, les lumières se trouvent éteintes. Alors chacun veut se sauver, et essaye, à grands coups de poing, de s'ouvrir un passage; le rang, le sexe, l'âge ne sont point respectés. Il est impossible de peindre l'horrible fracas que présente cette bagarre; des cris perçans d'hommes, de femmes et d'enfans se font entendre de toute part, quand enfin la porte démolie forme une issue, par où s'échappent d'abord les plus vigoureux, les habits déchirés et le corps meurtri. Il ne reste plus dans la salle que ceux que la fureur a aveuglés sur le péril qu'ils courent, et qui assouvissent leur vengeance par la démolition entière du théâtre. Parmi les victimes de cette émeute, trois femmes et un vieil-

lard furent retirés sans vie des décombres de la salle. Le duc de Cumberland, qui se trouva dans la bagarre, y perdit une épée, enrichie de diamans, dont l'impératrice Marie-Thérèse lui avoit fait présent. Elle fut retrouvée brisée parmi les débris du théâtre, et le prince donna quarante guinées à celui qui la lui rapporta. Pendant ce tumulte et le tems qui l'avoit précédé, l'homme à la gibecière s'éloignoit de ses dupes, dans une bonne chaise de poste, que l'on ne songea pas même à poursuivre.



CHAPITRE VI.

Usages singuliers du théâtre anglois. — Etiquette qu'on y observe quand le roi s'y trouve. — Anecdote. — Auteurs dramatiques. — François ridiculisés sur la scène angloise. — Etat du comédien en Angleterre. — Théâtre de Hay-market. — Foote. — Théâtre de l'opéra. — Les Concerts. — Les bals. — Comédie françoise qu'on veut établir à Londres. — Le Saddler's-wells. — Spectacle d'Astley.

Le théâtre anglois a quantité d'usages, qu'on ne trouve nulle part; par exemple, avant que la toile soit levée, il se fait au *pitt* un vacarme épouvantable. L'étranger, qui, pour la première fois, vient au spectacle, croit entrer dans une tabagie, où les buveurs sont sur le point de s'entregorger. Ce tintamare cependant n'a jamais de suites dangereuses. C'est une populace qui sait qu'elle est libre, et qui s'évertue en conséquence; elle a pour coutume, lorsqu'elle va au spec-

tacle, de remplir ses poches d'oranges, qui sont très communes à Londres, et les écorses voltigent de tous côtés, sans que personne s'en formalise, l'avant-scène même en est tellement couverte, qu'un valet est obligé de venir la dégager, avant qu'on lève la toile. Est-elle levée? à l'instant cette tourbe bruyante, dont les cris auroient couvert le bruit du tonnerre, semble frappée d'immobilité, fait silence, et prête la plus grande attention. Le roi et la famille royale passent peu de semaines, sans assister à l'un des deux spectacles; mais comme le peuple en Angleterre occupe le premier rang, jamais on n'attend le roi ou la famille royale pour commencer la pièce; aussi sa majesté a-t-elle l'attention d'arriver de très bonne heure, pour qu'on ne puisse pas lui imputer le plus léger retard. Un jour que je me trouvois au théâtre de Drury-lane pour y voir Richard III, la famille royale, qui devoit y venir, ayant tardé plus que de coutume à s'y rendre, j'entendis au parquet plusieurs voix qui crioient aux acteurs de commencer; un d'eux parut, et d'un ton très soumis, pria le public de vouloir bien attendre encore quelques minutes, par ce que sa majesté seroit flattée de voir l'ouverture

de la pièce, que cependant, si l'on ne vouloit point accéder à sa demande, on alloit lever la toile. Comme c'étoit une prière et non une injonction, et qu'elle étoit faite de si bonne grace, on répondit à l'acteur par des battemens de main qui étoient à peine finis, que le roi parut et remercia le public de son attention par une profonde révérence, à laquelle on répondit aussi par de longs battemens de main; c'est la manière usitée de le recevoir, lui et les princes de sa maison. La situation des affaires publiques décide toujours l'accueil qu'on lui fait, et le plus ou moins de battemens de main est le thermometre qui lui indique quelle est la disposition des esprits à son égard. Depuis longtems elle est toujours la même, par ce que ce prince et son épouse sont chéris et revérés des Anglois. Le peuple n'est pas indifférent non plus aux révérences avec lesquelles le roi et sa famille répondent aux battemens de mains; et l'on m'a conté qu'il est arrivé plusieurs fois que le peuple a pris fièrement la liberté de crier *plus bas! plus bas!* quand il a cru voir qu'on ne lui rendoit pas égard pour égard. La reine prouva, dit-on, il y a quelques années, qu'elle connoissoit parfaitement le ca-

ractère de la nation, en faisant incliner de la main un de ses fils qui n'avoit pas salué assez profondément le public. Le peuple anglois fut si charmé de cette déférence, que non seulement de longs applaudissemens manifestèrent son contentement, mais encore que les poëtes la célébrèrent dans tous les papiers publics.

On me fit observer que le prince avoit coutume de n'aller jamais deux fois de suite au même théâtre, mais alternativement à l'un et à l'autre. Chaque fois qu'il y va, il paye seize guinées; la loge où il se place, est magnifiquement parée, et n'est jamais louée que pour une représentation; le lendemain y entre qui veut, ni lui, ni aucun seigneur n'est dans l'usage de s'abonner; d'ailleurs le peuple qui ne veut point de prérogatives ne le souffriroit point.

Je remarquai aussi en fréquentant les deux théâtres nationaux que le public se trouvoit très-bien de leur rivalité et des efforts qu'ils faisoient, chacun de leur côté, pour s'attirer l'affluence.

Aux théâtres de Drury-lane et de Covent-garden on trouve la même magnificence, le même emplacement, on y joue les mêmes

pièces, c'est-à-dire celles qui constituent le fond dramatique commun à ces deux spectacles, car les seules pièces nouvelles forment une propriété particulière, dont jouissent pendant un certain nombre d'années, les entrepreneurs qui en ont risqué la représentation à leurs frais.

A Londres comme à Paris, les auteurs se plaignent amèrement des comédiens. Ont-ils tort dans l'une et l'autre capitale? c'est ce que je n'entreprendrai pas d'approfondir; mais la chûte fréquente des pièces que risquent les entrepreneurs, pour avoir du nouveau, leur apprend chaque jour combien ils doivent être dificiles, et n'en pas croire l'auteur qui vient prôner sa production, avec cette partialité paternelle qui fait que le hibou trouve ses petits si beaux.

Quoiqu'il en soit lorsqu'une pièce à Londres est reçue, jouée, et qu'elle se soutient, l'auteur a pour sa part trois représentations, la troisième, la sixième et la neuvième, ce qui, lorsque la salle est pleine, peut lui produire environ vingt mille francs.

Chaque pièce nouvelle doit être accompagnée d'un prologue au commencement de la pièce, et d'un épilogue à la fin. Ces deux

morceaux qui sont pour l'ordinaire de pitoyables productions, dont les acteurs qui les récitent font eux-mémes les frais; ne contiennent que de froids quolibets, ou de grossières plaisanteries, que le *pitt* grand amateur de prologues et d'épilogues applaudit à tout rompre, et dont il seroit dangereux de le priver. Il chérit principalement ceux où, ce que les Anglois appelent les mœurs fransoises, sont ridiculisées, je dis ce que les Anglois appelent nos mœurs, par ce que ce n'est pas du tout nos mœurs qu'ils satirisent, mais l'exagération de nos mœurs. Les petits-maîtres, les abbés, et les petites-maîtresses qu'ils mettent en scéne ne ressemblent en rien aux modéles que nous offrent nos spectacles où le palais-royal. On diroit qu'ils ont été chercher les leurs dans le haut de la rue de la harpe; que dans leurs petits-maîtres, qui sont du plus mauvais ton, ils aient voulu copier nos garçons tailleurs endimanchés; dans leurs abbés quelques cuistres de colléges; et des couturières en parure pour figurer nos élégantes petites-maîtresses. A de jolies miniatures ils substituent de grossiers *calots* qui ne sont que de roides mannequins; que la jalouse antipathie de la populace angloise peut seule applaudir. Ces plates

farces deshonnorent plutôt ceux qui les représentent et ceux qui y applaudissent, que ceux qui en sont les objets. Cependant c'est dans ces farces dignes des trèteaux de la foire, que les meilleurs acteurs des deux théâtres excellent et se complaisent; l'étranger qui ne les voit jouer que dans ce genre, les met sur-le champ au rang des plus vils bateleurs, et ce n'est qu'avec le dernier étonnement qu'il retrouve ces mêmes hommes sublimes et dignes de Melpomène, quand il les voit représenter les chefs-d'œuvres de Shakespear.

L'état de comédien en Angleterre n'a rien de déshonnorant, et l'on n'y est pas assez imbécile pour l'excommunier. Il y jouit au contraire de toutes les prérogatives du citoyen qui satisfait aux charges publiques; il y est en outre considéré et estimé, si ses talens le tirent de la foule et le placent près de l'homme de génie. Garrick, dont je me plais à répéter le nom et *Foote* dont je ferai bientôt mention en sont un exemple. Il n'étoit aucun ordre dans l'état qui ne les accueillit avec ces égards, ce respect même qu'inspire l'homme de génie. Dans quel étonnement n'eussent pas été les fanatiques qui refusèrent d'inhumer *Molière* et la *Champmelé*, s'ils eussent

vu les honneurs funèbres qu'on rendit aux dépouilles mortelles de Garrick. Elles furent déposées à West-minster, et les plus grands seigneurs s'empresserent de tenir les coins du drap mortuaire qui les couvroit.

Du côté de l'intérêt, l'état de comédien est encore un des meilleurs; sur-tout si c'est un premier rôle; pendant l'année théâtrale, qui n'est que de huit mois, il peut gagner douze à quinze mille francs. On m'a dit que *Smith* et *Palmer* à Drury-lane, ainsi que *Holman* et *Miss Pope* à Covent-garden, avoient dix-huit guinées par semaine, ce qui feroit par an plus de quinze mille de nos livres. Le moindre comédien a toujours plus de deux mille écus pour sa part, parce que sans exception tous les comédiens de ces deux théâtres jouissent pendant leur année du bénéfice d'une représentation. Les premiers rôles de l'un et l'autre sexe ont chacun une soirée pour eux. Les autres s'associent deux, trois ou quatre en rapport de leurs gages et de leurs talens, les entrepreneurs règlent ces associations d'après ces données, qui sont convenues et n'excitent jamais de réclamations; mais les acteurs sont les maîtres de choisir la pièce, et on ne les chicane point sur cet

article. Le directeur du théâtre, le principal décorateur et celui qui conduit l'orchestre, jouissent aussi du bénéfice d'une représentation. Elle est toujours annoncée, et quand celui qui doit en jouir est aimé du public, il s'entasse dans la salle pour lui prouver son affection et lui procurer la plus haute recette possible. On dit qu'elle passe alors de 350 livres sterlings (près de huit mille livres) sur lesquelles on prélève ce qu'on appele *the charges of the house* (les frais) qui se montent ordinairement à 130 livres sterlings, près de trois mille francs.

Le petit théâtre, *the little theatre*, situé dans la place de *Hay-market*, qui n'est ouvert que pendant la belle saison, ou les quatre mois de vacances des deux autres, n'est pas moins célèbre ni moins fréquenté, malgré la passion des Anglois pour la promenade, par ce qu'il est formé de l'élite des deux troupes. Le célèbre *Foote*, qu'on a nommé avec raison l'*Aristophane* de l'Angleterre, fut le fondateur de ce théâtre; il en obtint le privilége par la protection du duc de Cumberland dont il fut spécialement le favori. Cet homme, le contemporain et le rival de Garrick, le surpassoit comme auteur et l'égaloit très-souvent

comme acteur. La satire étoit son genre; mais il lui donnoit des graces et un sel qu'on ne trouve dans aucune pièce d'Aristophane, quoiqu'élevé à Athenes et dans les beaux jours de la littérature grecque. A l'instar de celui-ci, mais avec beaucoup plus de finesse, *Foote* mettoit en scène ses contemporains et livroit leurs ridicules à la risée publique, sans employer la calomnie et l'injure sa fidèle compagne, comme l'auteur de la comédie des nuées qui porta les Athéniens à faire boire la cigüe à l'immortel Socrate qui avoit osé être plus vertueux et plus raisonnable qu'eux. Les pièces de *Foote* plus chatiées, plus gaies, étoient des tableaux naïfs des mœurs angloises, et n'approchoient de la farce que par ce que c'est le goût de la nation. Il choisissoit très-souvent un évènement du jour, lui donnoit un tour dramatique, où le peuple étoit ravi de reconnoître les masques avec d'autant plus de facilité qu'aux vrais noms, *Foote* substituoit tout bonnement les noms de baptême. D'ailleurs il excelloit à copier, à rendre d'une manière frappante, les personnages qu'il mettoit en scène. La causticité de cet homme vraiment rare, le faisoit craindre de tous ceux qui l'approchoient, et

de Garrick particulièrement qui étoit très sensible à la satire, et y prêtoit malheureusement trop souvent ; aussi étoit-il sans cesse en garde pour prévenir les coups que pouvoit lui porter son malicieux confrère. Parmi les bons mots qu'on cite de *Foote*, j'aime à me rappeler la réponse qu'il fit au célèbre comte de *Sandwich*, le compagnon du Lord *North* dans ses travaux ministériels. Le comte qui avoit à se plaindre de *Foote* et qui vouloit le provoquer, lui dit un jour : apprends-moi un peu, à laquelle de ces deux choses tu dois le plus vraisemblablement t'attendre, ou à mourir des suites de quelque présent funeste de Vénus, ou à être pendu ? *Milord*, lui repartit sur-le-champ *Foote*, *celà dépendra d'une seule circonstance : c'est de savoir ce que j'embrasserai d'abord, ou de votre maîtresse, ou de vos principes.*

Le théâtre de *Hay-market* est aujourd'hui sous la direction du sieur *Colman*, auteur dramatique, très avantageusement connu, qui n'épargne rien pour s'attirer la faveur du public, que son zèle et ses talens lui ont conciliée d'une manière non équivoque.

Le théâtre de l'opéra, où l'on ne représente que des pièces italiennes, où les vir-

tuoses les plus fameux s'empressent de figurer, par ce qu'ils sont mieux payés que les généraux d'armée, présente un tout autre coup-d'œil que les théâtres nationaux. La salle est d'un meilleur goût et d'une distribution beaucoup mieux entendue; la bonne compagnie en hommes et en femmes est la seule qui fréquente ce spectacle, par ce que le prix de l'entrée, qui est excessif, en exclut la bourgeoisie, qui d'ailleurs n'entend point l'italien, et se connoit fort peu en musique. Cet opéra comme celui de Paris, est d'un entretien très-dispendieux et d'une recette qui est dans une disproportion énorme avec les frais. Comme il n'a pas les encouragemens ni les secours que reçoit, ou recevoit, celui de Paris, il a été plusieurs fois à la veille d'une chûte fatale. Le sieur *Gallini* qui en a l'entreprise, l'a relevé lorsqu'il étoit dans la plus grande crise, et son hardiesse a été couronnée du succès le plus brillant. Il est vrai que *Gallini* joint au génie de Servandoni un esprit d'ordre singulier et un tact exquis dans le choix des sujets. J'ai entendu en même tems sur son théâtre ce que l'Italie a de mieux, tels que le signor *Rubinelli* et Madame *Mara* pour les ariettes sérieuses et du grand genre,

le Signor *Gattolini* et la Signora *Benini* pour ce que les Italiens appèlent *la parte buffa.* Ces sujets occupent encore la scène aujourd'hui. Les ballets, malgré les fréquens voyages de nos danseurs et sur-tout de nos danseuses, qui vont se refaire à Londres, comme les Anglois dans les Indes, les ballets sont on ne peut pas plus mesquins, par ce que, non-seulement nos danseurs ne sont pas secondés, mais encore, par ce que les décorations et les habits paroissent être du tems du grand *Alfred* (1). J'observerai qu'à ce théâtre tout y est sur le pied étranger, et que les loges y sont louées comme à Paris. On y joue quatre fois par semaine; et il n'a lieu que depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai.

Il y a aussi à Londres des concerts que les Anglois préfèrent à l'opéra. Ils sont excellens, et toujours exécutés par les plus grands maîtres dont cette capitale est ordinairement remplie, sur-tout pendant l'hiver. L'entrée de ces concerts, est comme à l'opéra, d'une demie guinée. Les plus fréquentés, et qui

(1) Roi saxon très-célèbre dans l'histoire d'Angleterre.

coûtent le moins, sont ceux qui se donnent au *Panthéon* et au *Ranelags* d'hiver. Le prix du billet n'est que de trois shellings six pences environ trois livres dix sous. Les plus renommés et du meilleur ton, où l'on paye la demie guinée, sont ceux que donne le sieur *Gallini*, dans une superbe salle connue sous le nom de *Hanover square rooms*, et ceux auxquels assistent leurs majestés dans la salle dite *Tottenhem street rooms*. La musique n'y est pas à beaucoup près aussi bonne qu'aux concerts de *Gallini*, mais l'œil du maître y attire cette foule de courtisans qui, semblables aux bien-heureux de l'Empirée, mettent la souveraine béatitude à voir le tout puissant face à face, et à en être apperçus.

Les bals qu'on donne à l'opéra et au Panthéon, dans la saison de danser, ne ressemblent en rien à ceux de l'opéra de Paris. A Londres, c'est une vrai mascarade, qui dégénère très-souvent en cohue. Le domino y est inconnu ou proscrit; ce sont des *chiant lits*, des Arlequins, des Pierrots ou des costumes extravagans, quelquefois lugubres ou effrayans. Il y a une vingtaine d'années qu'un officier y parut dans un cercueil avec toutes les horreurs qui l'accompagnent ordinaire-

ment, il manqua d'y produire une scène, les femmes se trouvèrent mal, les hommes jurèrent, et pour éloigner ce spectre, il fallut employer les menaces et presque les coups de poing qui en Angleterre ne se font pas attendre lorsqu'on en parle. Au lieu de cette fine plaisanterie qui déride le front sans le faire rougir, les masques anglois joignent dans leurs propos la causticité au cinisme, et pour différer en tout de nos élégants qui fréquentent les bals de l'opéra, ils s'abreuvent de punch aulieu de limonade et d'orgeat. Il y a encore un petit désagrément, dont il est à-propos de faire mention; c'est que la populace de Londres prend part aussi à ces bals, mais d'une manière très-désagréable pour les masques et surtout pour les femmes. Comme l'affluence des voitures obstrue un peu la voie publique, les dames sont quelquefois obligées d'attendre à la porte une demi-heure, c'est pendant cet intervalle que, de quelque rang ou de quelqu'état qu'elles soient, elles sont exposées aux huées et aux grosses railleries du peuple. Non-seulement les quolibets les plus orduriers viennent souiller leurs oreilles, mais encore elles sont toisées par des drôles munis de flambeaux, qui examinent si elles

ne portent point d'étoffes de fabriques étrangères, et les contrôlent dans tous les sens. Les cavaliers qui accompagnent ces dames, et leurs domestiques se gardent bien d'entreprendre d'éloigner ces curieux qui sont très-disposés à *boxer*, et qui dans cette algarade prétendent trouver une des plus belles prérogatives de la liberté et n'être que plaisans. Ils ne sont effectivement que cela, mais à leur manière, car ils ne touchent à personne et mettent quelquefois un air de galanterie dans les extravagances qu'ils débitent; d'ailleurs on est prévenu, et l'on pourroit dire à la prude qui se facheroit, *que diable alliez vous faire dans cette maudite galère?*

« Pourquoi n'avez-vous pas de comédiens françois, disois-je un jour à M. Fox? Vous aimez tant la langue françoise, il y a tant de gens ici qui la parlent, tant d'étrangers, tant d'Anglois qui ont vécu à Paris et ne prononcent les noms de Corneille, de Racine et de Voltaire qu'avec enthousiasme, que je crois qu'une troupe bien choisie y feroit de l'or. — Vous vous trompez lourdement, mon bon ami, répondit le banquier; vous connoissez mal les Anglois et le peuple de Londres. On a déjà plusieurs fois tenté d'établir ici des co-

médiens de votre pays, mais toutes les tentatives ont été malheureuses, et j'ose même dire quelque chose de plus, car elles ont occasionné des catastrophes qui ont pensé avoir les suites les plus terribles. J'ai été témoin de la dernière, je vais la retracer, et vous allez connoître le peuple anglois. »

« On avoit fait venir, à grands frais et sous les conditions les plus avantageuses, une troupe qui pouvoit rivaliser avec celle de Paris; une salle magnifique avoit été construite et le jour de l'ouverture annoncé: on devoit jouer Sémiramis et Nanine. Le théâtre s'ouvre au jour dit, et la salle se trouve pleine; mais à la porte une populace innombrable vouloit entrer par force, et par ses cris perçans faisoit pressentir l'orage prêt à éclatter. Les comédiens s'étoient bien attendus à quelque tapage, mais non pas à un tumulte aussi décidé. Les clameurs du dedans égalèrent bientôt celles du dehors; au parterre, aux galeries, c'étoient des hurlemens de gens qu'on égorgent ou qui veulent égorger. Les écorses d'oranges, qui pleuvoient sur la scène, empêchoient les malheureux comédiens d'y paroître; aux écorses d'oranges succédèrent les ordures les plus sales, dont étoit à l'ins-

tant couvert le valet assez osé pour les balayer. Quelques personnes prudentes conseillèrent aux comédiens de se retirer, ils ne se le firent pas répéter. Le peuple, ayant appris leur retraite, se calma et sortit de la salle, en faisant retentir le ciel de *god damn* et de *french-dog*. Piqués de cet affront et aveuglés par l'espoir de s'en venger, des jeunes gens persuadèrent aux comédiens de risquer une seconde représentation, en les assurant que le peuple de Londres n'avoit pour lui que les cris, qu'ils avoient un parti capable de les faire cesser, et qu'ils les protégeroient contre toute insulte. Les crédules comédiens ajoutèrent foi à ces rodomontades, et rouvrirent leur salle, où recommenca, avec plus d'avanie encore, la scène qui avoit eu lieu le premier jour. Mais les partisans de la comédie françoise s'étoient munis d'épées et placés dans les loges les plus voisines du théâtre; ils avoient en outre, au centre du parterre, un groupe nombreux de coupe-jarets déterminés, qui devoient les seconder au premier signal. Ils se mirent d'abord à haranguer ceux qui étoient les plus proches d'eux, et de la harangue, ils passèrent aux voies de fait; ils s'élancèrent l'épée à la main sur le théâtre

et dans le parterre, en menaçant de faire main-basse sur quiconque troubleroit le spectacle. Cette injonction et la vue des épées nues rendirent le peuple furieux, il se fit armes de tout. Lustres, bancs, planches, tout vola sur les petits messieurs aux épées, qui furent désarmés, battus et chassés. Les comédiens, qui n'étoient pas là pour combattre, prirent la fuite dès les premiers coups, et partirent si effrayés, que je crois que de leur salle à Douvres ils ne firent qu'une course, et la firent, sans oser regarder derrière eux. Cette scène, qui fut plus comique que tragique, se termina par l'entière démolition de la salle. »

« Le tems qui calme les grandes douleurs, ayant fait oublier celle ci, la duchesse douairière de Bedford et les personnes qui formoient sa société, conçurent encore l'espoir d'avoir à Londres une comédie françoise. Quelques seigneurs qui avoient plus de mémoire que la duchesse, par ce qu'ils se souvenoient des horions qu'ils avoient reçus lors de la première tentative, lui représentèrent en vain, qu'il y avoit de la folie à mettre son plan à exécution; les histrions françois n'en furent pas moins appelés. Parmi eux on distinguoit

Aufresne qui rivalisa Brizard et Monvel, qui met tant d'expression dans ses rôles. Le bruit de leur voyage et les arrangemens qu'on prit pour les établir sans tumulte, étant devenus publics, les journaux furent remplis d'épigrammes, contre les protecteurs du futur spectacle, et les histrions qui devoient y figurer. Les chansons des rues, que le peuple écoute avec attention et répète avec emphase, célébrèrent cet évènement sous tous les sens que prête le ridicule, que le chansonnier anglois saisit quelquefois de la manière la plus plaisante. Les théâtres nationaux qui avoient le plus grand intérêt à ce que cette nouveauté n'eut pas lieu, eurent recours à leur ruse ordinaire, lorsqu'ils veulent flatter le peuple, et de *Palmer* dont vous avez été si content au théâtre de Drury-lane, débita un long prologue où il faisoit entendre qu'il y alloit du salut de la nation, qu'il n'y eut point de comédie françoise à Londres. Les *bravos* répétés, firent connoître d'une manière non équivoque, qu'elles étoient les dispositions du peuple à ce sujet. La prudente duchesse et ses amis pour ne point voir compromettre Melpomène et Thalie, qui figurent avec tant de majesté et d'agrément sur la scène françoise,

contremandèrent vos comédiens, et depuis il n'en fut plus question. Le vœu du peuple, trop énergiquement prononcé à cet égard, fera perdre, je crois, à nos Anglo-françois, toute envie d'essayer une autre tentative. Qu'ils imitent le duc de * * *, qui fait le voyage de Londres à Paris toutes les fois qu'il y a une pièce nouvelle. Si-tôt que l'avis lui en est parvenu, il prend la poste, arrive à la porte de la comédie sans débrider, voit la pièce et repart. Vingt personnes m'ont garanti le fait, et je connois assez le duc pour le croire authentique.

Pendant l'été, il y a Londres de petits spectacles comme à nos boulevards. Le plus renommé comme le plus couru, est le *Saddler's-wells*, placé dans un faubourg de Londres, au nord de cette capitale. Ce spectacle qui n'étoit d'abord que pour le bas peuple, est devenu celui de tout le monde, même le plus qualifié, par ce que le sieur *King*, un des meilleurs acteurs de Drury-lane, qui en a été long-tems le directeur, a su le rendre intéressant et sur-tout varié, ce que le peuple anglois cherche et préfère même au bon. Dans celui-ci, ce sont des danseurs de corde, des sauteurs, de petits opéras, des pantomimes,

des farces, des ballets, il ressemble à-peu-près à celui de Nicolet, lorsqu'il avoit des sauteurs et des danseurs de corde, mais il est dirigé avec beaucoup plus d'intelligence; les pantomimes et les décorations sont bien supérieures à ce qu'on trouve dans nos spectacles forains où les machinistes ne sont encore que des faiseurs de boëtes à perruques en comparaison de celui du *Saddler's-wells.*

Les autres petits spectacles sont 1°. l'amphithéâtre des sieurs *Astley* père fils, que nous avons vus à Paris, pendant plusieurs hivers; nos jeunes seigneurs et nos petites maîtresses venoient prendre chez eux des leçons d'équitation, et y apprendre des tours de force. Le jeune Astley sur-tout, avoit beaucoup de pratiques dans nos jeunes dames, qui réussissoient on ne peut pas mieux dans la *course à poil.*

2°. Le Cirque royal du sieur *Hughes*, et l'Académie d'équitation du sieur Jones, qui sont une répétition de ce que nous avons vu chez Astley, à quelques tours près plus ou moins forts, mais tous surprenans; tous manifestant que le cheval est le plus docile des animaux, comme l'homme en est le plus patient et le plus industrieux.

Malgré le soin, le zèle, l'émulation et la dépense des entrepreneurs de ces petits spectacles pour s'attirer du monde, ils ne se soutiendroient pas, si la population de Londres qui est immense, ne faisoit pas foule par-tout; par ce que les Anglois, dans la belle saison, préfèrent la promenade à toute espèce d'amusement quelconque, elle est même pour quelques uns une passion; de-là ces nombreux et magnifiques jardins qu'on trouve dans l'enceinte et aux portes de la capitale; outre ceux qui sont publics, il n'est point de corporation qui n'ait le sien dont le shelling, qui ouvre tant de portes, donne facilement l'entrée aux curieux.

CHAPITRE VII.

Le Parc de St-James et Green-Park. — Hyde-park. — Jardin de Kensington. — Ranelagh-house. — Hopital de Chelsea. — Vaux-hall. — Thea-gardens, ou Jardins à thé. — Courses de New-market. — Paris. — Loteries. — Singularités. — Anecdotes.

LA principale promenade de la capitale, la plus fréquentée par les gens du bon-ton, ou le plus mince artisan, est le parc de St-James, dont j'ai déjà fait mention, au commencement de cet ouvrage. J'ajouterai seulement qu'il est ouvert, ainsi que *Green-park* qui lui est attenant, depuis la pointe du jour jusqu'à dix heures du soir; qu'on y rencontre çà et là des chèvres et des vaches qui y paissent paisiblement, ce qui donne à cette promenade un air champêtre, qui la feroit croire à 20 lieues de la capitale; illusion encore fortifiée par l'état d'abandon qu'on remarque dans la tenue des allées, des bancs et autres petits détails, qui décèlent que l'œil du maître

ne veille point sur cette partie. Ce qui me plut beaucoup dans le parc de St-James, ce que les Anglois aiment aussi, et singulièrement les dames, c'est d'y boire du lait chaud, qu'on voit traire devant soi, dans de jolies tasses à thé. La propreté du vase et de ceux qui le servent ajoute encore à ce mets champêtre, qui étoit délicieux pour moi.

Ceux qui aiment à reposer au pied d'un chêne antique ne s'arrêtent point à *Green-park*, qui n'est, à proprement parler, qu'une superbe prairie, coupée par quelques étangs; mais ils s'enfonçent dans *Hyde-park*, qui n'en est séparé que par une seule rue. C'est un bois agréable, qui invite le promeneur à cette douce rêverie, si voluptueuse pour ces têtes sentimentales, qui ont leurs extases, comme Thérèse d'Avila eut les siennes, avec cette seule différence que celles de Thérèse et des mistiques cénobites qui lui ressemblèrent étoient convulsives, et que celle de l'ami de la solitude, du contemplateur de la belle nature, est une dilatation de son ame.

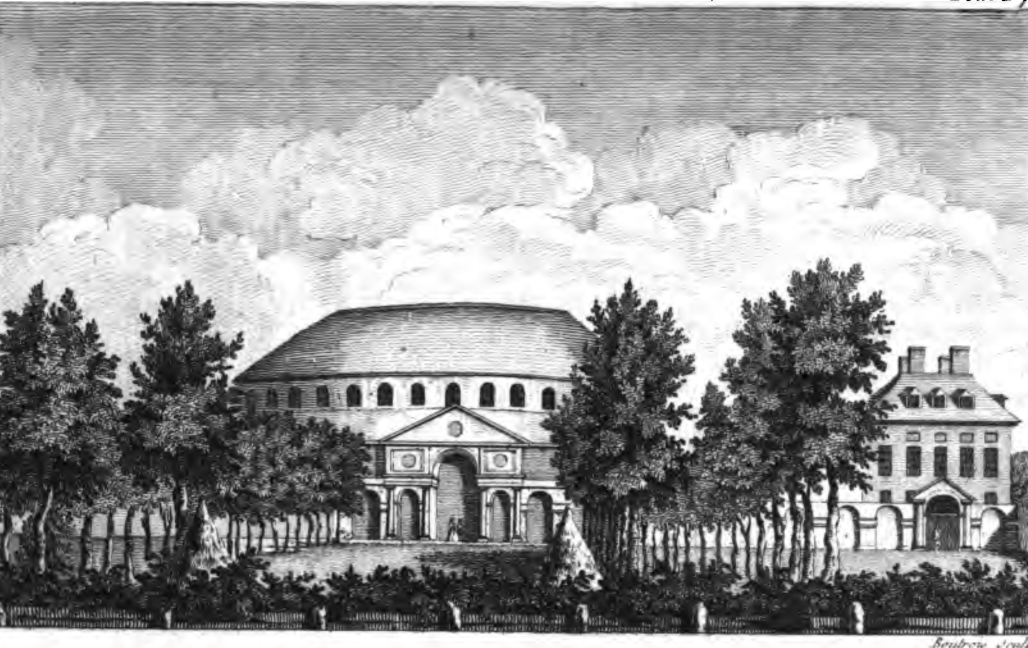
Hyde-park se prolonge jusqu'au jardin de *Kensington*, qui dépend d'un palais que Guillaume III, Marie et Anne ont beaucoup

embelli. Ce jardin n'a pas de beautés frappantes, par ce qu'il est sur un terrein trop horizontal, pour qu'on puisse lui donner ce décoré romantique que les Anglois entendent si bien, et que nous avons imité d'une manière si enfantine, en mettant des prés, des vignes, des bois et un village dans un demi arpent de terre. Il est cependant magnifique et spacieux, aussi bien entretenu que nos Thuileries aux quelles il ressemble beaucoup; il est aussi fréquenté, sur-tout au mois de mai. Comme aux Thuileries, les femmes y vont parées et pour être vues. Ces prétentions éloignent de ce séjour de Flore, dans la belle saison, cette classe malheureuse qui porte les livrées de l'indigence, et qui est trop fière pour aller contraster avec l'aisance en *Gala*.

Lorsque j'allai à Kensington, l'ami John, qui vouloit que je visse tout, s'arrangea pour que les appartemens du palais et la galerie nous fussent ouverts. C'est le temple des beaux arts; six ou sept salles sont remplies des morçeaux des plus grands maîtres. J'y vis beaucoup de portraits des rois Henri VIII, Charles I et Guillaume III, et des reines Marie, Anne et Caroline; la plûpart étoit de Van-

dyke et de Holbein. Un me frappa singulièrement, il étoit de Vandyke et représentoit Charles I. sur un superbe coursier. La figure du prince est noble, mais elle a un fond de mélancolie qui est d'une vérité au-delà de toute expression. Non loin de là et du même pinceau, est Elizabeth de France, l'épouse de ce prince; elle est avec ses deux fils, Charles et James, ce dernier est sur ses genoux. Vandike, dans la figure de cette reine, a peint avec une égale énergie et l'épouse et la mère.

L'Anglois, qui au plaisir de la promenade veut réunir les jouissances dont tous nos sens sont susceptibles, est pleinement satisfait, lorsqu'il porte ses pas au *Ranelagh* ou au *Vaux-hall*, qu'ont tâché de nous retraçer quelques entrepreneurs qui n'étoient que des pygmées, qui prenoient des grains de sable pour des rochers, en comparaison de ceux de Londres, qui sont de véritables Titans qui entassent des montagnes et ne connoissent point d'obstacles. Ces deux endroits sont trop célèbres, trop uniques pour que je n'en fasse pas une mention particulière. Ce sera d'ailleurs un coup de pinçeau de plus pour caractériser la nation angloise, dont les traits



RANELAGH.

sont si fortement prononcés dans tout ce qui constitue un peuple vraiment grand.

Ranelagh-house, située sur les bords de la Tamise, à deux milles de la capitale et près de *Chelsea*, tire son nom du comte de Ranelagh, à qui cette maison appartenoit, et qui déjà avoit pris grand soin de l'orner; elle fut achetée à sa mort par des particuliers qui en ont fait ce qu'elle est aujourd'hui. Williams Jones, architecte du premier mérite, en donna le plan. La dépense qu'il exigeoit, semblable à ce rayon de chifres qui effraya Louis XIV quand on lui présenta l'état de ce qu'avoit coûté son Versailles, porta les entrepreneurs à l'exécuter en bois, au lieu d'employer la pierre, qui, outre plusieurs millions de guinées, eût demandé pour la confection de l'édifice un tems précieux dont une compagnie de capitalistes, qui veut jouir, est toujours avare.

Cet édifice est circulaire, et forme une rotonde qui a quelque ressemblance avec le panthéon de Rome, que les grands maîtres, en dessinant, semblent toujours avoir sous les yeux. L'architecture intérieure est aussi imposante, aussi majestueuse que celle du dehors; on croit entrer dans le palais du ma-

gnifique Nouradin, qui, dans les mille et une nuits, possède la lampe merveilleuse, et avec elle le pouvoir d'élever de magnifiques palais. On y arrive par quatre portiques où l'on a employé l'ordre dorique. Dans le tour et au dehors regne une arcade surmontée d'une galerie, dont l'escalier aboutit à ces portiques. La pile circulaire est composée de huit arches triomphales, et les piliers divisés en deux étages.

Dans tout le tour de la rotonde, qui a cent cinquante pieds de diamètre, sont 52 loges, et dans chacune d'elles une peinture très-fraiche et grotesque, une table et de très-jolies chaises. Elle peut contenir sept à huit personnes, et l'on y sert du thé, du café ou du chocolat, les seuls boissons qui soient en usage dans ce lieu. Chaque loge a un escalier dérobé qui mène aux jardins. Au second étage il y a un pareil nombre de loges distribuées et ornées comme celles qui sont au-dessous. Malgré ce double rang, il arrive souvent, sur-tout lorsqu'il pleut, qu'il n'y en a pas assez pour contenir tout le monde, alors les derniers venus, se placent dans l'aire de la rotonde, où l'on a mis des bancs et des tables, de façon cependant à ne point gêner

les allans et venans qui se croisent en tous sens.

A l'un des points de la circonférence de la rotonde, est un amphithéâtre pour un orchestre qui est toujours très-nombreux et bien pourvu en cantatrices, en chanteurs et en instrumens. Le concert commence à sept heures et finit à dix. L'entrée est d'une demi couronne, et n'a lieu, ainsi que la promenade des jardins, que depuis le premier avril jusqu'en juillet, époque à laquelle les grands et ceux qui les singent vont à leurs terres ou maisons des champs.

La rotonde dont je viens de parler, est plus élévée que les jardins, elle est circonscrite en partie par une allée sablée, formée par des arbustes, et éclairée dès la chute du jour par un beau cordon de lampes. De cette allée, on descend sur un superbe tapis de gazon de forme octogone qui conduit à une longue avenne plantée d'ormes et d'ifs, à laquelle aboutissent des contre-allées tortueuses et toufues, où les jeunes gens aiment à se perdre. Elles sont éclairées pendant la nuit par une multitude de lampes de couleurs, qui, apperçues au travers des arbres, produisent un coup-d'œil très-pittoresque.

Sur une éminence, et tout-à-fait à l'extrémité des jardins, est un temple circulaire élevé au dieu Pan, dont on remarque la statue sur un dôme supporté par huit colonnes. A la droite des jardins, est un canal, où l'on trouve une grotte très-fraiche. Cet enproit est délicieux dans la belle saison; ombragé le jour par de grands arbres, il est éclairé la nuit par des lampes, qui sont dans des verres de couleur, et disposées en guirlandes ou en arcs de triomphe.

Comme nous étions partis de grand matin le jour que nous avions destiné à la promenade de Ranelagh, nous eumes le tems de visiter, dans la matinée, le jardin des apothicaires, que leur corporation doit à la bienfaisance de *Sir Hans Sloane*, qui a si bien mérité de son pays; il en fit présent aux apothicaires à condition, qu'ils y cultiveroient les plantes exotiques que la pharmacie employe dans ses procédés, et que pour cette espèce de culture, il serviroit de pépinière au jardin de la société royale de Londres. Les apothicaires paroissent par la tenue de leur jardin, remplir les vues du donateur. J'ai peu vu de jardin botanique aussi riche en plantes, distribué avec autant d'intelligence, et entre-

tenu avec le même soin ; j'en fus si satisfait que, quand je n'eusse vu que ce jardin à Chelsea, je me serois cru payé des deux milles que j'avois fait pour y venir.

Mes sens avoient éprouvé une délicieuse jouissance dans le jardin des apothicaires, mes facultés sentimentales eurent leur tour, en passant de ce jardin à *Chelsea hospital*, établissement fait en faveur des soldats invalides, qui ont servi dans les armées de sa Majesté britannique pendant vingt ans, ou reçu des blessures qui les ont mis hors d'état de servir. Cet édifice a une double façade, l'une vers le Nord, donnant sur la campagne et sur de très-jolis jardins et l'autre sur la Tamise, d'où l'on a la perspective la plus variée qu'il soit possible d'offrir à l'œil.

A l'élégance et à la simplicité de l'architecture, de l'entente et de la distribution des bâtimens, on reconnoit les talens de *Sir Christophle Wren*. D'un côté est la chapelle où les soldats sont obligés d'aller faire leurs prières deux fois par jour, et de l'autre les bâtimens où on les a logés; ils y trouvent toutes les commodités de la vie et les douceurs de l'aisance; on regrette cependant, lorsqu'on est entré dans cet asile respectable, lorsqu'on a

pris des renseignemens sur les détails, d'apprendre qu'il n'est fondé que pour 400 hommes, tandis que les besoins de l'armée britannique exigeroient une fondation capable d'en recevoir deux milles. Il est vrai qu'on assiste ceux qui, ne pouvant y entrer, se sont retirés dans leur pays; on fait monter le nombre à plus de huit mille, et la paye annuelle que chacun d'eux reçoit, à 180 livres de notre monnoie; qu'avec ce foible secours ils sont loin de pouvoir se procurer le bien être de ceux de *Chelsea*, qui sont bien vêtus et beaucoup mieux nourris que nos invalides à Paris! Ils ne mangent en réfectoire qu'une fois par jour, à midi; on leur sert une livre de viande et un plat de légumes; le matin on leur a déjà délivré un pain d'une livre et deux pots de bière, ainsi qu'un morceau de fromage qui leur sert de souper. J'ai vu ces bonnes gens; la satisfaction peinte sur leur visage et leur embonpoint me charmèrent, autant que la propreté de leur cellule, dans laquelle ils nous invitèrent à entrer. Chacun d'eux à sa chambre à part, pourvue des choses nécessaires. L'Anglois aime à changer de linge, et l'invalide de *Chelsea* n'a rien à desirer sur cet objet.

Cependant le gouvernement anglois a bien autrement traité ceux de *Greenwick*, et c'est sans doute une grande injustice, car le malheureux qui a passé sa jeunesse dans les camps et exposé sa vie dans les batailles, a sûrement autant de droit à sa reconnoissance que le matelot qui a vieilli au service de la marine royale ; mais les gouvernemens sont comme les hommes qui les composent ; ils attachent de l'importance aux services qu'on leur rend, en proportion des avantages plus ou moins grands qu'ils en retirent.

En sortant de *Chelsea*, nous passâmes par une cour quarrée où est une statue en marbre de Charles II, qui fut le fondateur de cet hospice, ainsi que nous l'apprit une inscription que nous lûmes sur une des façades de cette maison, où il est dit que Charles II fit élever cet édifice, que Jacques II l'augmenta, et qu'il fut entièrement fini sous le regne de Guillaume et de Marie.

Les jardins du *Vaux-haal*, que j'ai voulu voir aussi, l'emportent sur ceux de Ranelagh-house par le décore et par le site. Ils sont au Sud de la Tamise, à deux milles de la capitale et non loin du palais de l'archevêque de Cantorbéry. Ces jardins sont ouverts depuis

six heures du matin jusqu'à dix heures du soir, tous les jours, excepté le dimanche, à commencer du premier mai jusqu'au premier septembre. On y entre pour un shelling, prix modique qui en permet la jouissance au citoyen peu fortuné, aussi bien qu'à l'homme riche; ce dernier qui, en Angleterre, n'a pas la morgue de n'être coudoyé, où il se trouve, que par des hommes à coffre-fort comme lui, se plaît au contraire à se confondre dans la foule, et à n'y pas occuper plus de place que l'homme modeste, qui se serre si volontiers, lorsque l'affluence l'y oblige. Qui le croiroit! une de mes principales observations, chez les nations que j'ai visitées, a été leur allure à la promenade; et elle m'a presque toujours décelé et mis en évidence le caractère de l'homme que j'observois. Au *Prater*, à Vienne, je reconnoissois au premier coup-d'œil le baron allemand; qui sembloit me dire: place à mes seize quartiers. Dans la place *St-Marc* à Venise, des hommes, tout masqués qu'ils étoient, savoient me faire remarquer qu'ils étoient *Pregadi* (1) et des descendans des anciens *Venetes*. A Madrid, au

(1) On appèle *Pregadi* à Venise les 60 sénateurs qui

Prado, l'Espagnol dans son manteau écarlate à collet brodé, se présentoit de façon, que sans peine je découvrois en lui une *excellence*, grand d'Espagne par père, mère et épouse. Au palais-royal, à Paris, le petit-maître en *culotte à gaine*, m'offroit un pantin content de sa petite personne, qui ne trouvoit de bien en Europe, que les modes de son pays, de jolie en femmes, que celle à laquelle il donnoit le bras, de spirituel, que ses bons mots, et d'êtres supportables, que ses compagnons de plaisir. A Londres, au *Vaux-haal*, les figures, toutes muettes qu'elles étoient, me peignoient de bonnes gens; livrés sans prétention au plaisir de la promenade, et ne faisant point porter leurs perceptions sur ceux qui les environnoient, mais sur l'*Aujourd'hui* dont ils jouissoient sans en donner une seconde à l'espoir du *demain* qui devoit lui succéder.

En entrant par la principale porte du Vaux-haal, le premier objet qui se présente, est une superbe allée d'ormes qui forme le ber-

composent le conseil suprême qui tient les rênes du gouvernement et jouit de ce qu'on appele ailleurs des *droits regaliens*.

ceau, à l'extrémité de laquelle, est un obélisque gothique. De l'allée on passe dans un bosquet quadrangulaire, au milieu duquel est un orchestre très-orné où se placent les musiciens, quand il fait beau. Ils sont égaux en talens à ceux du Ranelagh. Le concert commence ordinairement à huit heures du soir et finit à onze. Près de là, et peint sur bois, est un paysage que l'on appele *the Day-scene* que l'on ôte si-tôt que le jour cesse, pour faire place à une espèce de cataracte en transparent dont l'effet est très-brillant. Elle est placée au coup de neuf heures, et rien n'est plus pittoresque que la course que prennent ceux qui se promènent dans le jardin, pour jouir des premiers du coup-d'œil de cette cascade. Vous diriez que c'est un troupeau de foibles brebis que poursuit le loup ravissant, tant on s'empresse d'arriver. La cascade est visible environ un quart-d'heure. Dans la partie du bosquet, en face de l'orchestre, sont d'abord une grande quantité de tables et de bancs, puis un magnifique pavillon, où l'on monte par un escalier double et à balustrade. L'intérieur est un sallon décoré de trois beau lustres et de plusieurs tableaux d'*Hayman* qui représentent différens morceaux tirés des tra-

gédies de Shakespear. On y remarque aussi les bustes de *Newton*, de *Pope* et du célèbre mathématicien *Abraham Moivre*, fils d'un réfugié françois. (1)

Entre le pavillon et l'orchestre, se rassemblent les amateurs qui veulent entendre la musique, lorsqu'une arriette est finie, on les voit se disperser dans les jardins, comme des colombes, que les premiers rayons de l'aurore appellent aux champs. Le bosquet est alors illuminé de plus de deux mille lampes, artistement plaçées et contrastant d'une manière piquante avec le verd de l'épais feuillage qui les environne de tous côtés.

Lorsque le tems est mauvais, le concert a lieu dans la rotonde, dont le diamètre est de 70 pieds. Elle est très ornée, l'architec-

(1) Il s'est rendu célèbre par son *Traité des chances* et d'excellens mémoires insérés dans les transactions philosophiques. Comme de son tems il falloit donner de l'argent aux domestiques des grands chez lesquels on alloit diner, il répondit à un seigneur qui lui faisoit des reproches de ce qu'il le voyoit rarement à sa table: » Excusez-moi, Milord, je ne suis pas assez riche pour » avoir souvent cet honneur-là. » Bon mot que je ne rapporte que par ce qu'il frondoit une coutume ridicule que de nos jours on a sagement abrogée.

ture et la peinture paroissent s'y être disputées de talens. On y admire des colonnes de la plus belle proportion et un plafond où le fini du dessin égale l'expression et la fraicheur du coloris. Au centre est un lustre énorme, qui répand un faisceau de lumière que l'œil a de la peine à supporter. Au-dessus des siéges plaçés dans cette rotonde, on voit seize bustes de personnages éminens, tant anciens que modernes. Chaque buste est plaçé entre deux grands vases blancs; un pareil nombre de grandes glaçes se trouve au-dessus des bustes, de manière que le spectateur, qui est au centre du sallon et sous le grand lustre, peut se voir dans toutes.

A cette magnifique rotonde, on a ajouté un sallon plus magnifique encore, où les connoisseurs admirent quatre tableaux d'Hayman, dans lesquels cet artiste semble s'être surpassé, car on ne trouve rien de lui qui vaille ces morçeaux. Ce sont des sujets nationaux. Le premier représente la conquête du Canada ou la reddition de Montréal au général anglois Amherst. Le second est le triomphe de la marine angloise. C'est la Grande-Bretagne qui monte le char de Neptune; elle tient en main le médaillon de Georges III, et paroît souri-

re

re à la défaite de la flotte françoise, que l'on voit dans le fond du tableau. Dans le troisième, c'est le lord Clive qui reçoit l'hommage d'un Nabab (1). Le quatrieme est la Grande Bretagne qui distribue des lauriers aux lords Granby, Albermale et Townshend, ainsi qu'aux colonels Monkton et Coote, qui ont rendu à la patrie des services essentiels. Quand le pinçeau de nos artistes, las de flatter les grands ou les mannequins qui supplèent par leur or aux grands noms, s'employera à nous traçer les véritables grands hommes et leurs actions, nous verrons, comme les Anglois, nos salles d'assemblées décorées de sujets nationaux, propres à faire naître cet esprit public dont nous avons tant de besoin, pour être libres, ou dignes de l'être.

Du sallon où sont les peintures que je viens de citer, on passe dans les jardins par un portail d'architecture gothique, où des deux cô-

(1) Ce Clive, le vainqueur de l'Inde, et dont la fortune égaloit la gloire, n'a pas fini ses jours en héros. Lorsqu'il a été de retour dans son pays, on l'a trouvé pendu dans sa chambre, victime, dit-on, d'un noir *spleen* dont il étoit depuis long-tems la proie.

tés sont les portraits du roi et de la reine, dans leurs habits de couronnement. La première allée, en sortant de la rotonde, est pavée en dalles de Flandres, pour éviter l'humidité que contracte le sable, lorsqu'il a plu. Le reste du bosquet contient de jolies allées, touffues et sablées, où s'élève une quantité de pavillons dans le goût chinois : ils sont tous décorés de peintures faites sur les dessins de Hogarth et Hayman ; mais la touche des artistes est loin d'égaler la beauté des modèles qu'ils avoient à copier. Plusieurs de ces peintures sont au-dessous même du médiocre. Chaque pavillon a une table et des siéges, et peut contenir de huit à dix personnes. On y sert à souper, après le concert, à des groupes joyeux, qui, eux-mêmes, le renouvellent par des musiques champêtres, dont le charme arrête très souvent l'amateur, qui quelquefois en est plus satisfait que du grand orchestre, où cependant les virtuoses les plus célèbres ne manquent pas ; mais ils n'ont point ces élans d'une gaité librè, qui, versant le punch à pleins verres, jouit d'une belle nuit et d'un site qui provoque à toutes les voluptés. Le mal est que c'est la guinée à la main qu'il faut aller en jouir ; car tout, en ce lieu,

s'achète au poids de l'or, plus que par tout ailleurs. Le jour que j'y soupai avec John, un poulet, une salade et une bouteille de vin de Champagne nous coutèrent 16 shelings, environ 18 francs.

Dans une espèce de demi-lune et non loin des pavillons, est une statue de Handell. Il est représenté sous le costume d'Orphée, et paroît faire retentir les airs du doux son de sa lyre. Ce morçeau est du célèbre Roubillac, sculpteur françois, dont on admire les chefs-d'œuvres, dans Westminster et mille autres endroits de Londres. La partie des jardins du Vauxhall qui me plut davantage, fut ce que l'on appelle la promenade du *Druide* ou des *Amans*. C'étoit dans la belle saison; le lilas, le chèvrefeuille, le jasmin y embaumoient; près de là est un paysage représentant des ruines, et une eau courante qui invite le promeneur à s'y désaltérer. Un désert vient ensuite, il est assez bien rendu et avoisine plusieurs petites éminences, couvertes de gazon, de ciprès, d'ifs, de cèdres, et d'une infinité d'arbustes odoriférans qui forment le plus bel effet. Dans ce lieu solitaire et sur une des éminences est la statue de Milton; le poëte assis sur un roc y paroît méditer. Pour ne pas

ennuyer le lecteur par ces détails pittoresques qu'on ne rend jamais que foiblement par écrit, j'ajouterai qu'on ne fait point un pas dans ce lieu de délices, sans passer d'une surprise à une autre, sans livrer successivement ses sens à toutes les jouissances dont ils sont susceptibles, et qu'on ne s'en arrache qu'à regret, surtout la première fois qu'on y va.

Il y a encore à Londres des jardins qu'il faut voir, ce sont ceux qu'on appelle *the thea-gardens*, jardins à thé. Le nombre en est prodigieux dans les environs de cette capitale. Dessinés, plantés, distribués avec autant de goût que d'intelligence, quelques uns retraçent, en petit, le Ranelagh ou le Vauxhall. La propreté, la promptitude avec lesquelles on est servi et qui n'appartiennent qu'aux Anglois, la société toujours nombreuse que l'on y trouve, rendent ces endroits recommandables et précieux pour l'étranger, qui cherche à voir les hommes dans ces instans où, mettant de côté les mille et un soucis qui les assiégent, ils se livrent à la gaité, et à l'heureuse insouciance, sa compagne. Il ne faut point s'attendre cependant à trouver dans ces lieux les gens du bon ton. Les Ladyes, celles qui le sont vraiement, n'y vont

que très *incognito*, de manière que l'on n'y rencontre que de jolies bourgeoises et des familles entières de cette classe laborieuse qui se délasse le dimanche des travaux de la semaine. Ce sont presque toujours d'honnêtes-gens qui vallent bien les gens honnêtes, au rire faux et au maintien composé, dont les promenades sont meublées les jours ouvriers. Ces bonnes gens offrent le tableau des mœurs sans ombres fallacieuses, c'est le caractère national, sans ce masque monotone, que portent les courtisans de toutes les capitales, qui fait qu'ils se ressemblent tous.

La plûpart des jardins à thé sont tenus par des restaurateurs ou cafetiers. On y dîne et sôupe, si l'on veut; mais la majeure partie de ceux qui les fréquentent se borne au thé, au cidre ou à la bière, qu'on sèrt dans des cabinets disposés autour du jardin, et dans le mauvais tems, dans un vaste sallon, où se trouve un orgue dont on ne touche jamais le dimanche. C'est cependant le dimanche que dans ces lieux l'affluence est la plus grande; mais spectacle et musique sont interdits ce jour-là, pour n'en point troubler la solemnité. Les jardins à thé les plus fréquentés sont le *Dog and duck* dans *St-Georges fields*,

comme étant à la portée des trois ponts; *Ba-gnigge-wells*, la *Florida*, *White conduit-house*, celui qu'on appelle le jardin de *Sha-kespear*, dont toutes les niches sont garnies de peintures qui représentent les principaux traits de ses tragédies. Le peuple va encore le dimanche à *Mary-bone*, où il y a d'assez jolies guinguettes.

Dans la belle saison, l'Anglois, pour qui l'exercice est de la plus grande nécessité, a une infinité d'autres amusemens, parmi lesquels il faut distinguer les courses de chevaux qui ont lieu à *New-market* ou à *Epsom*, dans les mois d'avril et de septembre. Le ci-devant duc d'Orléans, il y a quelques années, nous en a donné une image fidelle dans celles qui ont eu lieu à Vincennes. C'étoient des coureurs anglois qui entroient en lice, des jockeis costumés à l'angloise qui les montoient. Selles, chevaux et hommes étoient pesés, avant la course, comme on le pratique en Angleterre, afin que coureurs et jockeis des deux partis soient égaux en poids. Un mille et demi étoit la carrière qu'ils devoient parcourir trois fois, et, pour être vainqueur, il faut que le courier arrive le premier deux fois sur trois; si aux deux

premières il avoit l'avantage, la troisième course n'avoit pas lieu. Près du poteau, où étoit fixé le terme de la course, étoit un pavillon en bois, où se plaçoient ceux qui devoient adjuger le prix. Il y avoit dans ce pavillon, par exemple, une chose qui ne se pratique point à New-market ni à Epsom, c'est qu'on y avoit admis des dames et servi des rafraichissemens. Mais la galanterie françoise prescrivit cette innovation, qui est de toutes nos fêtes, les vivifie et leur donne cette gaité qu'on chercheroit envain dans les amusemens et les parties de plaisir qui lient les sérieux Bretons. Tout ce que j'avois vu à Vincennes, je le vis pratiquer à New-market. Aucune lice particulière n'étoit indiquée pour les chevaux, ils couroient librement à la tête d'un groupe de cavaliers, qui risquoient gaillardement de se rompre bras et jambes pour arriver avec les coureurs. Mais ce que je vis à New-market et ce qui n'eut pas lieu à Vincennes, c'est la part, l'intérêt que les spectateurs prenoient à ces courses. A Vincennes, le cheval vainqueur fut reconduit paisiblement dans les écuries du prince; mais là, ce fut bien autre chose. Son nom retentit, mille fois répété, vers la voûte des cieux,

le coursier fut flatté, baisé, adoré et presqu'étoufé par ceux qui s'empressoient sur ses pas. Les papiers publics annonçèrent sa victoire et son nom, ainsi que les poëtes qui travaillent pour les chansonniers de la cité. Les peintres, qui vendent leurs chefs-d'œuvres aux marchands de bière ou aux aubergistes de campagne, le peignirent sur tous les volets et dans toutes les chambres.

Une chose sérieuse, et qui a très souvent les suites les plus funestes, dans ces sortes d'amusemens, ce sont les paris auxquels ils donnent lieu; ils sont quelquefois poussés jusqu'à l'extravagance, et tendent à la ruine de celui qui succombe. L'homme qui n'est pas un peu maquignon, qui ne sait pas calculer les chances de cette espèce de jeu, en est presque toujours la victime.

On ne réfléchit pas, en Angleterre, sur cet inconvénient désastreux, par ce qu'en général les Anglois portent la passion de parier jusqu'à la manie. On feroit un livre très gros des gageures folles qui ont lieu tous les jours dans la Grande-Bretagne, et particulièrement dans la capitale. C'est sur-tout, lors du tirage de la loterie, qu'elles sont dans la plus grande activité; il n'est sorte de

chances que l'on ne mette en pari. A cet effet, un grand nombre de bureaux s'ouvre dans tous les quartiers de Londres, les entrepreneurs de ces tripots, car c'en sont de véritables, y mettent la plus grande publicité, et se font annonçer dans les papiers publics, avec une sorte d'emphase, et dans un préambule que le journaliste, auquel quelques guinées ont donné de l'éloquence, pare de tous les lieux communs de cet art, appellé *rhétorique* par les gens de collége, et que le philosophe et l'homme de bon sens appellent *loquacité*. Le soir, chacun de ces bureaux est décoré d'une illumination, qui l'annonce de loin aux amateurs. Dans l'intérieur de la salle, une grande jatte de punch leur est servie, et c'est en la vidant que les paris se forment, en proportion que les têtes s'échaufent. Pendant les quarante jours que dure le tirage de la loterie, ces bureaux ne désemplissent point. La nuit même, l'affluence y est souvent plus grande que pendant le jour. Le parlement, qui n'a point vu d'un œil indifférent ces tripots où se ruinent tant de pères de famille, avoit ordonné qu'ils seroient fermés à onze heures du soir. Mais comme l'ordre ne fixe point l'heure à laquelle

ils devront se rouvrir le lendemain, les gens intéressés à éluder la loi la mirent en défaut, en fermant effectivement leurs bureaux à 11 heures, mais en le rouvrant au coup de minuit. Je n'ai jamais mis le pied dans ces repaires, mais des Anglois, qui avoient appris à leurs dépens à les connoître, m'ont répèté vingt fois qu'il n'est sorte de friponneries qui ne s'y commette. L'argent des paris se dépose, d'avance, entre les mains de celui qui tient le bureau et en est comme le banquier. La chance lui est-elle malheureuse? ce qui est rare, il redouble le punch, et disparoît, tandis que les dupes s'enivrent. Afin de rendre ces bureaux moins fréquens et de faire tourner au profit de l'état la démence de ceux qui venoient y apporter leur fortune, le gouvernement ordonna, il y a dix ans, que, pour ouvrir un pareil bureau, on payeroit un droit de cinquante livres sterlings. On murmura, on paya, et le nombre des bureaux ne diminua point.

La manie des loteries donne encore lieu à une autre espèce de spéculation qui n'est pas aussi préjudiciable, mais qui a ses inconvéniens et ses ruses. Ce sont des merciers qui mettent leur boutique en lotterie; draps étof-

ses, rubans etc, tout est mis par lot et reçoit un numéro. Celui qui achete un de ces lots, qui est mis à un prix déterminé et jamais égal à sa valeur intrinseque, reçoit, si le numéro sous lequel son lot est placé sort, une somme en sus de ce lot; dans le cas contraire, il ne reçoit que le lot, la somme que l'on reçoit en sus, est toujours en proportion avec l'excédent de la valeur intrinseque du lot. Ceux qui ont la manie des chances et s'en tiennent à celle-ci, sont les plus sages, et ne courent point le risque de se ruiner. Ce nombre est le plus petit et ne peut entrer en comparaison avec celui de ces parieurs extravagans, qui au moindre mot que vous leur dites, vous répondent sur-le-champ, je parie tout ce qu'on voudra, et mettent des sommes immenses sur des bagatelles qui ne méritent pas une attention sérieuse. Un de ces hommes cassa un jour une superbe glace, par ce qu'il avoit parié cent guinées qu'il ne la casseroit qu'en huit morceaux, elle se rompit en onze, et il perdit ses guinées et sa glace. Un autre paria mille livres sterlings que le premier fiacre qui passeroit porteroit un nombre pair, et gagna. Un étranger qui lit ces traits, est tenté de croire qu'ils viennent à la suite d'une

longue libation de punch, eh bien, il se trompe, souvent le pari le plus fou, se forme dans le plus grand sang froid. Il en est cependant où, de la part des parieurs, il entre des combinaisons et des calculs qui les approchent de la probabilité et les rendent excusables. Tel est celui qui eut lieu entre deux négocians très-riches, lors de la guerre de 1778. L'un d'eux qui ne doutoit pas qu'elle ne fut sur le point d'être déclarée, mais qui ne la croyoit pas si prochaine, compta à l'autre cent guinées à condition que celui-ci lui en donneroit une tous les jours jusqu'au moment où se feroit la proclamation, cérémonie qui se fait à Londres avec beaucoup d'appareil, toutes les fois que la nation déclare la guerre ou fait la paix. Cette proclamation se fait au nom du roi, auquel l'acte constitutionnel donne le droit de déclarer la guerre et de faire la paix. Dans cette circonstance les loix furent violées et des raisons d'état, ou les prétextes qu'on appele ainsi, voulurent que la guerre fut commencée et finie sans aucune proclamation, et cette infraction de la loi, à laquelle les deux parieurs ne s'attendoient pas, devint funeste à celui qui devoit payer la guinée à chaque lever du soleil, (car c'é-

toit-là l'énoncé du pari) on m'a soutenu qu'il la payoit encore en 1792, que son adversaire n'avoit point voulu transiger, qu'il lui avoit offert en vain une somme de deux mille guinées une fois payée, pour mettre fin à la rente de 365 qu'il est obligé de lui faire tous les ans, jusqu'à la première proclamation de guerre entre l'Angleterre et la France.

Parmi ces paris singuliers, on en cite un qui prouve que tous les Anglois ne sont pas aussi moroses qu'on le pense. Il s'agissoit de savoir s'il étoit possible, en trois heures de tems, de parcourir à cheval quarante milles d'Angleterre, de vuider trois bouteilles de vin et de dénouer la ceinture à trois jeunes filles. Le pari étoit de cinquante guinées que perdit celui qui croyoit et paria qu'on ne pouvoit pas exécuter tant de choses en si peu de tems.

Les annales de l'Angleterre et les récits de nos voyageurs sont pleins de projets et d'entreprises bizarres, qu'ailleurs on traiteroit de folie, par ce qu'on n'a pas cet esprit de philosophie qui regne parmi les Anglois, et est l'appanage d'un peuple libre qui ne se formalise point, qui ne s'éleve point contre toute action quelle qu'elle puisse être, quand elle

ne nuit à personne, par ce qu'il a pour axiome politique, *qu'il est permis de faire tout ce que la loi ne défend point.*

J'ai connu un Anglois, de la plus haute naissance et dont la fortune égaloit la noblesse, qui cependant avoit fait son épouse de la fille de son jardinier. Myladi, qui étoit une des belles femmes que j'aie vues, malgré son défaut de naissance, n'en étoit pas moins bien accueillie dans les cercles. Nos ci-devant duchesses l'eussent dédaignée ; les baronnes de l'Allemagne lui eussent fermé la porte au nez, et les mille et une princesses de l'Italie eussent crié à la *plébéienne*, tandis qu'ici l'humble *Clara Sandwell*, est devenue sans contradiction, et est par-tout *Myladi Kent....n.*

On cite un trait à-peu-près pareil, qui caractérise l'homme bizarre mais libre, et remplissant sa volonté lorsqu'aucune institution sociale ne s'y oppose. Un Lord d'un certain âge étoit dans une de ses terres, lorsque pendant une nuit où le sommeil avoit fui de ses paupières, il forme le projet de se marier et de prendre pour femme celle que le hazard lui offrira à son réveil. Plein de cette idée singulière, il se lève avec l'aurore, appele

son valet de chambre et lui ordonne de faire monter la première fille de la maison qu'il rencontrera sur ses pas ; la fille de la concierge se présente, on lui dit de monter. — *Jenni, allez vous habiller,* lui dit son maître, *par ce que je veux vous mener à l'église et vous y épouser.... — Milord vous n'y pensez pas? — Allez vous dis-je. Jenni* qui n'avoit que seize ans, qui étoit une petite folle, et avoit un amant, ne tint point compte de la proposition de son maître, qu'elle prit pour une plaisanterie, et s'en alla, en chantant, au jardin la raconter à sa mère, qui eut la bêtise d'en rire comme *Jenni.* Le Lord qui, au bout d'une demi heure, ne voit venir personne, appele ses gens et demande si *Jenni* est habillée, on lui répond qu'elle n'y pense point. Eh bien, *Franck*, dit-il à son valet-de-chambre, fais en monter une autre. Une fille de cuisine se trouve sur le passage de *Franck*, il l'envoye à son maître qui répète à celle-ci ce qu'il avoit dit à *Jenni.* La cuisinié e ne se le fait pas dire deux fois et revient endimanchée au bout d'un quart-d'heure dire à son excellence que sa servante est à ses ordres. Le Lord lui tend la main, on part pour l'église, et celle qui s'étoit levée ser-

vante se coucha maitresse et Lady; et quoiqu'amenée à cet état par le sort le plus bizarre, elle rendit son époux heureux autant qu'une femme que la naissance, l'éducation et les autres convenances lui eussent fait choisir. On m'a garanti ce fait comme vrai, et l'on m'a nommé l'homme illustre qui fut le fruit de cette union *impromptue*, Je tairai son nom par ce qu'il vit encore, et qu'il a rempli une des premières places à la Cour.

Un mortel extraordinaire, qui s'est encore fait remarquer à Londres, par ses singularités, est le fameux Lord *Baltimore*, qui mourut à Naples à la fleur de son âge, ayant quitté sa patrie, par ce qu'on y avoit trouvé mauvais qu'il eut un *haram* comme le Grand-Seigneur. On m'a montré la maison où il l'avoit établi; située à l'Ouest de Londres et dans une contrée des plus riantes. Elle est encore très-décorée, et joint au luxe de l'Asie toutes les commodités que les Européens savent tirer de la distribution du local à laquelle les Orientaux n'entendent rien. Lord *Baltimore* qui avoit long-tems vécu parmi eux, avoit goûté leurs mœurs et applaudi surtout à la pluralité des femmes, dont il étoit amateur passionné. Sa fortune qui se montoit

à plus de quarante mille livres sterlings de rente, lui fournissant abondamment de quoi satisfaire à toutes ses fantaisies qui étoient sans nombre, il conçut le dessein, à son retour en Angleterre, de vivre à la turc et d'avoir comme eux un *haram*, que nous nommons improprement un *sérail*. Celui du Visir Hassan-pacha avec lequel il avoit été lié, lui servit de modèle. (1) L'édifice fut élevé avec cette promptiude que l'or commande, et le *haram* rempli des plus jolies filles. Ces houris avoient toutes les jouissances excepté celle sans laquelle il n'en est aucune, la liberté. Elles étoient étroitement gardées par de vieilles duegnes que l'âge et de forts gages rendoient intraitables. Elles n'avoient d'espoir de sortir du *haram* que quand le maître étoit las d'elles ; alors celles qu'il congédioit étoient comblées de présens, et la plûpart très-riche-

(1) Il ne faut pas confondre le mot de *haram* avec celui de sérail. Le premier signifie le bâtiment où les Turcs logent leurs femmes, et dont les seuls eunuques noirs approchent. Le second, *serail* ou *saraï* veut dire palais, hotel, tous les Turcs d'un certain rang ont un sérail, et il n'y a que ceux qui sont très-riches qui aient un *haram*.

ment dotées. Il avoit ses pourvoyeuses, elles étoient aussi habiles que discretes, et savoient amener au *haram* des vierges, ou celles qu'elles donnoient pour telles, sans se faire des affaires avec la justice. Malgré la discrètion du Lord et de ses agens, malgré cette indulgence des Anglois pour les bizarreries qui ne font tort à personne, on murmura beaucoup, d'abord dans le voisinage du Lord ; et de son quartier, les propos et la satire se propagèrent dans les autres, avec cette célérité qu'on connoit à la médisance qui surpasse en vitesse les enfans d'Eole. Les chansonniers, les faiseurs de caricatures et les journalistes, tous s'égayèrent aux dépens du pacha anglois. La basse envie, qui ne mord qu'en envenimant les objets auxquels elle s'attache, joignit la calomnie aux sarcasmes, et des courtisans, qui ne pouvoient point pardonner à *Baltimore* son peu d'ambition et le mépris qu'il témoignoit pour leurs courbettes, portèrent une de ses filles à l'accuser de lui avoir fait violence. Le Lord se justifia aisément en prouvant que la fille étoit venue d'elle-même s'offrir à orner son *haram*, et qu'il ne l'en avoit éloignée qu'à cause de son caractère peu sociable. L'injonction que les

juges firent au Lord de mener une vie plus régulière, et la malveillance de ceux qui avoient donné lieu à cette affaire, firent une si vive impression sur son esprit, qu'à peu de jours de-là le *haram* fut évacué, la maison où il étoit situé, vendue au duc de *Belton*, et le riche mobilier qui l'embellissoit partagé entre les anciennes *odalisques* dont le comte étoit satisfait. Il quitta même l'Angleterre, résolu d'aller finir ses jours dans l'isle de Candie, où le ciel est le plus beau de l'univers, le climat le plus doux, et les turcs les plus voluptueux. Il voulut auparavant revoir l'Italie qui a tant de charmes pour les Anglois, Naples sur-tout et ses rives fleuries; il se disposoit à en partir lorsque la mort le surprit avant qu'il eut atteint son huitième lustre.



CHAPITRE VIII.

Langue angloise. — Education des jeunes gens. — Pensionnats. — Ecoles. — Collèges. — Bibliothèques, ou dépôts littéraires.

Après avoir suivi les Anglois dans tous les lieux d'amusements, où ils vont faire trève à cette morosité qu'on leur reproche, je cherchai à les voir dans des occupations plus sérieuses, et m'empressai de faire connoissance avec leur littérature et leurs gens de lettres. La langue dont les racines retracent l'histoire du peuple qui la parle, est un composé de latin qu'il emprunta des Romains ses premiers maîtres; de saxon ou de haut allemand que parloient *Hengist* et *Horsa*, les premiers Saxons qui s'établirent chez lès Bretons; de normand ou vieux françois, qui étoit la langue de Guillaume le conquérant et de ses compagnons d'armes. Epurée par le tems et les hommes célèbres qui en ont fait usage, la langue angloise est riche, énergi-

que et sublime, lorsque *Shakespear*, *Milton* et *Pope* la parlent; elle se prête aux tournures élégantes et à la concision lorsque *Gibbons*, *Hume*, *Robertson* l'employent à écrire l'histoire; les ouvrages de *Swift*, de *Steele*, d'*Adisson* et de *Sterne* attestent qu'elle peut peindre la gaité, saisir avec enjouement et avec finesse, les ridicules moraux qu'offre les tableaux de la vie, comme ceux de *Richardson* et de *fielding* font connoître qu'elle est expressive, tendre et susceptible de toutes les nuances que l'écrivain habile comme le peintre exercé, place avec tant de magie dans ses tableaux. Je ne puis mieux conclure cette appréciation de la langue angloise, qu'en rapportant ce qu'en a dit Raynal, quand il écrivoit lui-même avec cette mâle énergie qui l'a distingué de la foule des *phrasiers*, au milieu de laquelle il vécut trente ans avant d'écrire son histoire philosophique, où il y a cependant tant de phrases : « que les peuples » qui aspirent à n'être point esclaves l'ap» prennent, dit il, en parlant de la langue » angloise, ils oseront penser et agir com» me les Anglois et se gouverner comme eux; » elle n'est point la langue des mots, mais » celle des idées; et les Anglois n'en ont eu

» que de fortes. Ce sont eux qui ont dit les » premiers la *majesté du peuple*; et ce mot » consacre une langue. » (1)

Ce caractère prononcé, cette ame forte, dont l'abbé Raynal prétend avec raison que les Anglois sont doués, ils les doivent à l'éducation qu'ils reçoivent, qui, dans toutes ses parties, est beaucoup meilleure que celle que nous donnons à nos enfans, livrés ou à des prêtres, qui ne leur inspirent que des idées monacales, ou à des précepteurs petits-maîtres, qui ne leur enseignent que de jolis riens. En Angleterre, point, ou très peu d'éducations particulières. Les jeunes gens, quelles que soient leurs richesses, quel que soit l'état illustre qui les ait vus naître, passent, sans aucune distinction, de la maison paternelle dans les pensionnats établis dans les environs de la capitale, et de là dans les universités de Cambridge ou d'Oxford. Ces universités n'ont ni moines, ni prêtres, ni cuistres qui en ont pris le costume et les opinions. Les professeurs, les maîtres de répétition sont des gens du monde, des pères de

(1) Histoire philosophique des deux Indes, édition in-8o. tome 9, page 277 édit. de Neufchatel.

famille, qui connoissent et chérissent les liens qui attachent l'homme à la société, qui ne lui prêchent point l'abnégation en public, et ne cherchent pas à corrompre ses mœurs dans le particulier.

C'est avec un plaisir indicible que j'ai vu la propreté et l'ordre qui regnent dans les pensionnats de l'Angleterre, dont quelques uns prennent le titre d'Académies, avec raison, puisqu'ils sont pourvus de maîtres de toute espèce, et assez payés pour que leurs leçons ne ressemblent pas à des visites de médecin. Lorsque ces pensionnats ont une réputation à peu près égale, ce qui les fait distinguer ensuite et fixe plus particulièrement l'attentention des parens et sur-tout des habitans de Londres, c'est la situation de la maison; car le bon air, le plein air est, dans l'éducation physique des enfans, l'élément le plus essentiel.

M. Fox me procura l'occasion de voir une de ces institutions en faveur de l'homme enfant, qui est due à la munificence des rois d'Angleterre; c'est le collége royal d'Eaton, où il avoit un de ses neveux. Non loin de la Tamise et dans un site des plus rians, ce collége est à 22 milles de Londres, un peu au-

dessous du château de Windsor. Henri VII le fonda pour l'éducation de 70 jeunes gens, qui, lorsqu'ils ont appris les premiers élémens des sciences, sont envoyés de là à l'université de Cambridge, où ils sont reçus et continuent leurs études dans une autre maison, fondée par le même prince. Les écoliers de celle d'Eaton s'appellent les écoliers du roi. Leur nombre n'est jamais au-dessous de trois cents, par ce qu'outre les jeunes gens élevés par la fondation on y admet des pensionnaires, et ce sont ordinairement les enfans des meilleures maisons du royaume, par ce que ce collége jouit de la plus grande renommée. Mais le fils du Lord, celui du citoyen de la Cité, le neveu de M. Fox, tous étoient vêtus de même, les cheveux coupés en jokeis, la chemise en fraise; la plus légère nuance de luxe ne les distinguoit point; précaution précieuse pour ne pas exciter la vanité dans les jeunes gens, car personne n'a plus de propension à la vanité que les petits bons hommes, dit Jean Jacques, qui les avoit bien étudiés. Il n'y avoit non plus aucune distinction dans la nourriture et les dortoirs.

Le bâtiment qui contient ce collége, est

une espèce de quarré long, dont les dehors annoncent une fondation royale; dans la cour, qui est très-vaste, est la statue en bronze de Henri VII. L'intérieur répond à ce que les dehors ont annoncé, les appartemens sont distribués avec intelligence et sur-tout très-aérés; d'un côté sont les classes et les salles d'instruction, et de l'autre le logement des maîtres et les dortoirs. La partie de l'instruction est divisée en première et dernière classe, lesquelles se subdivisent chacune en trois autres classes. Il y a un maître et quatre assistans pour chaque classe. M. Fox m'avoit vanté la bibliothèque de cette maison, mais je la trouvai encore au-dessus de ce qu'il m'en avoit dit; le patriotisme, cet *esprit public* qui guide les fondations en Angleterre et les y multiplie, a contribué singulièrement à l'enrichir. On m'a dit qu'elle étoit le résultat de plus de vingt bibliothèques de particuliers qui s'étoient fait un saint devoir de les léguer à une maison où ils savoient que s'élevoient successivement les générations qui alloient les remplacer. Non-seulement plusieurs de ces bienfaiteurs de l'humanité ont laissé leurs livres à cette maison, mais encore ils ont ajouté, par des legs considérables, à sa fon-

dation primitive, et les revenus de ce collége se montent aujourd'hui, dit-on, à près de 6,000 livres sterlings, environ 140,0000 de nos livres.

Parmi les écoles que les Anglois appellent *Free-schools* ou écoles libres, c'est-à-dire écoles fondées par quelque prince ou société particulière, il faut distinguer *Christ's-hopital*, destiné à l'éducation et à l'entretien des orphelins des deux sexes, nés de citoyens jouissant des droits de bourgeoisie. Henri VIII qui détruisit tant de fondations inutiles, dites pieuses par les fainéans qu'elles nourrissoient, Henri VIII sur la fin de son règne accorda à la Cité des démembremens de ces fondations aux conditions de les employer en établissemens utiles. Tels furent les commencemens de Christ's-hopital. Edouard VI élevé par des protestans et haissant encore plus les moines que Henri, ajouta de nouvelles donations à celles de son père, et dès l'an 1552 le nombre des orphelins admis dans Christ's-hopital excédoit celui de 340. Aux bienfaits des rois se joignirent les libéralités des particuliers et l'établissement devint florissant, magnifique, non par ces colonnes et ce luxe d'architecture qui n'annonce que la vanité des fonda-

teurs, mais par sa nature, par l'étendue de son utilité, et par le régime de son administration. Aujourd'hui le nombre des orphelins accueillis, élevés, instruits dans ce temple de l'humanité est ordinairement de mille, et lorsqu'il l'excede, les hopitaux de *Hertford* et de *Ware* lui servent d'entrepôt. Salubrité, commodité et propreté, voilà les ornemens qui suppléent aux colonnades dans cette maison dont cependant quelques parties ne sont pas sans élégance. Le réfectoire, par exemple, est un vaisseau superbe, et c'est donner une idée de sa grandeur que de dire qu'il suffit à ce millier d'enfans dont je viens de parler ; il est sablé et offre le coup-d'œil de la meilleure tenue. Les enfans, tous supposés apprentifs, sont vêtus de longues robes bleues, fixées par une ceinture de maroquin rouge, ils portent des bas jaunes, des souliers à cordons et un bonnet de feutre au lieu de chapeau. A un maintien décent, ils joignent cette politesse qui décele l'éducation et les met de niveau avec les enfans élevés dans les colléges les plus distingués. Ils sont distribués en huit classes, qui ont chacune leur dortoir. On enseigne aux garçons la grammaire, l'écriture, l'arithmétique et le dessin.

Les filles y apprennent à coudre et tout ce qu'il est nécessaire que sache une ménagère. Les enfans de l'un ou l'autre sexe qui marquent quelques dispositions pour les arts ou un métier quelconque, sont instruits en conséquence. L'encouragement et les facilités succedent à l'instruction pour faire fructifier les talens qu'elle a fait éclore. Chaque enfant à l'expiration de son apprentissage est placé, et reçoit dix livres sterlings. L'âge fixé pour l'admission de ces enfans est cinq ans, et quinze celui de leur sortie.

Charles II qui vouloit du bien à cette maison, mais que ses prédécesseurs et les nombreux legs des particuliers avoient prévenu, ne trouva à y exercer sa bienfaisance qu'en y fondant une école de mathématiques pour 40 garçons qui seroient destinés au service de mer. Il assigna à leur entretien un revenu annuel de mille livres sterlings, et les directeurs de cette école, au lieu de porter un œil cupide sur cette fondation, ce qui n'arrive que trop ailleurs, mais rarement en Angleterre, s'arrangerent de manière à doubler le bienfait de Charles II. Leur économie successive a porté le nombre de ces jeunes étudians à 80, ils sont distingués des autres par

une large plaque d'argent qu'ils portent sur le bras gauche, et restent dans la maison jusqu'à dix-neuf ans, époque à laquelle ils sont placés sur les vaisseaux. Il est sorti de cette école d'excellens sujets qui ont fait honneur à la marine, au commerce et aux différentes branches d'administration où l'opinion publique et leurs talens les ont portés.

Aux écoles libres, dont on compte 43 dans Londres et sa banlieue, où plus de 4,000 enfans sont élevés avec presqu'autant de soin qu'au Christ's-hopital, il faut joindre les écoles de charité des paroisses qui sont au nombre de 165, qui est celui des paroisses de cette capitale. Chacune d'elles regle le nombre des enfans dont elle se charge, sur son étendue et les facultés de ses paroissiens. Dans toutes, la tenue est la même, et aucun de ces enfans dont le nombre, pour toutes les paroisses, passe huit mille, n'offre les livrées de la misère, ou la malpropreté qui résulte de l'insouciance ou de la cruelle cupidité de ceux auxquels ils sont confiés. Ils sont aussi bien tenus qu'à l'hopital du Christ, et n'en different pour le costume que par les différentes couleurs que les paroisses ont adoptées afin de se distinguer entr'elles. Les enfans

de l'un et de l'autre sexe y apprennent à lire, à écrire et à compter. Les filles, en outre, sont exercées à tous les ouvrages d'aiguilles.

Comme la profession d'avocat mène à tout en Angleterre, le nombre des jeunes gens qui s'adonnent à l'étude des loix est considérable ; le gouvernement dont les sollicitudes, dans ce pays, font honneur à l'humanité, n'a pas été inattentif aux facilités qu'il pouvoit procurer à ceux qui veulent entrer dans cette carrière et n'en ont pas les moyens. On compte à Londres quatre établissemens ou colléges fondés, destinés à les recevoir. Les Anglois désignent ces maisons par la dénomination de *Inn of court.*

La plus ancienne, puisqu'elle date de 1222, est *Lincoln's-inn*, située à l'ouest de *Chancery-lane.* C'est un édifice immense, dont la construction désigne le siècle où il a été bâti. Elle a un superbe jardin, que le régime anglois, qui ne veut pas de jouissance égoïste, a rendu public. On m'a fait remarquer la chapelle de ce collége, bâtie dans le commencement du dix-septième siècle, qui a un cloître dont l'architecture prouve combien les arts étoient encore dans l'enfance à l'époque de sa construction, mais dont les vitraux, char-

gés de peintures, forment un objet de curiosité, non à raison de la beauté du dessin ou de l'exécution, mais à cause de la vivacité des couleurs, qui sont encore de la plus grande fraicheur.

L'étudiant en droit, reçu dans cette maison, paye cinq livres sterlings d'entrée, et est obligé d'y demeurer sept ans, avant d'être admis au barreau. Il n'est pas tenu cependant à une résidence rigoureuse, mais, tous les trois mois, il est obligé de vivre dans la communauté pendant quinze jours, sous peine de dix-huit shellings d'amende. Hors de ce tems, il vit comme il veut et où il lui plaît.

Les trois autres colléges de droit ont à peu près le même régime, avec cette seule différence que l'entrée n'en est que de quatre livres sterlings et l'obligation de résider moins rigoureuse. Deux sont situés dans le temple dont j'ai déjà fait mention en parlant de *temple-bar*, et sont connus sous les noms de *inner-temple* et *middle-temple*. Dans ce dernier, il y a une bibliothèque qui contient plus de quatre mille volumes, et passe pour une collection faite avec choix, sur-tout en livres de juris-prudence, si toutefois un amas

de livres de loix permet de le supposer. Ce collége possède encore une salle dite Chambre du trésor, où un bon homme nous introduisit, avec autant de précaution, de respect, que si nous fussions entrés dans l'arche d'alliance des anciens Israëlites. Ce trésor contient une quantité d'armures complettes, qui appartinrent, dit-on, aux riches et voluptueux Templiers, à qui sans doute elles ne servirent que de parure dans les tournois, avec d'autant plus de raison que le travail en est précieux et qu'elles sont chargées d'ornemens. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que le preux chévalier, qui s'armoit alors dans l'intention de combattre et de vaincre, ne cherchoit qu'une armure modeste, mais solide; tandis que celle du sibarite, qui ne vouloit que paroître, étoit brillanté d'or et d'argent. L'orgueil fut de tous les siècles: dans les tems de chevalerie, de hautes plumes blanches le distinguoient; aux plumes ont succèdé des talons rouges, qui seront remplacés par quelqu'autre distinction non moins vaine. Lorsque l'homme vient au monde, on lui met un hochet à la main, qu'il ne quitte que quand il passe de la vie

à

à la mort ; il change seulement de forme, selon les différens âges.

Le quatrième collége est *Gray's-inn*, qui a pris son nom de la famille qui le fonda, et datte d'Edouard III. Il est situé dans *Holborn*, et n'a rien de remarquable que ses jardins, qui forment une des jolies promenades de Londres.

Il y avoit encore, autrefois, le *collège de Sion*, fondé, pour l'instruction gratuite des pauvres ecclésiastiques, par Thomas White, vicaire de *St-Dunstan*, qui y appliqua une somme de trois mille livres sterlings pour la construction des bâtimens, et une rente de trois cent soixante-dix livres sterlings pour l'entretien des étudians et d'une maison de charité, où l'on devoit nourrir 20 personnes âgées, 10 hommes et 10 femmes. Un des amis de White, M. Simpson, pour donner plus de prix à cette fondation et la rendre plus utile légua une forte somme, pour y former une bibliothèque qui devint considérable par des donations subséquentes. Mais l'incendie de 1666, qui détruisit l'édifice, consuma la majeure partie des livres ; perte qui a été réparée au centuple par une infinité de dons considérables, tels qu'une partie des li-

vres de la bibliothèque des Jésuites chassés en 1679, par celle du docteur Cooke, donnée par son neveu le lord Berkey, et enfin par l'usage adopté de faire déposer à cette bibliothèque un exemplaire de tous les ouvrages qui paroissent, et par l'obligation où tout ecclésiastique, qui entre en possession d'un bénéfice qui dépend de la capitale, est de contribuer, au prorata de son revenu, à l'agrandissement ou amélioration de cette bibliothèque, consacrée particulièrement à l'usage des ministres de l'Eglise anglicane. Le collége ne fut point rétabli, mais la maison de charité le fut, selon le vœu expresse du fondateur, qui avoit prévu le cas. Elle subsiste encore, et consiste en un bâtiment qui contient vingt chambres, dont dix dans l'intérieur pour les hommes, et dix au dehors pour les femmes.

Sir Thomas Gresham, cet homme célèbre, qui fut le bienfaiteur de son pays, n'oublia pas non plus combien l'instruction est nécessaire au bonheur des hommes. Il légua la moitié du revenu que devoit produire la Bourse à la communauté des merciers, à la quelle il étoit agrégé, à condition qu'elle entretiendroit, à perpétuité, sept professeurs qui re-

recevroient chacun cinquante livres sterling d'honoraires par an, et donneroient gratuitement, dans sa maison située à Bishopgate-street, des leçons de théologie, de jurisprudence, de rhétorique, de médecine, d'astronomie, de géometrie et de musique. Cette institution prit le nom de collége de Gresham et subsista dans la maison du fondateur jusqu'en 1762. Comme le bâtiment menaçoit ruine, il fut abattu. Le gouverneur en acheta le terrein, et y fit construire les bureaux qui servent aujourd'hui à l'accise; on donna aux professeurs une des salles de la Bourse, où chaque jour de la semaine ils donnent successivement leurs leçons. Comme ils sont sept et qu'il n'y a point de leçon le dimanche, le samedi en réunit deux; la leçon d'anatomie a lieu le matin, et celle de musique l'après-midi. Les autres suivent cet ordre: le lundi la théologie, le mardi la jurisprudence, le mercredi l'astronomie, le jeudi la géometrie et le vendredi la rhétorique.

Il n'est nul endroit en Europe, où l'homme de lettres et l'amateur puissent mieux et plus commodément lire et faire des recherches qu'à Londres, par ce que, sans compter les bibliothèques des colléges dont on

vient de parler, sans compter celle du *Musée Britannique*, qui égale la nôtre en livres imprimés et la surpasse en manuscrits, celles de *Buckingham-house*, de la *Société Royale* et des *Doctor's communs*, dont le choix annonce le goût et les lumières de ceux qui les ont dirigées, il y a encore vingt autres dépots littéraires (chaque corporation a le sien) qui sont sur le pied de bibliothèques publiques. Il est vrai que pour quelques uns de ces dépots il ne faut pas prendre cette expression à la rigueur, si l'on ne fait pas intervenir le shelling, ou qu'on ne soit pas introduit par quelqu'un de connu. Plusieurs seigneurs, qui ont aussi les leurs, s'empressent de les communiquer, et les valets, à qui elles sont confiées, y tendent moins volontiers la main que dans les bibliothèques dites *publiques*. Le philosophe, qui s'apperçoit de cette nuance, a soin de la faire ressortir dans le tableau caractéristique qu'il trace de la nation qu'il observe. Il voit, dans les valets des bibliothèques publiques, cet esprit de cupidité qu'on trouve en Angleterre, sitôt qu'on a un pied hors du paquebot qui vous y a porté. Il y voit l'insouciance des chefs qui rend, pour ainsi dire, nulle l'intention des fonda-

teurs, tandis que dans les valets des grands, qui refusent avec hauteur ce qu'on veut leur donner, il apperçoit l'orgueil du maître, qui semble dire à l'étranger accoûtumé à marcher le shelling à la main: *mes gens n'ont besoin de rien.*

Parmi les nombreuses bibliothèques des particuliers que je parcourus, et dans lesquelles, malgré ce que je viens de dire, je fus bien accueilli, je distinguai celle du lord Ducie, où je trouvai un monument à peu près semblable à celui qu'éleva, en France, au commencement de ce siècle, un des flatteurs de Louis XIV, Titon du Tillet. Dans celui de lord Ducie, c'étoient les médaillons de tous les grands hommes de l'Angleterre, que l'on avoit entourés, avec une espèce de prééminence, de tout ce que les anciens et les modernes des autres nations avoient eu de plus célèbres. Chaque genre de littérature y étoit grouppé allégoriquement; *Shakespear* représentant l'art dramatique se remarquoit au milieu d'Euripide, de Sophocle, de Térence, de Plaute, de Lopeze de Vega, de Corneille, de Racine, de Voltaire et de Molière. *Milton*, qui figuroit pour la poésie épique, avoit pour pendans Homère, Vir-

gile, le Tasse, l'Arioste, le Camoëns, Garcilasso de Vega, Boileau et encore Voltaire. L'histoire avoit pour coriphée, je ne sais pourquoi, le verbeux *Buchanan* (1), tandis qu'on auroit dû mettre à sa place Robertson, Hume, ou Gibbons. Ce médaillon de Buchanan dominoit ceux de Thucydide, de Xenophon, de Polybe, de Cesar, du président de Thou et encore de Voltaire. Jusque là, je n'avois vu que le préjugé, que l'orgueil national donnant la préférence à ceux qui étoient nés en Angleterre; mais je reconnus la justice dans celle qu'on donnoit à l'immortel Newton, représentant les sciences exactes, et au-dessous duquel on voyoit Pythagore, Archimède, Euclide, Descartes, Kepler, Leibnitz et Huighens. Bayle rappelloit la physique expérimentale et avoit pour cortége Pascal, Galilée et Toricelli.

---

(1) Il a écrit l'histoire d'Ecosse en douze livres avec cette éloquence pédantesque, que le commun des lecteurs admire encore dans Rollin et Crevier, qui ont fait des thêmes que nos érudits de collége appelent histoires.

CHAPITRE IX.

Société royale de Londres. — Détails sur Hobbes. — Gassendi. — Christophe Wren. — Société des antiquaires. — Des encouragemens des Arts, Manufactures et Commerce. — Réflexions. — Artistes anglois. — Peintres. — Statuaires. — Graveurs. — Architectes. — Arts méchaniques. — Journaux. — Journalistes. — Anecdotes.

Monsieur *James Bancks*, président de la Société Royale de Londres, se trouvant par hazard très lié avec le banquier chez lequel je logeois, me fournit plusieurs occasions d'assister aux séances de cette société célèbre. « Quelques philosophes anglois, dit Voltaire « en parlant de cette société, s'assemblèrent, « sous la sombre administration de Cromwel, « pour chercher en paix des vérités, tandis « que le fanatisme opprimoit toute vérité. » Ce fut Charles II qui, en 1662, donna à cette association des Lettres-Patentes, et ne lui donna, pour ainsi dire, que cela; car

c'est elle encore aujourd'hui, ou plutôt ses membres qui fournissent à toutes ses dépenses. Lors de sa réception, chacun d'eux dépose cinq guinées entre les mains du secretaire; ce qui forme un fond qui est alimenté par une contribution annuelle de 4 guinées, à laquelle les membres résidents à Londres sont tenus, et qui ne suffiroit point, si, lorsque quelques circonstances font naître des besoins extraordinaires, les associés, qui jouissent des faveurs de la fortune, ne s'empressoient de venir à son secours, et n'y venoient, sans compter les guinées; car rien n'égale alors leur émulation que leur générosité. Aussi est-ce à ces contributions extraordinaires, ou plutôt à ces dons, car on n'exige rien de personne, que la société doit ses améliorations, et sur-tout son cabinet d'histoire naturelle, qui est une des plus belles collections de l'Europe; avec d'autant plus de raison que tout Anglois tient à honneur d'y contribuer, que tout objet de curiosité qui parvient à sa connoissance, il n'épargne rien pour se le procurer et en faire hommage à la patrie, en le plaçant dans ce dépot. C'est ainsi que les plus beaux marbres de la Grèce ont passé en Angleterre. Ce sont

encore ces fonds extraordinaires qui subviennent aux frais que nécessite cette correspondance universelle que la société entretient dans les parties, même les plus reculées, du globe; ce qui lui a valu la majeure partie des nombreuses découvertes qu'elle a faites, et l'a mise à portée de vérifier celles des anciens. Les sciences exactes et les belles-lettres sont les objets sur lesquels elle travaille, tâche que nos Académies des Sciences et des Inscriptions se sont partagée, et que, malgré ce partage, elles n'ont pas poussé aussi loi que la Société Royale de Londres. Comment font-elles? Car les académiciens de Londres, à en croire les voyageurs, sont de plus longs dîneurs que les nôtres. Je resoudrai, quand on voudra, ce problême; nos académiciens s'en doutent.

J'ai déjà parlé du lieu où s'assemble cette société; c'est dans Sommerset-house, et la salle n'annonce pas qu'elle est le sanctuaire des siences et des connoissances qui conduisent aux beaux arts. On y apperçoit cependant les portraits de Hobbes, de Gassendi et du chevalier Wren, hommes célebres qui ont été à l'immortalité par des routes bien différentes, quoiqu'ils ne soient placés là que comme ma-

thématiciens. Le premier, Thomas Hobbes, qui naquit en Angleterre vers la fin du seizième siècle, fut un des plus profonds métaphisiciens qui aient existé, il fut le contemporain de Bacon; et son ami; il fut celui de Descartes; et son rival. *Je pense, donc je suis*, lui disoit le philosophe françois; *je pense, donc la matière peut penser*; lui répondoit Hobbes, en lui objectant que quelque fût le sujet de la pensée, il ne se présentoit jamais à l'entendement que sous une forme corporelle. Ce fût d'après cette doctrine, qu'il publia son livre fameux *du Citoyen*, que les théologiens ont si peu compris et si fort calomnié. Ils y répondirent en prêtres, c'est-à-dire qu'ils en persécutèrent l'auteur.

Gassendi étoit françois, et son portrait dans la salle où je le vis, est un hommage que les Anglois ont rendu au genie, à l'homme qui osa le premier s'élever fortement contre les reveries d'Aristote, et les rêves plus modernes de Descartes; ce fut lui, qui prêt d'expirer, prit la main de son secrétaire, la porta sur son cœur et lui dit: *jeune homme, apprenez ce que c'est que la vie de l'homme*! C'est avec raison que Saverien, dans son histoire des philosophes modernes, a placé Gassendi au

rang des restaurateurs des sciences; aucun genre de littérature ne lui étoit étranger.

J'ai déjà parlé de Christophe Wren, qui appliqua les mathématiques aux beaux arts, en homme de génie, et remplit Londres de chefs-d'œuvres d'architecture, où ce génie se décele d'une manière non équivoque, comme il se décele toujours, car il n'a qu'une allure; c'est celle d'un géant que les pygmées qui veulent le singer n'attrapent jamais.

Je vis dans la même salle avec une espèce de satisfaction, le buste de Newton faire le pendant de celui de Charles II, que la société royale regarde comme son fondateur. Ce monarque protégea les arts, et Newton leur donna une nouvelle existence, en reculant pour ainsi dire les limites de l'entendement humain.

Un autre objet fixa mon attention. Dans la partie la plus apparente de la salle, sont plusieurs cadres renfermant des certificats en faveur des candidats étrangers qui prétendent à la place d'académicien; ils portoient six signatures, trois d'académiciens nationaux, et trois d'académiciens étrangers. Chaque certificat doit ainsi rester à la vue du public, depuis le 30 novembre jusqu'au 30 mai époque

à laquelle se fait l'élection de deux candidats seulement, quoique je comptasse dix huit cadres. Voici comment se fait la réduction à deux ; on donne un scrutin de liste où sont les noms des candidats, à chacun des membres présens à la séance du 30 mai, il y marque deux noms, et ceux qui ont obtenu le plus de suffrages sont présentés par le président. Cependant l'admission des princes étrangers et des étrangers qui se sont domiciliés en Angleterre n'éprouve point ce ballotage. Ils sont assimilés aux nationaux, et admis aux mêmes conditions et règlemens.

La société existe spécialement dans un comité de 20 membres choisis parmi les personnes qui peuvent le plus librement se livrer aux travaux academiques. Il se renouvelle tous les ans, mais le président et les secrétaires qui sont perpétuels, en font toujours partie. Quant à la totalité des associés, on m'a soutenu que cette année (1788) elle passoit de 450 pour les nationaux, et alloit à 160 pour les étrangers qui ordinairement forment ce qu'il y a de mieux parmi les savans de l'Europe. Il y a peu d'années que dans ces associés étrangers, la société comptoit Voltaire, d'Alembert, Clairaut, Euler, Haller, Buffon, Charles

Bonnet, les Bernoulli, Linnée, Mairan, Duclos, de la condamine, Camus, l'abbé Nollet, Grosley, Franklin, Dom Georges - Juan, Ulloa, Swieten, l'abbé Guasco, etc. Elle compte aujourd'hui MM. Cassini, le Monnier, de la Lande, d'Aubenton, Dionis du Sejour, Bergman etc. La société des Antiquaires créée en 1751, a le roi pour protecteur, et ce n'est pas, dit-on, pour le prince un titre gratuit. Elle tient ses séances dans une assez jolie maison près de *Chancery-lane*, et parconséquent voisine de *Sommerset-house*. Comme les membres de cette société le sont aussi, pour la plupart, de celle dont il vient d'être parlé, et que les jours des séances sont les mêmes, on passe ordinairement de l'une à l'autre. C'est ce que nous fîmes le jour que M. Banks m'y introduisit; j' entendis disserter très-savamment M. Miles, l'un des associés, sur deux médailles qui avoient été trouvées très récemment dans les environs d'Herefort, et qu'on attribuoit à Drusus Cette société a un très-beau medailler, et s'occupe particulièrement des monnoies anciennes et des antiques qu'on découvre journellement dans les décombres ou ruines des anciens monastères *nombreusement* repandus sur la surface de la Grande,

Bretagne qui, pour le bonheur de ses habitans, n'en conserve plus que le souvenir.

C'est encore aux membres de cette société qu'on doit les marbres dont l'Angleterre s'est enrichie, aux dépens de la Grece, de Palmyre et de l'Egypte. Les Anglois qui ont parcouru ou parcourent ces contrées, semblables aux abeilles qui ne sortent de leurs ruches que pour en augmenter la richesse, n'ont épargné et n'épargnent aucuns moyens pour rapporter dans leur patrie les objets de curiosité ou d'instruction qu'offrent les ruines de ces antiques cités, jadis si célèbres, dont la vue est pour l'orgueil de l'homme une leçon terrible qu'il ne peut se dissimuler, et semblent lui dire: homme superbe, qui t'échasses et t'étourdis sur le néant des choses et le tien, ouvre les yeux et contemple l'ouvrage du tems, à la faux duquel rien n'échappe!

Aussi active et beaucoup plus nombreuse que celles dont il vient d'être fait mention, *la société, pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce*, offre un modèle à suivre à tout peuple qui sera véritablement pénétré de cet *esprit public* qui ne s'en tient pas à des phrases, à des motions oiseuses, ou à de vaines spéculations enfan-

tées par le charlatanisme ou le fruit d'une théorie dédaigneuse, qui croit tout savoir quand elle en est encore aux premiers élemens. La société pour l'encouragement des arts, qui existe depuis 1754, ne dût point son institution à ceux qui avoient en main les rênes du gouvernement, ni à de fastueux Cresus qui veulent se faire un nom par l'emploi de leur or. Ce fut un simple particulier, un ami de son pays qui en jetta les fondemens ; ce fut William Shipley, cultivateur modeste qui habitoit la petite ville de Northampton, et dont tous nos biographes, qui ne me citent que des jesuites ou des virtuoses, ont dédaigné de parler, lui dont j'aurois voulu voir le nom dans le Plutarque anglois dont on a enrichi notre littérature, au lieu de ceux de quelques histrions ou de froids rimeurs dont ce livre est surchargé. Je l'ai dit toutes les fois que j'en ai eu l'occasion, et le repéterai toujours, les burins de l'histoire ne devroient nous transmettre que les noms de ceux qui ont été utiles à l'humanité et ne pas nous rappeler sans cesse ceux qui en ont été les fléaux ; mais c'est un préjugé, une routine, et rien n'est si routinier que les faiseurs d'histoire.

Shipley qui d'abord n'avoit en vue que de

mettre un frein à la cnpidité des monopoleurs qui, de son tems, accaparoient en Angleterre, avec autant d'audace quon le fait aujourd'hui en France, commenca par une souscription qui avoit pour but de mettre le charbon de terre, denrée essentielle à Londres, à un prix raisonnable qui mit le peuple à l'abri du joug des accapareurs. Ce projet qui lui reussit, lui fit naître l'idée de la société dont il est question ici; il parla, et les amis de l'humanité accoururent et s'empresserent de former, de mettre en activité une association dont le but étoit d'encourager, de perfectionner l'agriculture, les arts et le commerce qui sont les bases de la propriété des nations qui s'y adonnent. Cet établissement jouit de la plus grande faveur, et fut bientôt la société la plus brillante de l'Europe. Elle compta d'abord 1200 associés; en 1763 elle en eut 3000, en 1783, 6200; on m'assure qu'aujourd'hui elle en a plus de 7000, au nombre desquels sont plus de deux cents pairs, et les plus riches gentils-hommes de l'Angleterre. Chaque membre dépose annuellement deux guinées dans la caisse de la société, et ne s'en tient presque jamais à cette contribution de rigueur; aussi les fonds disponibles de la société sont-ils toujours très-

considérables

considérables, et capables de subvenir aux dépenses que nécessitent sa correspondance qui est très étendue, et les prix qu'elle distribue aux personnes qui se sont distinguées par de nouvelles inventions ou la perfection des anciennes. Ces prix se montent quelquefois à de très fortes sommes, et sont toujours adjugés avec l'impartialité la plus impassible à la pluralité des voix. Comme les objets qu'elle traite sont très variés, elle s'est partagée en comités d'agriculture, d'industrie, de commerce, etc., qui s'assemblent une fois par semaine dans une superbe maison située dans *Adelphie*, qui appartient à la société. J'étois accompagné le jour que j'y fus par le secrétaire de Lord Romnus, qui a été long-tems président de cette société. Il me fit voir dans le plus grand détail la salle des machines parfaites ou imparfaites présentées à la société par les inventeurs, et toutes acceuillies avec ces égards qui consolent et animent l'homme qu'un essai malheureux pourroit décourager. Dans une autre salle sont encore des essais; ce sont ceux que la peinture, la sculpture et les arts ont fait; chaque pièce numérotée porte le nom de son auteur, et annonce quel a été le prix qui lui a été adjugé.

J'assistai à une des séances du comité d'agriculture, il avoit à l'ordre du jour un mémoire sur les engrais, qui lui avoit été remis par un gentilhomme campagnard. Moi, qui avois vu, du tems de l'intendant Berthier, la société d'agriculture de Paris composée de médecins, d'apothicaires, d'architectes, de maîtres des requêtes et de financiers, dédaigner tout écrit qui n'étoit point *phrasé*, je fus dans l'étonnement, lorsque je vis avec quelle patience, quelle attention, quels égards, quel silence le comité anglois entendit d'un bout à l'autre le mémoire le plus prolixe, le plus indigeste, le plus incohérent et le plus vuide de choses qu'il eut été possible de faire sur l'emploi du fumier et la bousse de vache. On l'écouta sans ce rire dédaigneux de l'homme qui se croit seul capable, sans critique, sans aucune marque d'improbation qui put décourager l'auteur campagnard qui étoit présent; on applaudit à son zèle et on l'engagea à revoir son mémoire et à corroborer des leçons de l'expérience, les idées qu'il y détailloit. Le membre chargé du rapport qui développa, avec une précision singulière, une foule de procédés auxquels l'auteur campagnard n'avoit jamais pensé, et qui furent pour lui

autant de traits de lumière dont il parut frappé, fit régner dans son discours une aménité, une modestie qui mit le bonhomme au projet à son aise et de niveau, pour ainsi-dire, avec les hommes éclairés qu'il venoit d'ennuyer. Cette séance ne fut pas pour moi une leçon d'agriculture, mais une leçon de morale. J'y appris à apprécier les hommes; la série d'idées qu'elle fit naître ne fut pas à l'avantage des ci-devant agronomes de la rue de Vendôme (1).

Il ne faut pas s'étonner de ce que les sociétés littéraires, et toutes celles qui ont pour but d'éclairer la nation sur quelques objets utiles, soient si différentes en Angleterre de celles qu'on trouve établies dans les gouvernemens où le fameux mot de *pension* est si fort en honneur, tel qu'il étoit en France naguères, tel qu'il est encore en Espagne, à Naples, à Vienne et chez tous les princes, où l'on enchaîne la pensée par des entraves dorées, quand on ne l'étouffe point par des moyens odieux, comme la censure et l'inquisition. En Angleterre, l'homme libre, qui tient

(1) Où s'assembloit avant l'année 1789, la Société dite d'agriculture.

à déshonneur d'être aux gages de l'homme puissant, s'élève à une hauteur que l'écrivain courtisan ne peut atteindre, et l'homme de lettres y est de tout état et de tout rang. Ministres, Lords, Guerriers, Magistrats, Prédicateurs, Avocats, Médecins, tous se font une gloire d'en porter le nom et de le mériter. Rassemblés en sociétés, tous se font un devoir de faire disparoître les distinctions que la fortune ou le rang ont mis entr'eux. L'égalité est toujours la compagne de la liberté. Aussi pour être admis dans ces sociétés, il ne s'agit pas d'étaler pompeusement ses cordons ou les noms de ses ayeux, il ne s'agit pas, à leur défaut, d'aller bassement ramper d'antichambre en antichambre, ou d'avoir recours aux petites menées que nos bonnes gens appellent le *comperage*, il faut se montrer digne de la place, et on y est porté sans intigue.

Cette manière d'installer l'homme capable à la place de celui qui se donne pour l'être, deviendra infailliblement la règle de tout gouvernement qui tendra à s'entourer de lumières, et ce fut à ce motif que dans les beaux jours de la Grande-Bretagne *Prior*, *Congreve*, *Adisson* et *Selden* durent les postes

éminens qu'ils occupèrent; *Locke* et *Newton* les charges lucratives qu'ils remplirent; *Bacon, Clarendon* et *Chatam* la fortune rapide qu'ils firent. Ce fut la qualité d'homme de lettres et sur-tout l'histoire des maisons de Tudor, Plantagenet et Stuart qui placèrent *David Hume* dans le département des affaires étrangères.

Chez nous, sans doute, depuis l'aurore de la liberté, on a eu de grands égards pour les talens, et ce sont eux qui ont porté à la représentation nationale les hommes qui ont rendus et rendent encore les plus grands services à la chose publique.

L'Angleterre qui avoit tenu en Europe le premier rang dans les mathématiques et les hautes sciences, et nous avoit donné *Newton*, *Halley*, *Boyle*, *Desaguliers*, (1) *Cudworth*, *Thomas Burnet*, *Woodvard*, etc., a parfaitement contribué de nos jours à étayer les systêmes que ces grands hommes ont publiés, par les découvertes qu'ont faites les navigateurs habiles qu'elle a produits, et

(1) Né en France, mais porté enfant à Londres, par la révocation de l'édit de Nantes, qui a conduit tant d'hommes célèbres.

qui ont, pour-ainsi-dire, ajouté un nouveau continent à l'ancien.

La manie des voyages, particulière aux Anglois, a encore tourné à l'avantage des arts, et quoique l'Angleterre ne puisse point nommer ses artistes, comme elle nomme ses mathématiciens ou ses navigateurs, on peut assurer cependant qu'elle n'en est pas aussi destitué que quelques faiseurs de voyages l'ont voulu faire entendre.

Ses peintres les plus célèbres, en histoire, sont *Hogarth, Jacques Thornill*, *Hayman* et quelques autres qui ont produit des morceaux dignes de l'Italie. Le premier, principalement, jouit de la plus grande réputation, et la mérite, il a réussi également dans le genre de Ténières. Elle a eu et a encore quelques peintres en portrait qui ont profité du séjour de Vandick en Angleterre. *Dobson* est le principal, il fut l'ami de Vandick et contemporain de Charles I qui sut le fixer en Angleterre. Après Dobson vient le chevalier *Reynols* dont on a aussi quelques tableaux d'histoire qui ne sont pas sans mérite.

Un peintre en portrait que les Anglois nomment avec distinction, est M. *West*,

peintre du roi; car, comme le remarque très-bien un de nos voyageurs, ces hommes qui parlent de leur roi comme d'un homme qui est à leurs gages et qu'ils nourrissent, ces hommes, dis-je, sont cependant peintres du roi, parfumeurs du roi, poëtes du roi, (il y en a un en titre d'office), etc. Sa majesté britannique a aussi un preneur de rats en titre d'office, qui a cinquante guinées d'appointemens, c'est le seul monarque de l'Europe qui ait un pareil officier.

Je reviens aux artistes; l'art du statuaire n'est pas plus avancé en Angleterre que celui du peintre; cependant on s'arrête avec plaisir dans Westminster devant les monumens dus aux ciseaux de *Roubillac*, (1) de *Moore* et de *Wilton*. *Beguen*, plus récemment célèbre, les égale dans plusieurs morceaux, et les surpasse dans une infinité d'autres. Son ciseau contourne avec grace les beautés de la nature, mais ce ciseau n'est ni celui de *Houdon*, ni celui de *Pigal*.

Si les peintres et les sculpteurs anglois n'occupent point les premiers rangs parmi

(1) Réfugié François.

les artistes de l'Europe, leurs graveurs s'y sont fait placer avec une prééminence qui laissent les autres bien éloignés d'eux. Quel burin que celui de *Strange !* que ceux de *Reyland* et de *Green !* ce dernier sur-tout excelle dans la manière noire, et a fait oublier le célèbre *Smith* qui en fut, pour-ainsi-dire, le créateur.

En nommant *Inigo Jones* et *Christophe Wren*, j'ai nommé des architectes dignes de l'Italie, auxquels il convient d'ajouter Sir *Williams Chambers* leur imitateur. Le quartier d'Adelphie, un grand nombre de maisons de campagne et les édifices publics dont j'ai parlé, prouvent que les Anglois pousseront cet art aussi loin que leurs voisins, et ne le défigureront point comme le ridicule tailleur de pierres qui a construit nos barrières, et qui, en dépit, je ne dis pas du goût, mais du bon sens, a mis carrières sur carrières et n'a élevé, à grands frais, que des antres inhabitables.

Parmi les arts méchaniques qui ont acquis de la réputation et de l'argent aux Anglois, on distingue l'art du carossier, qui nulle part n'est aussi perfectionné qu'en Angleterre,

pas même à Paris où l'on ne fait encore que des carioles. Les ouvrages en acier ont mérité aussi l'approbation de l'Europe par leur poli, et ce fini qui est le comble de la patience et le désespoir de nos ouvriers, qui ont essayé en vain d'y atteindre. La main-d'œuvre n'est pas assez payée à Paris, pour qu'on puisse jamais égaler celle de Londres. Il faut payer pour avoir du beau; c'est ce que l'Anglois fait. Il sait que celui qui travaille à la hâte massacre; ce qui est massacré ne se vend point à Londres, et le marchand tient même à honneur de n'en pas souiller sa boutique.

Dans les livres anglois, dont j'ai fait une grande provision, parce que les Anglois ont excellé dans tous les genres de littérature et qu'ils ont principalement écrit l'histoire en hommes libres, si vous en exceptez quelques bas flatteurs (1), dans les livres anglois, dis-

---

(1) David Hume, tant prôné par les gens qui prônent sur parole, est de ce nombre; vrai, claire et philosophe même, dans les premiers morceaux de son histoire, il abandonne lâchement la vérité, lorsque l'espoir des honneurs ou des richesses lui prescrit de la trahir. Dès le règne d'Elisabeth, Hume n'écrit plus qu'en courtisan qui flatte l'idole en pied.

se, j'ai remarqué qu'on préféroit l'in-4°. et le grand in-8°. aux autres formats parce qu'ils conviennent mieux aux gravures, dont les anglois aiment à remplir leurs livres et particulièrement leurs voyages, qu'on lit avec autant de plaisir que de fruit, dans tous les coins de l'Europe, où il n'est pas de sainte inquisition.

Ce qui fait vivre encore beaucoup de gens à Londres, et prouve la supériorité de leurs ouvriers sur les nôtres, ce sont les journaux qui paroissent tous les jours ou plusieurs fois dans la semaine; ils sont en plus grand nombre qu'à Paris, paroissent de meilleure heure et sont mieux traités.

Si J'eusse dit aux François, avant l'époque de 1789, qu'il paroît à Londres plus de soixante journaux par semaine, que quelques-uns sont tirés à 20,000, qu'on se les arrache, que, depuis le pair qui figure dans la Chambre-Haute jusqu'à la femme qui vend du poisson dans *Billings-gate*, ils sont lus avec la même avidité, qu'on s'attroupe souvent dans les carefours pour les écouter et en raisonner, qu'on les trouve dans les atteliers des ouvriers, et par volumes dans les cafés; si j'eusse peint alors à mes compatriotes cet empressement,

cette manie des anglois pour les papiers-nouvelles, on m'eût taxé d'exagération; mais aujourd'hui que les évènemens politiques nous intéressent, que l'artisan, l'homme de peine, le jardinier, la laitière, tiennent, ouvrent et dévorent les papiers-nouvelles dont ils ignoroient autrefois jusqu'au nom, on ne révoquera pas en doute le fait que je cite. Pourquoi cette curiosité chez les anglois et chez nous? C'est que les hommes qui ont une constitution et y sont attachés, s'intéressent et prennent part aux affaires de leurs pays qu'ils regardent comme les leurs, tandis que les autres peuples n'y peuvent être qu'indifférens.

Les gazettes angloises, plus que les nôtres encore, fourmillent de platitudes et d'extravagances, dont un François ne se fait pas d'idée. Celles de la cour se distinguent surtout par l'art mensonger dont elles doivent faire preuve. Dans les autres journaux, on trouve par fois des traits d'originalité, qui tiennent un milieu entre ces folies et les articles graves qui les précèdent ou les finissent; ils peignent l'Anglois, mieux que ne le font nos relations, si souvent contradictoire, presque toujours partiales et rarement philosophiques. On trouve aussi dans les papiers an-

glois, sur tout dans l'*European magazine* et l'*Annual register*, des articles dignes d'être conservés pour servir de matériaux à l'histoire. Vérité, justice, critique et philosophie, tels sont les caractères distinctifs qui les rendent recommandables à l'historien, qui ne doit point avoir d'autres titres, lorsqu'il écrit pour la postérité. Comme dans quelques-uns de nos journaux, on trouve dans ceux des Anglois des discours entiers, prononcés dans la Chambre des Pairs ou dans celle des Communes; mais les journalistes anglois, moins infidèles ou plus exacts que les nôtres, n'y changent pas un *iota*. La moindre altération dans le texte passeroit pour un sacrilège aux yeux du lecteur, et décréditeroit entièrement le journal.

Les journaux anglois contiennent encore d'excellens morceaux sur des objets qui intéressent la nation, et qui sont très-souvent de main de maître. Notre *Moniteur* a été longtems dans cet usage, et c'est ce qui a fait sa réputation; j'y ai vu et j'y vois de tems à autre des articles particuliers dignes de fixer l'attention par la forme et le fond.

Ce que nos journaux n'ont point au dégré des Anglois, malgré les promesses de leurs

auteurs et les efforts qu'elles leur coûtent, c'est la variété, une foule d'annonces dans tous les genres et sur toutes sortes d'objets. Des avis presque toujours plaisans, très-souvent originaux, et quelquefois étranges, donnent à ces feuilles un intérêt qui porte le lecteur à en braver l'énorme format, et le conduit jusqu'à la fin de la feuille; ce à quoi la monotomie des nôtres ne parvient point, quand il n'y a pas de nouvelles intéressantes à annoncer. Mais une chose qui ne réussiroit point en France, c'est que par la voie des journaux, en Angleterre, il est des particuliers qui entretiennent des correspondances qui n'intéressent qu'eux, et dont le public n'a pas la clef. Ce mode de communiquer est fort en usage et a souvent les suites les plus heureuses. Je vais en citer un exemple : Une femme avoit été séduite et avoit quitté son époux pour fuir avec son amant qui avoit souffert qu'elle enlevât à cet époux, dont elle s'éloignoit, une somme très - considérable. Que fait le mari outragé ? Au lieu de publier son déshonneur, ce qui auroit ôté à sa femme toute voie de retour, il annonce dans le cercle de ses connoissances qu'elle est partie pour un voyage que nécessite l'intérêt de sa mai-

son; et d'un autre côté, il fait insérer dans le *Daily-advertiser* une lettre anonyme, dans laquelle cette femme reconnoîtra facilement la main qui l'a écrite : il lui retrace son crime, et lui en promet le pardon et l'oubli. La femme étoit à Bristol et alloit s'embarquer pour l'Irlande, quand elle reçoit le journal. Cette lettre la frappe, elle reconnoît sa faute, et vole la réparer dans les bras de son discret mari. Son retour et sa conduite empêchent de soupçonner la vérité, et cette femme est aujourd'hui une mère de famille respectée et respectable, car une faute, reconnue et réparée par des mœurs qui prouvent qu'elle ne fut qu'une erreur, mérite le respect, ou du moins ne l'altère pas.

L'insertion de semblables lettres, et en général tout ce qui n'intéresse que les particuliers, se paye à l'imprimeur tant la ligne; 12 *pences* est le prix ordinaire. L'imprimeur ne s'informe jamais du nom ni de la demeure de ceux qui lui présentent ces articles, ni des raisons qui motivent leur insertion; il n'est point responsable des suites qu'elle peut avoir. Mais il n'est pas de même des objets qui ont trait aux affaires publiques, il est obligé d'en dénoncer les auteurs, lorsqu'il en est

requis; ce qu'il ne fait jamais, ainsi que je l'ai déjà énoncé, en parlant de la liberté de la presse. Les articles qui contiennent des nouvelles ou quelques projets utiles sont insérées *gratis*.

Les gens de lettres qui travaillent aux journaux, sont, comme par-tout, des écrivains par paragraphes, qui vont *colligeant* des nouvelles dans les cafés et à la bourse; on les paye d'après l'étendue linéaire du paragraphe, l'authenticité de la nouvelle et la rédaction plus ou moins piquante qu'ils savent lui donner. Quant aux discours tenus dans les parlemens, ce sont des *tachigraphes* qui s'en chargent; ceux de Londres sont beaucoup plus habiles que les nôtres qui n'ont encore que deux ans d'exercice, mais qui égaleront un jour les Anglois, s'ils ne les surpassent point, parce que notre langue se prête beaucoup mieux à la tachigraphie que l'angloise. D'ailleurs les signes de nos tachigraphes ont plus de précision et se confondent moins.

Le gouvernement anglois qui a saisi dans tous les tems avec une sagacité étonnante tous les objets de fiscalité, a su, de cette branche de commerce, en faire une de finance,

et a soumis toutes les feuilles périodiques au timbre, ce qui lui a fourni un impôt de plus de 12,000 livres sterlings, près de trois millions de nos livres.

Comme un des maux attaché à l'humanité est l'abus des meilleures choses, celui qu'on fait en Angleterre des papiers publics est bien autre chose que ce million d'inconvéniens qu'on reproche aux nôtres. A Londres, une troupe de fripons emploie la voie des journaux pour faire des dupes et quelquefois commettre des vols. Cependant le public, que des exemples journaliers devroient corriger, donne toujours dans les panneaux qu'ils lui tendent, quelques grossiers et répétés qu'ils soient.

Tantot, ce sont des capitalistes qui veulent placer de gros fonds, tantôt, des gens qui veulent emprunter sur des hypothèques de la plus grande sûreté; ces doubles avis leur indiquent et les personnes qui ont des capitaux à employer, et ceux qui ont besoin de s'en procurer; en conséquence ils dressent leurs batteries pour remplir ces derniers aux dépens des autres, et les rendent également leurs dupes. Les prêtresses de Vénus ne s'oublient point non-plus, et font servir les journaux à leurs

leurs intrigues ; ce sont des filles ou de vertueuses veuves qui désirent trouver un époux d'un caractère facile et de bonnes mœurs ; elles se donnent toujours pour riches, jeunes et bien élevées ; elles n'exigent du futur époux qu'un capital proportionné au leur, ou un emploi qui en tienne lieu. Les provinciaux, ou l'oison sans expérience, croient trouver la pie au nid dans ces dulcinées ; on s'abouche, c'est d'abord la douceur de la colombe, c'est son innocence, sa modestie ; on convient, le lien se forme, et marié, l'on apprend bientôt que la chaste épouse est une ancienne paroissienne de *Mary-bonne* (1). Les hommes se proposent aussi ; s'ils ne se donnent point pour des *Plutus* ou des *Adonis*, ils vantent leur éducation, leur esprit, leur bon caractère, ils trouvent quelquefois de vieilles folles, qui meurent en enrageant de les avoir crus. De mauvais plaisans, se sont souvent beaucoup amusés par ces doubles annonces, et ont arrangé des rendez-vous qui ont donné lieu a des scènes vraiment comiques ; Ce n'est pas là le plus grand mal que les jour-

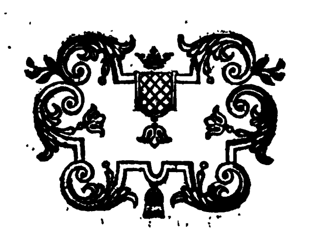
---

(1) Quartier oú il y a beaucoup de filles.

naux aient produit. Celui contre lequel il n'est aucune repression, et qui a ordinairement les suites les plus funestes, ce sont les avis que forgent les agioteurs, pour provoquer la hausse ou la baisse des effets publics. La guerre, la paix, les traités d'alliance, les invasions, les désastres, tout est à leur disposition; personne comme eux ne sait prendre le langage de la vérité, et circonstancier une nouvelle controuvée, si ce n'est le gazetier de la Cour, qui les égale dans l'art de broder une relation, et de la présenter favorablement et d'après le visa ministeriel qui le guide. Ce faiseur est toujours un membre de la chambre des pairs, qui a ses sous-faiseurs, commis des bureaux des ministres, qui soufflent le vent que leurs maîtres leur ordonnent de souffler.

Enfin un autre abus, une ruse littéraire que les gens de lettres, à Londres, employent très-souvent, et dont le commun des lecteurs est la dupe; c'est celle d'insérer dans les journaux des critiques de ses propres ouvrages, qu'on fait suivre le lendemain d'une réponse, où le livre dont il est question, est porté aux nues. Ce stratagéme a, dans plusieurs occasions, fait

sortir du magasin du libraire, des ouvrages qu'il avoit déjà voués à la rame, et qui auroient figuré plus utilement chez l'épicier, que dans une bibliotheque.



Ce qui attire l'attention des amateurs en peinture est le principal escalier peint par *Hogarth*, qui lors de la réédification de cet hopital, en 1729, voulut généreusement et sans aucune rétribution, employer son pinceau à embellir une maison où l'humanité souffrante étoit soulagée avec une sollicitude vraiment paternelle. Les deux morceaux de ce peintre qu'on admire dans l'escalier dont je viens de parler, et qui sont précieux par la fraicheur de leur coloris, sont l'un le bon Samaritain, et l'autre la Piscine de Bethesda.

Cet hopital, le plus célèbre de Londres, fut fondé par Henri VIII, sur l'emplacement d'un prieuré qu'il détruisit lorsqu'il abolit les mille et un couvens, dont l'Angleterre étoit surchargée. Il accorda à cette maison un revenu annuel de 500 marcs à condition, toutefois, que la Cité en fourniroit autant. A cette fondation, et aux soins d'une administration intelligente et bien intentionnée se joignirent, pour faire le bien de cet hopital, des charités considérables, dont les seuls Anglois sont capables, de sorte que bientôt elle fut en état, comme elle l'est aujourd'hui, de recevoir des milliers d'infortunés, mala-

des ou estropiés, de quelque nation qu'ils soient, quelque religion qu'ils professent, par ce que dans cette contrée, pour soulager ceux qui souffrent, on ne s'inquiete que de leurs maux. Les médecins les plus acrédités, les chirurgiens les plus habiles, les matrônes les plus instruites, se trouvent dans cet hopital, dans toutes les salles et à toutes les heures du jour, médicamens, nourriture, douceurs, propreté, tout cela est fourni, administré, avec un soin, une ponctualité que le riche trouveroit à peine chez lui à force d'or.

L'apoticairerie de l'hôpital de St-Barthelemi distribue aussi *gratis*, sans information et à toute heure du jour, les remèdes ordonnés aux pauvres qui se soignent chez eux, et les médecines leur sont livrées toutes préparées. L'administration de cet hôpital ne se contente point d'avoir rendu le malade à la santé, elle lui prodigue encore ses soins, lorsqu'il est convalescent, et lui fournit tout ce qui lui est nécessaire pour regagner ses foyers et y rétablir ses forces. Cependant il est une chose qui m'a révolté et brouillé, pour ainsi dire, avec ces administrateurs bienfaisans, c'est qu'ils n'admettent personne dans leur

hôpital, à moins qu'il ne soit blessé par quelqu'accident fortuit, s'il ne consigne en entrant une guinée, pour, en cas de mort, subvenir aux frais de son enterrement. Que de pauvres ne l'ont seulement jamais vue, cette guinée qu'on exige d'eux, et qui doit les éloigner par milliers de cet asile, qui semble ne tendre les bras qu'à celui qui est dans le dénuement ! Je ne voulois point croire à cet usage barbare, mais M. Fox m'en constata la vérité, et m'ajouta qu'il avoit lieu dans une infinité d'autres hopitaux de Londres. Ainsi voilà donc le pauvre, qui n'a pas une guinée, exposé, réduit à périr sans secours! Ah! sans doute la raison, l'humanité réclameront, feront anéantir cet abus, auquel, il est vrai, une foule d'ames charitables s'empressent de remédier, en accourant, la guinée à la main, à l'aide de celui qui n'a pu se la procurer.

Charter-house est plutôt un hospice qu'un hôpital. L'édifice n'a rien qui le rende recommandable que l'usage auquel il est destiné, sa situation agréable, et ses jardins qui sont d'une fraicheur délicieuse. Le squarre, ou la place qui est en face, est une des plus belles de Londres. Cette fondation, digne

d'un roi, est due à un simple particulier, Thomas Sutton, qui ne s'étoit enrichi que pour satisfaire à son génie philantropique, qui ne pouvoit souffrir de malheureux. Ce bien-faiteur de l'humanité obtint de Jacques I, en 1611, une patente qui l'autorisoit à établir, sur un terrein où de pieux fainéans, connus sous le nom de Chartreux, avoient végété long-tems, une maison qui devoit servir d'asile à 80 vieillards, gentils-hommes, marchands ou militaires qui auroient éprouvé quelques revers. Il dota cette maison de plus de 100,000 livres de rente, que les tems accrûrent encore de plus de moitié. Ceux qui sont admis dans cet hospice, et ne le sont qu'au choix des administrateurs, qui les nomment chacun à leur tour, sont logés, nourris et entretenus avec beaucoup de décence, et reçoivent tous les ans, avec une robe, près de deux cents de nos livres, pour du linge, des souliers et autres petits besoins.

Il y a en outre, dans cet hospice, une maison d'institution pour 44 jeunes-gens, où on leur enseigne les langues et les sciences. Vingt-neuf d'entre eux sont envoyés pour 8 ans à l'université de Cambridge, afin de s'y perfectionner. Les quinze autres, qui sont

ceux qui marquent du goût ou des dispositions pour quelque métier, sont mis en apprentissage et reçoivent lorsqu'ils veulent s'établir, une somme d'environ cent pistoles. Les jeunes gens, qui se sont distingués dans l'université par leur application et leur conduite, sont pourvus de bénéfices qui, sont, à cet effet, à la nomination des administrateurs de la maison.

L'hôpital de *Bethlem* ou *Bedlam*, si souvent mentionné par les voyageurs et les faiseurs de romans, ne me parut point aussi considérable que je l'avois d'abord imaginé. Il est encore bâti sur les ruines d'une maison religieuse d'hommes et de femmes, qui portoient sur leurs manteaux une étoile d'argent, en commémoration de celle qui guida les Mages vers la crèche du Sauveur du monde. Henri VIII fit disparoître ces porteurs d'étoile, et fit présent à la cité de Londres de leur bâtiment, qu'elle convertit en un hôpital pour l'espèce d'homme la plus malheureuse, lorsqu'elle connoît son état.

L'édifice ne se distingue des autres maisons élevées sur le Moorfields, que par trois pavillons; l'un au centre, orné de quatre colonnes ioniques, et les deux autres de la

plus grande simplicité. Aux deux côtés de la principale entrée, qui est de la plus belle proportion, l'on apperçoit deux figures, dont l'une, chargée de chaînes, représente la folie en délire, et l'autre, au front lugubre, représente le fou mélancolique et sombre. Ce morceau est de *Cilber*, dont on admire à Londres l'ingénieux ciseau.

On entre dans une vaste cour, séparée de la rue par un mur qui s'étend vers les jardins où les fous, qu'on peut confier à eux-mêmes, vont respirer un air pur, qui, s'il ne contribue pas à leur guérison, adoucit au moins leur sort. Le bâtiment, dans l'intérieur, est composé de deux galeries elevées l'une sur l'autre, et qui traversent les ailes sur une longueur de plus de 96 toises. Elles ont 13 pieds de haut et 16 de large, sans compter les loges des fous, qui ont 12 pieds de profondeur. Ces galeries sont partagées par une grille de fer, au moyen de laquelle les hommes se trouvent d'un côté et les femmes de l'autre. On a menagé, dans ces galeries, des corridors où logent des domestiques, toujours prêts à voler au secours des malheureux que renferment les loges. Les souterrains contiennent les offices nécessai-

res, ainsi que des bains chauds ou froids; qui s'administrent selon les ordres des médecins, qui ont une superbe salle, contigue à la galerie d'en bas, et dans laquelle il y en a toujours deux de garde.

Le nombre des fous, soignés dans cet hôpital, excède celui de deux cent, et l'on m'a assuré que celui des loges étoit de plus de trois cent. Elles ne sont fermées que la nuit, à moins que celui qu'elles renferment ne soit dans un état de frénésie. La vue, l'ameublement de ce séjour de douleur n'inspirent pas, comme à Paris, le frissonnement et l'horreur. Une espèce de lit de camp, couvert d'une paille toujours fraiche, est fourni à celui qui ne peut pas faire usage d'autre chose; les autres ont un matelas, un traversin, des draps et des couvertures. A côté du lit, est une forte chaise, une table et une jatte de bois. Ceux qui sont furieux sont plus ou moins enchaînés, mais on a pris la précaution de garnir leurs fers, de façon qu'ils ne puissent en être blessés. Leur nourriture est aussi saine que proprement apprêtée. Le matin on donne du gruau et du beurre; à dîner ils ont de la viande et des légumes le dimanche, le mardi et le jeudi; les autres jours, ils ont du

laitage. A souper, ils ont du pain et du fromage. On les change de linge avec un soin tout particulier, et toutes les fois que leur état l'exige.

Lorsqu'un malade est présenté aux administrateurs, ce qui n'a jamais lieu que le samedi, il est soumis à l'examen des médecins de la maison, et n'est admis que d'après leur rapport et la caution de deux citoyens domiciliés, qui s'engagent à le retirer, lorsqu'il sera guéri, à lui fournir les vêtemens qui lui seront nécessaires, ou à payer son enterrement, en cas de mort. Lorsque le malade est guéri, l'hôpital, en le rendant à sa famille, continue à lui fournir, *gratis*, les remèdes qui peuvent prévenir toute rechute.

Il y a un autre hospice pour les fous, dans le voisinage de *Bedlam*, connu sous le nom de *St-Luke's hospital*, qui s'est formé et se soutient par des souscriptions, payées avec autant d'exactitude et plus d'empressement que les abonnemens de nos petits-maîtres pour les loges où ils vont bâiller dans nos différens spectacles. Les bienfaiteurs de cette maison ont eu pour but d'applanir, aux malheureux lunatiques les plus dénués, les difficultés d'admission à Bedlam, produites par les for-

mes et le concours des malheureux, toujours très considérable. Ils y sont traités avec autant de soins et de précaution qu'à Bedlam, et le nombre des loges est de 80.

Il existe en Angleterre, et principalement à Londres, qui est cependant le séjour de la liberté, des maisons particulières et secrettes pour les fous, ou plutôt pour ceux qu'on veut faire passer pour tels. L'extérieur de ces repaires d'iniquités n'a rien qui en decèle l'usage; c'est par ruse qu'on y fait entrer les victimes infortunées qu'on veut y engloutir, et non en vertu d'un ordre du roi, comme cela se pratique dans quelques états de l'Europe, où des agens perfides abusent du nom de leur maître pour exercer des cruautés qu'il réprimeroit sans doute, s'il en avoit connoissance. Il arrive souvent que le prétendu fou trouve le moyen de s'évader, alors geoliers, concierges etc., ont un procès criminel à soutenir, qui a presque toujours pour eux les suites les plus sérieuses, avec d'autant plus de raison, que le peuple se porte lui-même le vengeur de l'opprimé, en démolissant de fond en comble la maison où il a été renfermé; mais l'avidité ne s'effraye point par ces leçons terribles, et elle ne di-

minue point le nombre de ces geoles, où le cri du foible est presque toujours étouffé impunément.

Les autres hopitaux que nous vîmes successivement dans nos différentes courses furent 1°. *the Foundling hospital*, l'hopital des enfans trouvés fondé, non par le gouvernement, non par le prince, mais par un simple capitaine de vaisseau marchand, *Thomas Coram*, dont on ne peut trop répéter le nom. Il faut ajouter aussi pour rendre hommage à la vérité, qu'il fut aidé dans la formation de cet établissement par les femmes les plus qualifiées de la Cour, parmi lesquelles on remarque Miladies Manchester, Sommerset, Albemarle et la belle Dorothée Burlington. Les arts concoururent avec les graces à cette œuvre de bienfaisance, et lorsque l'édifice qu'il occupe dans le quartier de *Lamb's Conduit-fields*, fut élevé en 1746, on vit les grands maîtres *Hogarth*, *Hayman*, *Higmore*, *Wilson* etc, s'empresser de l'embellir par leurs chefs-d'œuvre. On y admire particulièrement, dans la chapelle, le tableau placé au-dessus de l'autel, représentant une adoration des mages. Il est d'un maître de l'Italie dont on ne put me dire le nom. On me fit re-

marquer le jeu d'orgues que le célèbre Handell avoit fait placer à ses frais dans cette maison, et sur lequel il exécuta plusieurs fois différens morceaux, pour attirer dans cet hospice un plus grand concours de bienfaiteurs. On m'assura qu'il y avoit réussi au-delà de ses espérances, je le crois, par ce qu'il ne faut point presser l'Anglois pour le rendre bienfaisant.

L'ensemble du bâtiment, situé dans un endroit très-aéré, présente d'abord une entrée très-simple, puis une vaste cour terminée par un édifice d'un décore modeste, quoiqu'on y remarque une colonnade du meilleur genre. Au principal corps de logis tiennent de chaque côté deux ailes qui ne le déparent point.

Je laisse à part les colonnes et les peintures pour ne m'occuper que de l'objet de l'institution de cette maison, où d'abord les enfans n'étoient admis que par la voie du sort, et à un certain nombre, mais où, par les soins du parlement, ils sont reçus aujourd'hui sans formalités et dans quelque nombre qu'on les présente, pourvu qu'ils aient moins de deux mois et ne soient atteints d'aucune maladie contagieuse.

La

La majeure partie de ces enfans est élevée à la campagne, dans les principes et d'après le régime qu'a prescrit à cet effet le docteur *Cadogan*, célèbre médecin de Bristol, qui a donné sur la manière d'élever les enfans, un traité aussi précieux que l'Emile. Il les prend au moment où ils sont nés, jusqu'à celui où ils ont atteint trois ans; à cette époque, ceux qui n'ont point eu la petite vérole, doivent être inoculés; c'est la méthode que suit l'administration de cet hopital. De trois ans jusqu'à six, on y enseigne, aux garçons, à lire, à écrire et à chiffrer; au-dessus de six ans, ils sont employés à des exercices qui tendent à fortifier leurs corps, ce sont des fardeaux qu'on leur fait porter et le jardin de la maison qu'on leur fait cultiver. Coudre, tricoter, blanchir et apprendre les différens détails du ménage, est la tâche des filles lorsquelles ont atteint leur sixième année; et telle est l'idée qu'on a de leur éducation, que les meilleures familles de la Cité s'empressent de s'en procurer pour servantes. J'en ai entendu faire toute sorte de récits.

Leur propreté me ravit, elle égale en tenue celle qu'auroient des enfans de parens

aisés qu'on éleveroit en commun et sans distinction. Les garçons ont les cheveux en jokeis, une chemise fine à collet rabattu, un habit et des caleçons de drap brun assez fin, un gillet rouge, des bas gris et des souliers à cordons; le costume des filles est à-peu-près le même pour la couleur et tout ce qui est commun aux deux sexes. Dans les dortoirs qui sont vastes et aèrés, ils sont couchés seuls et leur lit fait plaisir à voir. Leur nourriture est saine, et à tous les repas examinée par deux administrateurs qui ne viennent pas là pour la forme. Je fus témoin de leur inspection; c'étoit une attention vraiment paternelle, à laquelle les plus petits détails n'échappoient point. Rien n'égaloit la simplicité de la salle ou réfectoire de ces enfans, dont le principal ornement étoit une propreté recherchée dans la tenue des boiseries, dans le sablée de la salle, dans la blancheur du linge qui couvroit les tables, dans le poli des couverts d'acier dont se servoient les enfans, dans la mise et l'air noble des femmes qui les servoient. Des jattes de bouillon, des tranches de viande rotie, des légumes frais et accomodés au beurre, de la bière pour

boisson, tel est le diner de cette petite famille; je dis petite par l'âge, car il y avoit au moins quatre cents enfans.

Au moment où l'on dépose des enfans dans cette maison, on a la liberté d'attacher à leurs hardes quelque marque qui puisse servir à les faire reconnoître par la suite, si l'on veut les reclamer. Ces marques forment un dépôt précieux qui est toujours confié à un des principaux administrateurs de la maison. Cependant il n'est pas aussi facile de retirer un enfant de cette maison qu'on le pense. Il faut prouver avant, et d'une manière évidente, qu'on est en état de l'établir ou de lui faire un sort. Mais lorsqu'ils ont atteint 24 ans pour les garçons et 21 ans pour les filles, ils sont déclarés majeurs en conséquence d'un acte du parlement qui a statué à ce sujet, et alors ils sont indépendans de toute réclamation ultérieure. Quand quelque fille se marie avec le consentement des administrateurs, elle reçoit un petit trousseau avec 10 livres sterlings pour commencer un établissement, et quelquefois davantage, si la conduite de la fille a mérité un rapport favorable de la part des supérieurs.

2°. *Bridewell-hospital*: c'est moins un ho-

pital qu'une maison de force où la police correctionnelle envoye les vagabonds, les voleurs de nuit, les filoux, les domestiques insolens et les apprentifs désobéissans, ils y sont fustigés pour les cas graves et occupés à des travaux serviles. Les moins coupables sont employés à battre et à nettoyer le chanvre qui sert aux magasins de la marine. Outre cette destination, cet hopital a encore été fondé pour former environ cent jeunes apprentifs, dans différens métiers, tels que ceux de gantiers, tisserands, filassiers etc. Ils sont habillés de bleu et portent des chapeaux blancs. Leur apprentissage est de sept ans, au bout desquels on leur donne 10 livres pour commencer un commerce ; ils jouissent en outre du droit de maitrise et des prérogatives qui y sont attachées. On m'a raconté que dans les incendies ces jeunes apprentifs se distinguent par leur adresse à faire jouer une pompe qui appartient à l'hopital et qui a un mécanisme qui lui est particulier. On dit que dans différentes occasions ces petites bonnes gens ont rendu à Londres les services les plus importans, et qu'à cet effet ils jouissent d'une estime particulière. Ils ne sont point confondus avec les gens détenus pour fait de police

correctionnelle, et quoique dans la même enceinte, la partie du bâtiment qu'ils occupent est entièrement séparée de la maison de force. La chapelle seule est commune à l'un et à l'autre établissement, et elle est très-joliment décorée.

Il y a encore à Londres pour la police correctionnelle, plusieurs autres maisons telles que *Clerkenwell*, *St-Margaret s'hill* et *Tothill-fields*.

3°. *Magdalen-house* et *St-George's-fields*, sur le chemin de *Black friars*, hospice destiné à recevoir les filles de mauvaise vie qui veulent s'en retirer et rentrer à résipiscence. Cet établissement, formé vers le milieu de ce siècle, lui fait le plus grand honneur; il est dû à une nombreuse souscription, qui monta dès les premiers tems qu'il en fut question, à plus de 80,000 de nos livres, ce qui peint l'humanité des Anglois mieux que tout ce qu'on pourroit en dire. En effet quel établissement pouvoit l'intéresser davantage, que celui qui alloit contribuer à retirer du précipice tant de malheureuses qui n'y avoient été plongées que par des circonstances auxquelles elles avoient été livrées pour la plupart, par leur propre jeunesse, la foiblesse

de leur sexe, et les millions d'embûches qu'on lui tend.

Les filles qui y sont admises, sont divisées par classes, selon l'éducation primitive qu'elles ont reçue et les traces qu'elles en ont conservées. Celles qui n'en ont reçu aucune et se sont le plus dégradées par les désordres qu'elles viennent d'abandonner, forment la classe inférieure et les autres la première classe. Toutes sont employées aux ouvrages qu'elles entendent le mieux, et sur-tout aux ouvrages d'aiguilles; et par une attention qu'on ne peut trouver que chez une nation philosophe et éclairée, on ne leur présente jamais le travail auquel on les occupe, comme une tâche indispensable à remplir, tel qu'on le fait dans toutes nos maisons de correction où, par un traitement inflexible, on désespere plutôt les sujets qu'on ne les corrige. Dans cette sage institution, on se propose d'entretenir l'esprit de ces filles infortunées dans des dispositions qui les ramènent doucement à une vie honnête qui les rende à la société. Le fruit de leur travail n'est point perdu pour elles, l'administration de la maison leur en adjuge une partie proportionnée à leur assiduité et à leur conduite.

Elles doivent rester trois ans dans cette espèce de séminaire, pendant lesquelles on restaure et leur santé et leur moral qui, l'un et l'autre, étoient dans le plus grand délabrement lors de leur admission. Pendant ces trois années, elles sont très-bien entretenues, chacune d'elles a sa chambre et son petit mobilier. Une robe de laine petit gris est leur habillement, et il est uniforme pour toutes. Cependant chaque classe a sa table à laquelle assiste une supérieure. Depuis la Notre-Dame de Mars jusqu'à la St-Michel elles se lèvent à six heures et se couchent à dix, et depuis cette époque jusqu'à la Notre-Dame de Mars elles se lèvent à sept heures et se couchent à neuf. Lorsqu'au bout de ces trois ans, une fille qui s'est bien comportée, est réclamée par ses parens, ou quelque personne établie qui s'engage à la prendre à son service, la maison consent à la rendre, et lui accorde une gratification si, au bout d'un an, ses maîtres rendent un bon témoignage de sa conduite.

On n'imagineroit pas combien de bons sujets sortent de cette maison, et combien d'heureuses familles dont les mères n'ont dû leur retour à la société, et aux vertus qui en font

le bonheur qu'à cette respectacle institution que les peuples de l'Europe, qui s'efforcent d'imiter les Anglois dans tant de choses, auroient dû admettre avec enthousiasme.

Près de *Magdalen-house*, est encore un établissement que les amis de l'humanité ne voyent point sans attendrissement, c'est l'hospice connu sous le nom de *the Asilum*, l'Asile, c'est encore une souscription qui l'a formé et le soutient. Celui dont je viens de parler retire la femme du désordre, lorsqu'elle s'y est livrée, celui-ci a pour objet de prévenir les désordres qui peuvent la livrer à la prostitution, et de soustraire l'innocence aux piéges qui peuvent l'y entraîner. Il est destiné à l'éducation de jeunes filles privées de leurs pères ou destituées de tous secours ; on les y reçoit depuis l'âge de huit ans jusqu'à douze, on leur enseigne à lire, à écrire, à coudre, à blanchir et à faire la cuisine. Les familles qui ont besoin de servantes, les lingères, les couturières qui veulent des apprenties, s'adressent à cette maison qui leur donne un sujet, mais pour l'obtenir, elles s'obligent par écrit à en avoir soin pendant cinq ans. Au bout de ce tems la jeune fille qui s'est bien conduite dans son apprentissage re-

çoît cinq guinées de récompense. Le nombre des orphelines entretenues annuellement dans cette maison est ordinairement de 50 et le revenu de 45,000 de nos livres, ce qui suppose un capital de près d'un million qui a été formé par les souscriptions successives des bienfaiteurs de cette maison.

Si je voulois m'étendre et parler des établissemens sans nombre et de tous les genres qui se trouvent à Londres en faveur de l'humanité, je remplirois un volume, et certes, je ne me refuserois pas à cette tâche, si je savois qu'elle put produire pour mon pays, quelqu'espèce d'émulation dans ces hommes qui se glorifient d'imiter les Anglois, par ce qu'ils se bottent comme eux et ont leurs cheveux en jokeis.

Pour faire diversion à nos courses hospitalières, M. Fox qui savoit combien j'aimois les parties de campagne, m'en procura une qui me fut infiniment agréable et me fit faire une connoissance précieuse dans un M. William Brummell, attaché au bureau des finances. Mes liaisons avec cet homme estimable me valurent tous les renseignemens que je pouvois desirer et que je cherchois depuis long-tems sur cette branche d'administration

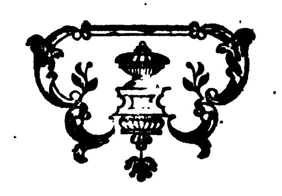
qui donne à l'observateur la clef de tant d'autres. Ce fut dans la jolie maison de Sir William Ashurst que nous allâmes passer trois jours qui furent pour moi trois jours de délices. Cette charmante habitation, qui doit être un paradis pour un philosophe, est située près de High-gate, village considérable dans le Middlesex, à quatre milles de Londres. Je n'ai point vu de perspective égale à celle dont on jouit dans les environs de ce bourg, aussi la campagne est-elle couverte, dans les alentours, d'une infinité de maisons pareilles à celles de Sir William Ashurst. On y distingue entr'autres *Cane-wood* qui appartient au Lord comte de Mansfield, qu'on nous montra dans tous ses détails avec une complaisance et une politesse qui ne nous surprit point dans des gens qui appartenoient à un maître tel que Lord Mansfield. A quelques portées de fusil de High-gate, est une charmante solitude qu'on appele *Fitz-roi-farm* elle appartient au Lord Southampton. C'est une *féerie* que cette maison, s'il est possible que les fées aient eu autant de goût que celui qui a embelli ce séjour.

Une chose singulière que je remarquai à High-gate et aux environs, c'est qu'à la porte

de chaque cabaret étoit pendue une paire de cornes creusées, je demandai ce que signifioit cet embléme, et le jardinier du Lord Southampton m'apprit qu'elles servent de coupe aux voyageurs qui s'arrêtent à ces hotelleries pour se rafraichir. On leur présente une de ces cornes pleine de *ale* au bout d'un bâton et on les invite à faire le serment *de ne jamais manger de pain bis quand ils pourront s'en procurer de blanc*; *de ne jamais donner un baiser à la servante, lorsqu'ils pourront le donner à la maîtresse etc.* A chacune de ces promesses le jurant peut ajouter *à moins que je ne l'aime mieux.* Ce serment est modifié suivant le sexe qui le prête, et se termine par faire baiser la coupe, c'est-à-dire les cornes au jureur et par lui faire donner un shelling que ses compagnons de voyage où ceux qui se trouvent dans l'hotellerie boivent sur-le-champ à sa santé.

Après avoir couru toute la journée d'une maison à l'autre, nous rentrions à la chute du jour, et l'on venoit passer une soirée encore plus agréable que n'avoit été la journée, par ce que la société étoit charmante. Elle étoit composée de trois demoiselles très-jolies et encore plus gaies, de leur mère qui eut pu

être celle des graces, et figurer avec elles, de deux autres dames qui vivoient à la campagne, du maître de la maison, de deux de ses neveux et de quatre étrangers dont je faisois partie. Tandis que cette petite congrégation s'amusoit à des jeux innocens qui font couler si vite les heures et ne les rappelent jamais désagréablement, M. Brummell retiré avec moi dans mon appartemen, m'y donnoit sur les finances et la dette nationale de l'Angleterre, tous les éclaircissemens que j'avois paru desirer.



CHAPITRE XI.

Quelles sont les taxes qui forment le revenu de la Grande-Bretagne. — La Banque. — Détails sur cet établissement. — Anecdote qui y a rapport. — Tableau du revenu national sous différens regnes. — Revenu actuel. — Dépense. — Deficit. — Dette nationale. — Son Histoire. — Tableau figuré, où elle est évaluée. — Réflexions qu'elle amène.

M. Brummell m'expliqua d'abord qu'elles étoient les différentes taxes qui constituoient le revenu de l'Angleterre. Elles se divisent en deux classes, les unes imposées à perpétuité et formant ce qu'on appele le *revenu établi*, les autres imposées pour une année seulement et formant les *subsides annuels*.

Les droits affectés au *revenu établi* sont 1°. Les droits de douanes qui se perçoivent sur les objets importés et exportés, article très-considérable. 2°. Ceux qui proviennent de l'excise, qui est en Angleterre ce

que nous appelions en France les Aides et Gabelles, et qui parconséquent se perçoivent sur le sel, le thé et toutes les liqueurs fermentées en usage dans le pays, telles que le cidre et les diverses espèces de bières connues sous les dénominations de *Porter*, *Ale* et *Small-beer*. On peut juger de l'immense quantité qui s'en fait par la consommation de l'orge qui surpasse annuellement celle de froment de six cent mille *quaters*. Le *quater* vaut 21 boisseaux et demi de Paris ; ainsi les 600,000 *quaters* équivaudront à 12,900,000 boisseaux de Paris. 3° La Capitation. 4°. Les impôts mis sur les lettres, le papier, le parchemin, les journaux, les cartes, les cuirs, les fenêtres, les domestiques, les boutiques et une infinité d'autres consentis par le parlement en 1784 et 1786.

Le produit du *revenu établi* est appliqué au payement de la dette nationale, aux charges de la liste civile dont la somme annuelle se fixe au commencement de chaque règne, et à ce qu'on appele en Angleterre *Sniking fung* qui est un certain fonds d'amortissement à la disposition du parlement et particulièrement consacré à l'acquit de la dette nationale.

Les droits affectés aux *subsides annuels* sont 1°. La taxe sur les terres, *Land tax*; 2°. Celle qui se perçoit sur la dreche, *the Malt tax;* on nomme dreche l'orge germée qu'on employe à la bière. Chaque année un bill du parlement renouvelle ces taxes dans les proportions qu'exigent les besoins de circonstance. C'est la banque d'Angleterre qui avance au gouvernement la somme qu'ils doivent produire et au recouvrement de laquelle il procede ensuite avec tout le tems qui est nécessaire.

Avant de passer outre il convient de donner des notions sur cet établissement qui a été si utile à la nation angloise, et l'a sauvé plusieurs fois des crises les plus critiques. *La Banque d'Angleterre* établie par lettres pattentes du 27 juillet 1694, sous le regne de Guillaume III, est l'établissement le plus considérable de ce genre en Europe. A son origine elle avança au gouvernement 1,200,000 livres sterlings, qui consentit à lui payer une annuité de 96,000 livres, c'est-à-dire l'intérêt de cette avance sur le pied de 8 pour cent. En 1697, elle fut autorisée à augmenter son capital et à le porter à la somme de 2,201,171 livres sterlings; cette augmentation réalisée

par de nouvelles actions, fut jugée nécessaire pour soutenir le crédit de la banque alors très-chancelant, puisque ses billets ne circuloient qu'à 20 pour cent de perte; ce discrédit avoit été occasionné par une suspension de payement qu'elle avoit cru indispensable au moment où l'on procédoit à la refonte de la monnoie d'argent.

Par différens prêts faits au gouvernement, et une création de nouvelles actions, le capital de la banque se trouva monter en 1708 à 4,402,343 livres sterlings, et sa créance sur l'état à 3,375,027 livres sterlings. La dette du gouvernement s'accrut ensuite, se tripla pour ainsi-dire, et parvint à la somme de 11,686,800 livres sterlings, ce qui forme de notre monnoie celle de 267,043,380 livres.

Le dividende de la banque a varié suivant les circonstances et les diverses taux de l'intérêt que lui a payé le gouvernement pour la somme qu'il lui doit. Cet intérêt a subi les mêmes réductions que l'intérêt des autres parties de la dette nationale et il est également descendu de 8 à 3 pour cent.

Non-seulement la banque est d'unavantage infini pour la circulation générale par l'émission de son papier; mais encore elle est pour l'état

l'état d'un secours continuel dans le service journalier de ses finances. C'est la banque qui paye la majeure partie des annuités de la dette publique, qui fait courir les billets de l'échiquier, et avance au gouvernement, comme nous l'avons déjà remarqué, le montant annuel des produits de la taxe sur les terres et la Dreche; mais l'opération de la banque, la plus intéressante pour le commerce, non-seulement de l'Angleterre, mais de la majeure partie du continent, et qui a fait le principal but de son institution, c'est d'escompter le papier des divers négocians. On l'a vu souvent soutenir seule le crédit des maisons les plus puissantes de l'Angleterre, de Hambourg et de Hollande; notamment en 1763, année si funeste par la multitude des banqueroutes qui faillirent ruiner le commerce; en une seule semaine, dit-on, elle avança à différens négotians la somme exorbitante de 36,560,000 de nos livres tant en argent monnoyé qu'en lingots.

L'ordre qui regne dans cet établissement, les précautions qu'on y prend pour en assurer le crédit tiennent réellement du prodige. Linguet qui la regardoit comme une machine aussi merveilleuse que peu connue, a

dit en cela une très grande vérité, car elle est parvenue à faire préférer ses effets à de l'argent comptant.

On a calculé que la somme des billets de banque qui se perdent annuellement, soit dans les naufrages, ou par un accident quelconque, égale celle que dépense l'administration de cette banque pour les frais de régie; elle éprouve d'ailleurs très-peu de pertes importantes par les soins journaliers qu'elle prend pour les prévenir, de sorte qu'elle jouit du produit intact et immense qui résulte de son commerce et de l'escompte qu'elle fait.

Les espèces se recoivent et les payemens se font à la banque toujours au poids; il y a quelques années qu'ils s'y faisoient au compte, mais on découvrit un caissier, qui emportant tous les jours chez lui, une grande quantité de guinées, les diminuoit en poids, par une machine ingénieuse, sans les défigurer en aucune manière. Cette manipulation criminelle qui eut pu rester long-tèms ignorée et impunie, ne fut découverte que par la maîtresse de ce malheureux qui le trahit, il fut exécuté, et le mode de péser les espèces fut établi.

Les moindres billets de banque sont de dix livres sterlings et les plus forts ne sont pas limités ; on peut se faire donner un seul billet pour des sommes immenses, les plus communs sont de quarante livres et de cent livres. On ne peut mettre aucun arrêt sur ces billets, c'est une véritable monnoie dont les loix ordonnent le payement au porteur sans qu'aucune raison puisse y apporter du retard, aussi les démarches de ceux qui en ont perdu sont elles vaines, lorsque l'honnêteté ne porte pas ceux qui les ont trouvés à les restituer. Cependant il y a quelques années que la banque elle-même enfreignit cette loi, et fut sur le point d'en porter la peine d'une manière très-grave. Le commis d'un banquier, lui avoit volé pour vingt mille livres sterlings de billets de banque, et après les avoir négociés à un juif, étoit passé en Hollande. Le vol avoit été inséré dans les papiers publics avec le numérp des billets, et une prière à tous les négocians de les arrêter. Le juif qui étoit sans doute au fait de pareilles affaires, laissa passer l'allarme et au bout de six mois se présenta à la banque avec les billets, afin d'en être payé. Ils furent reconnus et l'administration, pour favoriser le banquier qui avoit

été volé et qui faisoit caisse commune avec la banque, refusa de les payer avant que le banquier n'en fut instruit; le juif insista et sur le refus net qu'on lui fit de le satisfaire, il courut à la bourse les billets à la main, en assurant qu'ils lui avoient été envoyés de Hollande. Cet homme attira l'attention par ce qu'il étoit connu pour faire un fort commerce et posséder une fortune considérable; il publia qu'il alloit faire afficher le refus de la banque et les soupçons désavantageux qu'il en concevoit; on commenta beaucoup sur cet évènement à la bourse, et sur-tout les gens mal intentionnés, qui n'étoient nullement dupes de la bonne foi du juif, mais qui affectoient de l'être. L'administration de la banque instruite de cette espèce de rumeur, en prévit les conséquences, fit appeler le juif et le paya. Ailleurs, et sous un autre régime, on lui eut fait un mauvais parti; mais en Angleterre il avoit la loi pour lui, et il la réclama avec l'impudence qu'apporte toujours en pareille occasion le fripon qui en abuse, par ce qu'il la connoit. Cet inconvénient fait l'éloge de l'Angleterre loin d'en faire la satire; elle fait connoître que la loi y commande impérieusement.

Instruite depuis par l'expérience, la banque a adopté pour principe invariable de rejetter toute considération lorsqu'il s'agiroit de faire honneur à ses billets, et elle prouva dans une aventure assez singulière, qui lui arriva quelque tems après, que son intention n'étoit pas de se départir de la regle qu'elle s'étoit prescrite. Un de ses directeurs, homme très-riche, avoit eu besoin de trente mille livres sterlings pour faire le payement d'une terre qu'il venoit d'acheter; pour le faciliter, il avoit porté cette somme à la banque et s'étoit fait donner un simple billet de la même valeur. De retour chez lui, il lui étoit survenu une affaire, et il avoit posé à la hâte ce billet sur sa cheminée; quelques momens après étant revenu pour le mettre sous clef, il ne l'avoit plus retrouvé. Ame qui vive n'étoit entré dans son appartement, il ne pouvoit faire tomber de soupçon sur personne, il crut donc que le billet agité par l'air étoit tombé de la cheminée dans le feu. Il alla compter cet accident à ses collegues, qui le connoissant pour un parfait honnête homme, ne firent point de difficulté de lui fournir un second billet, avec d'autant plus de raison, qu'il n'y avoit pas vingt-quatre heures qu'il

avoit déposé son argent à la banque, mais ils exigèrent de lui par écrit qu'en cas qu'il retrouvât le premier billet, il le rapporteroit à la compagnie ou qu'il y feroit personnellement honneur si quelqu'étranger venoit à le présenter. Une longue suite d'années s'écoula sans qu'on entendit parler de rien et l'administrateur lui-même, au profit duquel avoit été fait le double billet, mourut. Un architecte acheta la maison qu'il avoit occupée et, dans les réparations qu'il y fit, trouva le premier billet qui étoit tombé entre le chambranle et la cheminée ; il se présenta à la banque pour en obtenir le payement ; elle y satisfit sur-le-champ, par ce que l'héritier de l'administrateur ne voulut point entendre parler de restitution, et le porteur, de l'acte qui annulloit l'effet qu'il présentoit.

Quoiqu'il soit très-difficile de contrefaire les billets de banque, soit par la finesse du papier, et la manière d'écu qui y est très-distinctement imprimé, il a eu, cependant, des contrefacteurs qui ont osé lutter contre ces précautions et braver le supplice que prononce la loi contre ce genre de crime. Il y a une quinzaine d'années qu'il se fit une

émission considérable de faux billets si bien imités, qu'il eut été impossible de les distinguer des véritables, sans une inadvertance des contrefacteurs. Dans la marque d'écu des bons billets on lit : *Bank of England*, et dans les faux il y avoit *Bank of Engeland*. L'*e* de trop découvrit la supercherie ; mais le public fut rassuré par la banque même qui prit la précaution de retirer de la circulation tout ce qui y avoit été mis; on en compte pour plus de 36,000 livres sterlings. Il est vrai que d'un autre côté elle n'épargna rien pour découvrir le contrefacteur, elle eut le bonheur de réussir, il fut arrêté, c'étoit un nommé *Morton*, jeune homme qui avoit reçu une bonne éducation et appartenoit à une honnête famille. Il n'eut pas langui long-tems en prison, mais un évènement singulier retarda son supplice ; il fut le résultat d'une de ces machinations infernales que peuvent seuls concevoir et conduire des hommes semblables au trop fameux Desrues, le scélérat le plus inconcevable qu'ait produit la France et l'Europe entière, si celui dont je vais compter le crime, ne le surpassoit encore.

Enchaîné dans un cachot de la prison de St-Georges-field, *Morton* languissoit dans l'af-

freuse attente de la punition due à son crime, quand un de ses amis ou plutôt un homme qui se disoit l'être, pénétra dans ce séjour de douleur, vint essuyer ses larmes et bannir de son cœur le désespoir, en l'assurant que touché de son sort infortuné, il étoit résolu de tout entreprendre pour l'arracher à la mort. Un tel ami fut pour Morton un ange tutélaire, il le serra tendrement dans ses bras; cher *Deeds* (c'étoit ainsi que s'appeloit ce perfide ami) je remets ma vie entre vos mains, lui dit le jeune Morton, généreux ami, j'attends tout de vous.

Deeds en effet, ou par ruse ou par argent, parvint à briser les chaînes de Morton, et deux jours après cette première entrevue; il reparoît dans la prison avant le lever de l'aurore, annonce à son ami qu'il est libre, lui ôte ses fers et le conduit lui-même à une chaise de poste préparée pour le recevoir à trente pas de la prison. Ce jeune homme croyoit encore que cette heureuse délivrance n'étoit qu'un songe trompeur, qu'il étoit déjà à Douvres et à la vue des côtes de France.

En se séparant de *Deeds* il étoit convenu avec lui qu'en abordant en France il changeroit de nom, qu'il prendroit la route de Flan-

dres et qu'il se fixeroit à Bruxelles. *Deeds* de son côté, devoit à Londres remuer ciel et terre pour arranger l'affaire de son ami et le rendre le plutôt possible à sa patrie et à ses embrassemens. Jusqu'ici nous avons vu le tendre ami, nous allons voir maintenant l'atroce scélérat.

Comme dans l'affaire de Morton il importoit à la banque de Londres de remonter aux sources et de connoître tous les agens de la contrefaction, elle se trouvoit arrêtée dans ses recherches par la fuite inattendu du seul contrefacteur qui eut été arrêté. *Deeds* qui n'ignoroit pas l'intention des administrateurs de la banque, va les trouver, leur dit qu'il a découvert l'asile où s'est réfugié Morton, et qu'il est prêt à le leur livrer s'ils veulent lui compter la somme de 5,000 livres sterlings, plus de cent mille de nos livres. L'administration trouva cette somme exorbitante, mais elle pensa que déterminé à une telle action par l'amour de l'argent, cet homme aimeroit mieux gagner mille livres sterlings que rien, elle lui fit proposer cette somme et *Deeds* l'accepta.

Aussi-tôt il écrit à Bruxelles au trop crédule Morton, (qui ne l'eut pas été comme

lui !) avec lequel il n'avoit pas cessé d'être en correspondance, et que de tems en tems il avoit aidé de secours d'argent, il lui écrit, dis-je, qu'enfin après quatre mois de sollicitations et de courses, il est parvenu à accomoder son affaire ; qu'il sera trop payé des peines qu'il s'est données par la satisfaction d'embrasser son ami une seconde fois. Morton qui mettoit tout son bonheur à revoir son pays, passion qui est celle de la majeure partie des Anglois qui voyagent, Morton baisa la lettre de son ami et plein de confiance dans ce prétendu bienfaiteur, partit le jour même qu'il reçut cette lettre perfide. Les émissaires étoient placés par *Deeds* même, qui leur avoit indiqué le bâtiment qui devoit débarquer Morton et il fut arrêté au moment même qu'il mettoit pied à terre. L'infame *Deeds* reçut les mille livres sterlings qu'on lui avoit promis, le procès de Morton fut repris et se termina par l'exécution de ce malheureux. Sans doute il mérita son supplice, mais l'atrocité du monstre qui le livra le rend intéressant. On ne voit plus dans son crime qu'une foiblesse, lorsque celui de *Deeds* fait frissonner d'horreur. Le ciel a vengé ce forfait, car *Deeds* mourut quatre jours après avoir reçu l'or qui

avoit été le prix de son crime ; le scélérat avoit su en le commettant se renfermer dans le cercle des loix, et les hommes qui ressemblent à *Deeds* osent toute espèce de crimes, lorsqu'ils peuvent les commettre ainsi ; d'où je conclus, en dépit du matérialiste, qu'il est un Dieu vengeur qui poursuit et punit le criminel qui a su échapper au glaive de la justice des hommes.

Je reviens au revenu de l'Angleterre dont la digression sur la banque m'a un peu éloigné. Je vais donner un tableau concis de son accroissement successif pendant les 17 et 18me. siècles, apperçu qui instruira davantage que tout ce que je pourrois dire sur cette matière.

TABLEAU du revenu national en Angleterre sous différens regnes.

En 1600, l'avant dernière année du regne de la fameuse Elisabeth, il étoit de 14,000,000. (1)

En 1633, sous Charles I de 18,540,000.

---

(1) J'employe ici des livres tournois ainsi que dans le reste de cet article.

En 1660, sous Charles II.	28,000,000.
En 1688, époque de la révolution, il montoit à	48,000,000.
En 1701, sous la reine Anne à	87,000,000.
En 1751, sous Georges II,	138,000,000.
En 1765, sous Georges III,	239,000,000
En 1786, d'après les relevés faits par ordre du parlement, il étoit de	367,000,000.

Il résulte de ce tableau que le revenu national en Angleterre étoit en 1786 vingt fois plus considérable qu'en 1600, sous la reine Elisabeth, et l'on voit que de 1751 à 1786, il a presque triplé.

Cet accroissement ne s'est opéré, comme on se l'imagine bien, que par des sur-additions de charges qui, déjà très considérables, sont devenues supportables par la manière dont elles furent imposées. En indiquant la fatale nécessité qui avoit obligé le parlement à les sanctionner, elles indiquoient aussi la sagesse de ce corps législatif, qui dans toutes les circonstances, a mieux aimé recourir à une infinité de taxes assises sur des produits de l'in-

dustrie et des objets de luxe, ou à des taxes qui peuvent se rapporter à la nature de celles-ci, tels que l'impôt sur les fenêtres, celui sur les domestiques, sur les boutiques etc, que de fouler l'agriculteur qu'on ne peut trop encourager, de sorte que des 367,000,000 livres formant le revenu de la Grande-Bretagne, l'impôt qui peut peser sur le cultivateur n'est que de 64 millions. D'où vient cette disproportion? en voici la cause.

L'appréciation du produit de chaque propriété ayant été faite il y a environ cent ans, et l'impôt assis en conséquence, il n'a point varié depuis, quoique les possessions aient donné un produit beaucoup plus considérable qu'il n'étoit à l'époque du recensement, et cela, par ce que les économistes bretons ont pensé que rien n'étoit plus propre à décourager l'agriculteur et à le détourner des essais et des avances qui deviennent nécessaires lorsqu'il s'agit d'améliorer une terre ou ses cultures, que la perspective de voir le revenu public lui enlever une partie de ses soins, de ses mises et de son intelligence. Le parlement a adopté ce principe, et toute terre aujourd'hui n'est imposée que d'après la valeur en argent assignée autrefois à son produit, il

étoit de 4 shellings par livre sterling, ou d'un cinquième, de sorte que le propriétaire jouit seul et sans le partager avec le fisc, de l'accroissement de ce produit suivant qu'il a su le bonnifier par son industrie.

Avant de parler de la dette nationale, voyons qu'elle est la proportion du revenu de la Grande-Bretagne avec sa dépense. Suivant les comptes présentés en 1786 au parlement par Pitt, le revenu de la Grande-Bretagne se montoit à 356,836,251.

Voici quel fut le tableau de la dépense.

Pour les intérêts de la dette nationale, y compris les billets de l'échiquier laissés dans la circulation et frais de payement;	220,945,096 liv.
Pour la liste civile,	20,857,500.
Pour la marine.	41,715,000.
Pour l'armée.	37,080,000.
Pour l'Artillerie.	8,064,900.
Pour la Milice.	2,108,925.
Pour divers services.	1,721,300.
Revenus affectés à certains objets distincts de la dette	

publique,	1,542,105.
Pour certaines charges du revenu établi,	1,497,018.
Excédent pour former un fonds d'amortissement,	21,304,407.
Total et somme pareille au revenu,	356,836,251.

Tel fut l'état que présenta Pitt et l'espèce de balance qu'il proposa d'établir entre le revenu et la dépense, d'après les sommes qui lui parurent nécessaires pour subvenir aux divers services de la chose publique. Il avoit pour but dans cet exposé de faire croire à la nation que le revenu étoit plus grand que la dépense ordinaire d'une année de paix puisqu'il laissoit un excédent de revenu annuel capable de former un fond d'amortissement qui, procurant chaque année une quotité sensible d'extinctions d'engagemens publics, auroit par degré diminué et enfin acquitté la dette nationale. Mais cet arrangement, cet étalage n'étoit qu'une hypothèse ministérielle telles que nous en avons tant vu en France; ce qui prouva effectivement le charlatanisme de Pitt, c'est que dans l'année

même où il présenta son résultat, la dépense de la Grande-Bretagne surpassa de beaucoup son revenu, car voici qu'elle fut la balance réelle de la recette et de la dépense pour l'année 1786, d'après les relevés faits sur les regîtres mêmes de l'Echiquier.

Recette	367,000,000.
Dépense	399,000,000.
Deficit	32,000,000.

Il est vrai cependant que ce deficit n'est de 32 millions qu'en apparence, parce que dans la dépense il se trouvoit un article de près de 23 millions de nos livres employé à l'extinction de la dette publique, ce qui ne forme qu'un véritable déficit de neuf millions, qui en 1787 et 1788 n'a pas été moindre; d'où il résulte nécessairement que le gouvernement anglois sera obligé, pour être au pair, de recourir à de nouvelles taxes pour ne pas augmenter la dette nationale qui est déjà excessive, et sur laquelle je vais donner des notions exactes avec d'autant plus de raison que la plûpart de nos voyageurs n'en ont traité que sur parole.

Il est bon d'observer avant, qu'on distingue en

en Angleterre, en fait de finances, la *dette fondée* et la *dette non-fondée*; la première est celle avouée et reconnue par le parlement, et dont les intérêts se payent avec une partie de ce qu'on appele le *revenu établi*, fixé chaque année par le parlement; mais il arrive à l'administration, sur-tout en tems de guerre, de contracter des dettes pour les besoins urgens des services de terre et de mer. Ces dettes contractées sans l'aveu du parlement, n'ont parconséquent aucune portion du revenu public affectée aux payemens de leurs intérêts, puisque le parlement seul peut disposer du revenu public. Ce sont des avances ou un crédit que des particuliers font au roi personnellement, dans l'espoir qu'il aura assez d'influence dans le parlement pour déterminer ce corps à reconnoître ces avances et à les joindre à la *dette fondée*, et ces sortes d'avances, jusqu'à ce qu'elles soient reconnues du parlement, s'appelent la *dette non-fondée*.

Tracer l'histoire de la dette d'une nation, c'est donner celle des imprudences, des écarts politiques et des dilapidations de ses administrateurs. On y voit, entr'autres choses, les nombreux sacrifices qui ont été motivés par

les accès périodiques de leurs passions, toujours funestes et ruineuses pour la nation. Quand d'un côté l'on compte les victimes infortunées qu'ont emportées les siéges et les combats, et de l'autre, celles auxquelles l'énormité de la dette nationale ravit journellement le nécessaire ou tout au moins l'aisance, pour payer les millions dont ces écarts momentanés ont grévé annuellement les générations présentes et futures, on voit que ces écarts financiers ont été plus fatales aux nations que ceux même de l'ambition, et le corollaire de ce théorême politique est l'énumération des emprunts publics qui acheve de mettre en évidence les folies d'un peuple ou de ses chefs.

Dans les tems ou Sparte et Athenes se disputoient l'empire de la Grèce; Rome et Carthage celui de l'Europe, Gènes et Venise le commerce de l'Orient; la Suede et le Dannemarc la prépondérance dans le Nord, les peuples se contentoient de dépenser dans leurs querelles le fruit de leurs économies antérieures, et les tributs qu'ils s'imposoient annuellement; ceux qui avoient une guerre à soutenir ne compromettoient point l'existence des générations qui devoient les suivre à

moins qu'ils ne se vissent exposés au danger de passer sous une domination étrangère.

Cette cruelle alternative étoit rare ; mais s'ils étoient assez heureux pour éviter ce malheur, et qu'ils fussent victorieux, ou au-moins qu'ils n'eussent que quelques revers à réparer, ils avoient la certitude que les frais de leurs guerres, acquittés peu de tems après leur époque, ne retomberoient pas à la charge de leurs descendans, et que ceux-ci n'auroient à payer que leurs propres fautes. Maintenant il en est tout autrement dans tous les états de l'Europe, les peuples sont encore dans la gêne pour celles qui ont été commises par leurs ayeux. En Suède, on paye encore les folies de Charles XII ; en Angleterre celles de Guillaume III, d'Anne et des deux premiers Georges ; en France, celles de Louis XIV, de Louis XV, etc., de sorte que, presque partout, la génération présente est obligée de subvenir non-seulement aux guerres qu'elle entreprend, mais encore à celles qui ont eu lieu depuis près de deux siècles ; et comme l'expérience ne la corrige point, elle transmettra aux générations qui viendront après elle ce fardeau énorme, augmenté en-

core de ses propres folies, que nos neveux ne trouveront pas avoir été en diminuant. Cependant une observation à faire, et qui est une espèce de baume à verser sur la plaie que je viens de découvrir, c'est qu'heureusement la richesse des nations croît par l'effet de leur industrie, en même tems que la masse de leurs engagemens devient plus considérable; et si d'un côté leur inconsidération opère mal, de l'autre on voit leur ingénieuse activité en préparer le remède.

Je passe de ces réflexions à la dette publique de l'Angleterre, et je vois que l'origine n'en remonte pas à un tems plus ancien que celui de la révolution (1688). Le roi Guillaume III, forcé d'opposer à la France, ou plutôt à Louis XIV, des forces proportionnées aux armemens formidables dont ce même Louis XIV donnoit le premier le funeste exemple, proposa aux Anglois, dans l'urgence où ils se trouvoient, de recourir à la voie de l'emprunt, moyen déjà connu et pratiqué en Hollande et dans plusieurs royaumes du Nord; mais comme il emprunta presque toujours à des termes fixes de remboursemens qui furent effectués avec exactitude, la dette

angloise, ne se trouva monter, sous la reine Anne, en 1703, qu'à 233 millions de nos livres.

Avant 1714, c'est à dire avant l'avènement de Georges I au trône, cette dette fut portée à un milliard cent soixante-treize millions, par les efforts infructueux que l'Angleterre fit pour la cause de l'Archiduc, dans la guerre de succession dont elle n'auroit point dû se mêler.

En 1716, la deuxième année du regne de Georges I, les intérêts de cette dette furent réduits de six à cinq pour cent. Sous Georges II, en 1727, ils le furent de nouveau à quatre pour cent; en 1738, la dette se trouva reduite, par quelques remboursements opérés dans les années précédentes, à un milliard soixante-treize millions; mais, en 1740, la mort de l'empereur Charles VI ayant plongé l'Europe dans une guerre générale, l'Angleterre, qui y joua un grand rôle, y sacrifia près de quinze cents millions, et vit, en 1749, sa dette accrue et se monter à un milliard sept cents douze millions, pour lesquels on payoit soixante-huit millions d'annuités, qui bientôt, réduites d'un demi pour

cent, ne formèrent plus qu'une somme de soixante-un millions.

En 1755 commença cette guerre si fatale à la France, et si dispendieuse pour l'Angleterre qui l'entreprit, pour ainsi dire, sans autre motif que celui de nous guerroyer; elle qui ne devoit chercher que la paix, pour ne pas augmenter son état de gêne; mais il le fut tellement que, malgré la réduction des annuités à trois pour cent, quoique dans l'origine les capitaux qu'elles représentoient eussent été prêtés à six, la dette nationale, en 1764, c'est à dire une année après la paix, se trouva être de trois milliards trois cents quatrevingt-dixneuf millions, dont l'intétêt, à trois pour cent, étoit de plus de cent millions.

Onze années de paix vinrent ensuite, mais elles furent employées à toute autre chose qu'à des économies propres à la libération de l'état, puisqu'on ne remboursa, pendant cet intervalle, que deux cent quarante-neuf millions, de sorte que, selon *Chalmers*, le capital de la dette *fondée* étoit encore, en 1775, de trois milliards cent cinquante millions de nos livres, et les annuités, payées en intérêt de ce capital, formoient une somme de cent

millions. Il restoit en outre pour près de 30 millions de billets de l'échiquier, non-éteints, qui étoient en circulation dans le commerce à trois pour cent d'intérêt ; le même *Chalmers* observe que le revenu public ne passoit pas alors 230 millions.

Tel étoit l'état des finances de la Grande-Bretagne à l'époque de l'insurrection de ses colonies, et de la guerre qu'elle occasionna, la plus dispendieuse que l'Angleterre ait jamais soutenue ; elle fut telle que depuis 1776 à 1784, chaque année fut marquée par un emprunt, et dans ces six années l'Angleterre dépensa une somme égale à huit années de son revenu ordinaire, qui font plus de treize années de son revenu total, et plus de 25 de son revenu libre et disponible, car la somme des capitaux de tous ces emprunts fut d'environ un milliard cent cinquante millions de livres tournois, et celle des intérêts de 95 millions.

Toutes les dettes contractées pendant cette guerre furent *fondées* dès leur origine même; chaque bill d'emprunt fut suivi d'un autre bill qui créoit de nouvelles taxes pour subvenir à l'intérêt annuel de l'emprunt que le parlement venoit d'autoriser. Malgré les dif-

férentes urgences auxquelles les emprunts dont je viens de parler avoient pourvu, il restoit encore une inquiétude à la nation, c'étoit de savoir à quoi se monteroit la dette non-fondée lors de la liquidation des comptes des différentes caisses qui avoient rapport au département de la guerre. L'opinion générale étoit que les taxes récemment établies avoient dû produire plus qu'il ne falloit pour es 95 millions d'intérêts résultant des emprunts qui les avoient motivés, et l'on croyoit trouver dans le *revenu libre* de quoi fonder la dette qui résulteroit des reliquats des comptes du département de la guerre, qu'on supposoit devoir aller peut-être, comme en 1764, à deux cent millions; mais on étoit loin de compte, et la nation angloise à la fin de 1783 apprit qu'elle s'étoit bercée d'une chimère. Le produit de toutes les taxes ne fut pas même suffisant pour payer en même tems l'intérêt de toutes les dettes fondées, et ce qu'il étoit indispensable de regarder comme dépense ordinaire même dans une année de paix. En un mot on reconnut l'existence d'un deficit qui étonna la nation mais ne la déconcerta point, par ce qu'en Angleterre l'esprit public est doué d'une éner-

gie qu'on essayeroit en vain d'apprécier aux yeux de ceux qui ne le partagent point. Enfin quand les comptes de la marine, des vivres, de l'artillerie et de l'extraordinaire des guerres eurent été rapprochés, l'Angleterre sut que la *dette non-fondée*, qu'elle s'attendoit ne devoir monter qu'à deux cent millions étoit de quatre cent quatorze millions portant vingt millions d'intérêt. Il restoit encore dans la circulation cent vingt huit millions de billets de l'échiquier, dont l'intérêt à divers taux montoit à plus de six millions. Il est bon d'observer en passant que les billets de l'échiquier offrent en Angleterre la ressource momentanée qu'on se procuroit autrefois dans nos finances par la voie des *anticipations*, moyens également faciles et ruineux à employer.

Rien ne peut donner une idée plus précise de l'étendue de la dette actuelle de la Grande Bretagne, que le rapport des commissaires nommés en 1786 par la chambre des communes, pour examiner les comptes présentés par Pitt. On y voit que la somme nécessaire pour acquiter les annuités perpétuelles ou viagères, l'intérêt des 128 millions de billets de l'échiquier laissés en circulation, ainsi que

les frais des bureaux relatifs à ces objets se montent annuellement à 221 millions dont 30 seulement sont affectés aux annuités viagères. Or nous avons vu que le revenu de la Grande-Bretagne se montoit à 367 millions, il ne lui reste donc annuellement de disponible que 146 millions avec lesquels il faudra subvenir à l'entretien de sa marine, à la liste civile, aux dépenses que nécessitent les forces de terre, en un mot à toutes celles qui ont rapport au tems présent, ce qui ne sera pas facile à exécuter puisque celles des tems qui ne sont plus lui enlevent plus des trois cinquièmes de son revenu actuel.

Pour énoncer en peu de mots l'état critique où se trouve la Grande-Bretagne et embrasser dans un seul apperçu sa dette immense, il ne s'agit que de la résumer, ce qui sera facile à faire d'après ce qu'on vient de lire.

TABLEAU FIGURÉ

De la dette de la Grande Bretagne

EN 1788.

Capital dû avant 1775 . 3,150,000,000 liv.

Capitaux des emprunts faits jusqu'en 1784	1,749,712,500
Dette non-fondée qui s'est trouvée existante en 1784.	414,000,000
Billets de l'échiquier en circulation	128,000,000
Capital de la dette de la Grande-Bretagne	5,431,712,500

La Grande-Bretagne doit donc en capital la somme effrayante de cinq milliards quatre cent trente un millions sept cent douze mille cinq cent livres tournois. Il y a environ cent ans qu'elle a commencé à emprunter; elle est exactement dans le même état où elle seroit si, depuis ce tems, il y eut eu chaque année dans sa recette et sa dépense un deficit habituel et uniforme de cinquante quatre millions.

Depuis 1786, par le fond d'amortissement assigné par Pitt, le capital de cette dette paroît être diminué d'environ 70 millions; mais comme depuis 1786 jusqu'à ce jour la dépense de chaque année a excédé le revenu, il ré-

sulte que l'effet de ce fonds d'amortissement peut fort bien n'être qu'illusoire. C'est à-peu-près l'idée qu'on doit avoir dans la majeure partie des administrations financières de l'Europe, de ces prétendus amortissemens qui doivent un jour et insensiblement libérer l'état, et qui ne font réellement que changer la dénomination de ses dettes. On y croit quelques instans, mais le moment d'illusion évanoui laisse voir enfin le réel du deficit. Voilà la position des Anglois et la nôtre; la Russie, la Caisse autrichienne ne sont pas mieux; mais il faut dire à l'avantage du gouvernement anglois, qu'il n'emprunte presque jamais onéreusement, et qu'il a très peu d'annuités à vie d'un intérêt très-haut. Nous observerons en passant, qu'en Angleterre, on appele *annuité* ce que nous appelons chez nous *rente constituée* et qu'il y a en Angleterre, des annuités perpétuelles et viagères. Le gouvernement anglois a toujours eu sur nous et les nations qui ont été forcées de recourir aux emprunts, l'avantage d'ouvrir et de completter les siens à un tau toujours modéré. Sous Georges I, on emprunta presque toujours à trois et jamais à plus de quatre pour cent. Les deux premières années de la guerre de 1755, les An-

glois trouvèrent tout l'argent qu'ils voulurent à trois pour cent et le reste de la guerre à quatre et demi. Dans les emprunts qu'ils firent dans la dernière guerre, l'intérêt moyen fut plutôt au-dessous qu'au-dessus de cinq pour cent; il y a loin de là aux sept, huit et neuf pour cent sur deux têtes auxquels on emprunta en France en 1782, 83, 85 et 87. Mais pourquoi nos administrateurs avoient-ils tant de peine à ramasser quelques millions à un tau si différent, tandis qu'on venoit pour ainsi dire l'offrir aux Anglois? c'est que ceux-ci avoient acquis la confiance de l'Europe par leur ponctualité connue à remplir leurs engagemens, et par l'aisance avec laquelle l'intérêt stipulé fut toujours payé avec le produit des taxes affectées à cet objet, tandis que par la maladresse de nos administrateurs, la France épuisée sous le règne de Louis XV, avoit été réduite à suspendre ou morceler ses payemens, ce qui lui avoit fait encourir le plus grand discrédit.

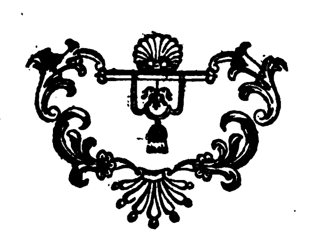
Cependant, une chose singulière, et à laquelle, toute fois, on devoit s'attendre quand on connoit les hommes; c'est que le crédit des Anglois leur a été funeste, et n'a servi qu'à augmenter la dette nationale, car un écrivain

plusieurs fois ruiné la navigation et suspendu les opérations du commerce; mais la secousse convulsible de 1721 y a dérangé dans le tems toutes les fortunes, bouleversé une multitude de spéculations et d'entreprises utiles, en un mot, reculé la nation de plus de trente années dans les progrès de sa richesse et de son industrie. Joignez à ces revers la gêne presque continuelle des payemens de la dette publique et les vacillations du crédit national, qui ont souvent produit des stagnations cruelles dans les classes actives du commerce, des manufactures et des arts; joignez-y encore un systême vicieux d'impositions qui a tenu long-tems l'agriculteur dans l'oppression et la pauvreté, systême qui, toutes les fois qu'il a été question de la répartition de l'impôt, a su mettre en avant le crédit et la faveur, dont le moindre inconvénient est d'enfreindre les proportions prescrites par la loi, et dont le but étoit d'écarter du riche ou de l'homme puissant le fardeau qui retomboit à la charge de l'homme du peuple. La législation elle-même sembloit avoir concouru avec le cupide égoïste, à consacrer cet abus en maintenant une classe immense de privilégiés et créant des milliers d'offices qui en

accroissoient

accroissoient continuellement le nombre. Un autre fléau encore, qu'on ne trouvoit point en Angleterre, et qui a beaucoup nui à la prospérité de la France, c'est que chez nous la noblesse qui ne servoit point étoit vouée par le préjugé à une orgueilleuse et stérile oisiveté. Il est vrai que celle qui étoit riche consommoit beaucoup, et par là aiguillonnoit l'industrie et le talent qui se porte par-tout où elle est; mais cet avantage qui n'étoit qu'un allégement peu sensible, qu'étoit-il en comparaison du fardeau qui résultoit de nourrir tant de bouches inutiles qui formoient la classe nombreuse de la noblesse pauvre. Ajoutez enfin à tant d'obstructions, deux cent mille hommes, toujours sous les armes et choisis entre les plus forts, les plus jeunes et les plus robustes, l'élite en un mot de la nation, parmi les travailleurs, enlevés à l'agriculture et aux professions méchaniques qui diminuoient d'une manière sensible la masse du travail qui constitue proprement la vraie richesse nationale, prépare la prospérité de l'état et peut seul mettre à l'aise un peuple au milieu même des demandes les plus multipliés du trésor public. Le nouvel ordre de choses qui vient de s'établir en France, en

détruisant ces abus rendra-t'il notre condition meilleure ? on m'assure que oui, je desire que ce oui ne soit pas un simple vœu pour la génération présente et celle qui doit la suivre.



CHAPITRE XII.

Commerce des Anglois. — Ses commencemens. — Ce qu'il fut sous les Stuarts. — Causes qui ont contribué à sa prospérité. — Différentes compagnies des Indes. — Manufactures. — Navigation intérieure. — Canal de Liverpool.

C'est le commerce qui a rendu la Grande Bretagne la puissance la plus formidable de l'Europe, et celle qui aujourd'hui a le plus de moyens, malgré sa dette immense et sa scission avec ses colonies de l'Amérique. Les détails que me fourniroit cet article formeroient un volume, si je voulois rapporter tout ce qui a été écrit de précieux sur cet objet; il me suffira, pour satisfaire mes lecteurs, de leur apprendre que l'Angleterre ne commença à se distinguer parmi les puissances commercantes que sous le regne d'Elisabeth, inscrit si glorieusement et à tant de titres dans les annales de l'Angleterre, où il n'a d'autre

tache que le meurtre juridique de Marie Stuart.

Elisabeth protégea les navigateurs qui passèrent en Amérique pour y former des établissemens, et particulièrement celui que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de *Virginie*, dénomination qu'il reçut pour honorer la Vierge royale qui étoit assise alors sur le trône de la Grande-Bretagne. Malgré cette dénomination et les éloges qu'on a prodigués à Elisabeth, il faut convenir que cette princesse ne donna pas à cet établissement toute la consistance qu'on eut pu attendre de la munificence d'un potentat qui n'eut pas été entaché d'avarice comme l'étoit cette princesse.

Jacques premier, moins célèbre dans l'histoire, fit beaucoup plus qu'Elisabeth pour l'amélioration du commerce anglois. La Compagnie des Indes orientales lui dut son existence et la majeure partie des colonies leur prospérité. Quoique l'expérience et l'histoire des hommes nous aient appris que l'esprit de commerce et celui de liberté se trouvent presque toujours essentiellement unis, il est un fait qui semble contredire cette observation,

c'est que sous les Stuarts, qui furent des princes ennemis de la liberté, le commerce anglois reçut les plus grands encouragemens et s'accrut en conséquence.

Mon dessein n'a pas été, dans mes observations, d'examiner chronologiquement quelle a été la face du commerce en Angleterre pendant les différentes crises qui précéderent ou suivirent la révolution de 1688; cette tâche est celle de l'histoire, c'est du tems présent que le voyageur disserte, il conte ce qu'il voit, et quand il est organisé pour voir, il s'arrête avec curiosité, en passant d'une manufacture à l'autre, sur les causes qui ont préparé à l'Angleterre l'état de prospérité où elle est aujourd'hui. Il voit d'abord de nombreuses découvertes augmenter nos connoissances et nos besoins, il voit les profits immenses des premiers navigateurs exciter l'émulation ou plutôt la cupidité de ceux qui les suivent; il voit les Espagnols et les portugais unis, maitres de l'Océan, des Indes, et du commerce, perdre bientôt cette prépondérance et leur empire, faute d'union et d'énergie. Trop foible pour conserver seul la vaste domination qu'il s'étoit formé dans l'Inde, le Portugais est réduit à un rôle subal-

terne et son pays à n'être plus, pour ainsi-dire, qu'une province de l'Angleterre. L'Espagnol équipe en vain la fameuse *Armada*, elle est dissipée par la tempête et les Anglois; dans l'Inde et une partie de l'Amérique, il est mis au niveau du Portugais. Telle est la décadence de ces deux puissances, si nulles aujourd'hui, que quelque jour on prendra pour des fables le récit de leur grandeur passée. Elle a été le premier mobile de la fortune des Anglois; Voici quel en a été le second.

La cruauté de Philippe II, monstre que malgré moi, je retrouve toujours sous ma plume, avoit porté le désespoir dans le cœur des Flamands et fait révolter ce qu'on a appelé depuis la *Hollande*; mais Elisabeth avoit accueilli, protégé, établi les malheureux qui avoient fui le glaive de l'intolérance avec lequel le barbare Alvarès de Tolède avoit égorgé leurs chefs et leurs parens. Ces proscrits s'étant trouvés être les meilleurs manufacturiers des Pays-Bas, ils avoient apporté avec eux les arts en Angleterre. Sous Louis XIV, la même scène s'étant renouvellée et l'intolérance ayant proscrit un million de François, ils allèrent chez les Anglois perfectionner les

arts que les premiers émigrés n'avoient portés en Anglerre qu'enfans ou imparfaits.

De ces divers évènemens et de sa situation, il résulte que l'Angleterre est la contrée de l'Europe qui a le plus d'avantages pour le commerce. Son industrie, sa constance et sa constitution en ont tiré le plus grand parti, et ont porté cette espèce de richesse au-delà de toute expression et de tout calcul. Dans un pays qui, peuplé d'hommes moins laborieux, eut à peine suffi à la subsistance des habitans, l'Angleterre tire de nombreux objets d'exportation tels que le beurre, le fromage, le bled, le bétail, le drap, le fer, l'étaim, le plomb, le cuivre, les cuirs, la couperose, le charbon de terre, l'alun, le saffran, le houblon, le lin, le chanvre etc. on trouve de ses chevaux dans toutes les écuries des princes ou de ceux qui en ont les moyens. Ses bœufs, ses moutons, ses porcs, sa volaille, son biscuit servent à l'approvisionnement non-seulement de la marine angloise, mais de toutes les flottes des différentes puissances. Voilà les denrées de première nécessité qu'elle fournit à ses voisins ; voyons maintenant les articles de luxe et de fantaisie qu'elle leur vend ce qu'elle veut et quand

elle veut, tout en prohibant dans son sein ce que ses propres manufacturiers n'ont point fabriqué. Je vois sur le buffet du riche les différentes bières de l'Angleterre, sur sa table, je trouve des huitres angloises, à son dessert il se plaît à verser dans des coupes de cristal des liqueurs que l'Anglois apporte de ses isles, ainsi que son rhum et son punch. Dans sa garde-robe tout est anglois, souliers, bas, habits, chemises et chapeaux; la canne qu'il porte, ce sont les anglois qui lui ont vendue; les harnois dont on couvre ses chevaux ont été faits à Londres, plusieurs de ses meubles sortent des boutiques du Strand, sur-tout ce qui est en acier. J'entre dans sa bibliothèque on y trouve des porte-feuilles d'estampes, et j'y reconnois le burin anglois; j'examine les livres et je vois que le papier le plus beau vient d'Angleterre, que la relure la mieux soignée, celle qui est faite avec le plus d'intelligence est l'ouvrage des Anglois.

Ce que cette nation nous fournit, et ce qui ne se borne pas seulement aux objets de luxe, mais embrasse encore toutes les branches de l'épicerie et de la mercerie, elle le fournit en proportion centuple aux Indes orientales, à ces Nababs dont elle transporte

sur les bords de la Tamise les roupies, les diamans, les cotons, les mousselines, les thés, les épiceries, les porcelaines, etc.; elle va les revendre aux Turcs, en Italie, en Espagne et en Portugal, contrées qu'elle regarde comme son propre domaine. La Flandre, le Nord, la Russie, la Pologne s'empressent aussi de changer leurs productions avec les Anglois pour les riches superfluités qu'ils leur apportent de l'Inde, et pour des roupies, du thé, du café et de l'indigo. L'Anglois a des bois de construction, des mâtures que des mains laborieuses convertissent bientôt en vaisseaux de 100 canons qui couvrent les mers et y font la loi. Telle est la prépondérance que les Anglois ont sur les autres nations de l'Europe pour le commerce de mer, qu'un auteur a démontré que si ce commerce étoit supposé partagé en vingt parts, il faudroit en attribuer six à l'Angleterre, cinq aux Hollandois, deux au Dannemarc, à la Suède et à la Russie, une aux villes anséatiques de l'Allemagne, trois à la France, deux à l'Espagne et au Portugal, et une à l'Italie et au reste de l'Europe. Cette proportion pourra cesser d'approcher de la vérité dans un demi siècle pour

la Russie qui veut absolument avoir une marine prépondérante, et n'épargne aucun moyen pour l'obtenir, malgré les obstacles que lui opposent la nature et la jalousie des peuples qu'elle essaye de rivaliser. Elle ne sera plus la même, mais dans un autre sens, pour l'Espagne et le Portugal qui autrefois ont affecté avec plus d'orgueil que de moyens l'empire des mers qu'on ne leur disputoit point encore, et où ils n'ont plus aujourd'hui qu'une existence précaire. Elle ne sera plus la même, cette proportion, elle sera doublée pour la France, pour ma patrie, parce que l'industrie qui prend tous les jours un nouvel essor, couvrira bientôt les mers de nos flottes et ne rivalisera les autres nations que par les lumières et les connoissances qu'elle transportera dans l'hémisphère austral avec les productions de ses manufactures.

Qui a porté la marine angloise au point où elle est aujourd'hui, si ce n'est les ressources qu'elle a puisées dans sa marine marchande; nous ferons de même en écartant toute distinction odieuse, et en plaçant au même niveau tout espèce de navigateur dont les connoissances nautiques seront recommandables.

Les principales corporations qui se sont formées pour donner au commerce plus d'importance et de splendeur, ont été la compagnie des Indes connue sous le nom de *East-India company* et celle qui porte celui de *South sea company*. La première dut son origine à quelques négocians qui, mécontens des Hollandois pour le compte desquels ils faisoient le commerce, offrirent à la reine Elisabeth et leurs capitaux et leur industrie. Elle les forma en compagnie par une charte qui porte la datte de 1601. Leurs premières actions furent de 1200 de nos livres, leur premier capital fut de 9 millions et leur première entreprise dirigée vers le royaume d'Achem où la jalousie des Hollandois, qui cherchoient par-tout à les desservir, ne les empécha pas de faire d'amples et nombreuses cargaisons de muscade, de gérofle et de canelle, épiceries précieuses aujourd'hui, mais plus précieuses que l'or même à l'époque de ces voyages. Les directeurs qui joignoient l'économie aux succès, proposerent aux actionnaires de joindre le dividende considérable qu'ils avoient à partager en 1676 à leurs premiers capitaux, les actions furent portées à 2,400 livres, et le capital à près de 18 mil-

lions de nos livres (1) et en 1685 à 25 millions. Quoique cette compagnie ait eu dans Josias, Child et quelques autres, des directeurs qui la firent prospérer, elle ne fut pas favorisée de Jacques qui lui préféroit la compagnie d'Afrique ; cette rivalité, les pertes que lui firent essuyer les Hollandois dans l'Inde, les entraves que le Mogol Aurengzeb mit à leur commerce, lui portèrent les plus cruelles atteintes, et firent baisser ses actions de moitié, ce qui porta le parlement à refondre cette compagnie ou à en créer une nouvelle.

Après quelques difficultés et beaucoup de réclamations de la part des premiers actionnaires, la nouvelle compagnie fut établie en 1698 et avança au gouvernement 48 millions à huit pour cent d'intérêt. Cependant la première compagnie ayant fortement fait valoir ses droits, elle fut réunie à la seconde en 1702 et prit le titre de *Compagnie réunie de marchands pour le commerce des Indes orientales*. Elle dut ses succès, qui furent

(1) J'employerai la livre tournois dans les évaluations des capitaux énoncés dans ce chapitre.

rapides et prodigieux, à la protection du gouvernement, à la bonne conduite de ses administrateurs et à l'influence qu'elle avoit dans les deux chambres du parlement qui sentoient déjà l'importance de cet établissement et les ressources qu'il offriroit un jour à la nation. Il en obtint en 1730 un privilége pour trente-quatre ans qui a toujours été renouvellé aussi tôt qu'il étoit expiré. A cette époque, la compagnie avança au gouvernement 36 millions, capital qui a produit cette espèce de papier connu en Angleterre sous le nom d'annuités à 3 pour cent.

Pour son administration, la compagnie a arrêté avec la sanction du parlement, que tout propriétaire d'actions dont le capital formeroit 24,000 livres sans distinction de sexe et de nation, auroit droit de voter dans les assemblées générales; que pour être directeur il faudroit justifier d'un capital de 48 mille livres, et que le nombre des directeurs seroit porté à 34 y compris le président et les secrétaires qui ne sont en place que pour 4 ans et peuvent être réélus. Le président a 4,000 livres d'appointemens et chaque directeur 3,600 livres. Ces directeurs sont obligés de s'assembler une fois par semaine et plus

souvent si les circonstances le requierent.

Outre les directeurs il y a autant de comités que de branches de commerce embrassées par la compagnie ; il y en a de particuliers pour les achats , pour la correspondance, pour la comptabilité , pour le fret et l'équipement des vaisseaux , pour le contentieux et le maintien des priviléges de la compagnie. Elle possede dans l'Inde des terrains immenses qui contiennent une population de plus de trois millions d'individus , et vivent tous du commerce que fait la compagnie , ou des travaux qu'il occasionne ou nécessite. Elle occupe annuellement 70 vaisseaux , 6 paquebots et plus de quarante autres petits bâtimens à l'équipage desquels elle employe plus de huit mille matelots..

La compagnie a éprouvé quelques altérations dans son administration et particuliérement en 1783 et en 1784. Le bill rendu à la sollicitation de Pitt à cette dernière époque, tendoit à prévenir les prévarications des directeurs , à atténuer leur faste dans l'Inde, à améliorer le sort des employés et à réintégrer les Nababs ou Rajahs que l'intrigue ou l'avarice de ceux qui gouvernoient dans l'Inde au nom de la compagnie, avoient dépouillés

et faits descendre du plus haut rang à la condition la plus abjecte. Le procès d'Hastings et quelques autres affaires semblables ont prouvé sans doute aux Anglois combien il est dangereux d'investir des droits régaliens, des particuliers qui doivent les exercer à plusieurs milliers de lieues de la métropole, et ne les exercent jamais qu'avec cette avarice, cette insatiable cupidité de l'homme qui a passé les mers pour accumuler des trésors.

La compagnie du Sud appelée *South sea compagny*, ne fit pas une aussi grande fortune que celle dont je viens de parler, mais elle eut aussi de nombreux millionnaires auxquels l'humanité ne pardonna point d'avoir acquis leurs richesses en faisant principalement la traite des nègres, commerce infâme, contre lequel la philosophie a réclamé tant de fois, et que l'Anglois, dont j'aime à parler avec éloge, a enfin juré de ne plus faire en 1792. L'origine de la compagnie du Sud est due aux malheurs des tems. Le gouvernement, pendant la guerre que, sous le regne de la reine Anne, l'Angleterre fit à la France, s'étant trouvé dans la plus grande urgence et dans l'impossibilité de payer ceux qui étoient employés sur ses flottes, leur avoit donné des

billets au lieu d'argent, et les malheureux marins pressés par le besoin s'étoient vus forcés de faire escompter ces billets à 40 et quelquefois 50 pour cent, et ce furent les honnêtes usuriers qui firent ces escomptes, qui devinrent les premiers actionnaires de la compagnie du Sud, dont le parlement, lors de l'appurement de la dette qui formoit leur créance, leur accorda le privilége en réduisant les 216 millions qu'ils prétendoient leur être dus, en annuités à trois et demi pour cent.

La compagnie des Indes orientales, celle du Sud et la banque d'Angleterre, sont les seules compagnies auxquelles le gouvernement doit; il a encore quelques engagemens avec celle qu'on appele *Million-bank*, mais c'est pour parvenir à l'extinction des billets de l'échiquier, dette arrièrée qui diminue tous les jours.

L'industrie, la spéculation et l'intelligence qui crée, constitue et forme le manufacturier qui travaille en grand, ne se trouve pas seulement dans Londres sur toutes les branches de commerce utiles et agréables, mais chaque ville de l'Angleterre a ses manufactures particulières, et d'après les matières premières

mières qu'elle se procure le plus facilement, elle a choisi son genre de travail et s'est fait une tâche qu'elle remplit avec cette émulation qu'on trouve dans une nation qui doit tout ce qu'elle est à son énergie.

Le *Devonschire* a des manufactures de laines et de draps dont on fait un cas particulier ; le comté de *Dorset* fournit à la marine ses cordages et ses voiles; dans celui de *Sommerset* on travaille le cuivre, on lamine le plomb, on y a des manufactures de bas et de dentelles. Les verreries de *Bristol* sont renommées et méritent de l'être. *Colchester* et *Exeter* le sont par leurs serges et leurs flanelles ; *Norwich* par ses camelots et ses droguets ; *Birmingham* par ses objets de quincailleries ; *Sheffield* par ses couteaux et ses ciseaux. *Halifax*, *Leeds*, *Wakefield*, *Richemond* et *Manchester* par leurs cottonades, leurs basins, leurs coutils, leurs treillis etc ; *Axminster*, *Wilton* et *Kidderminster* par leurs superbes tapis qu'on porte jusqu'en Turquie. Dans l'Ecosse, les villes maritimes s'adonnent aux pêcheries et y égalent les autres villes en industrie sur cet objet, par ce qu'elles en ont fait un article d'exportation considérable. L'Irlande embrasse toutes ces différen-

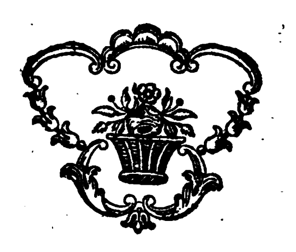
tes branches et y réussit, quand elle ne se sert point d'avanturiers, qui n'abordent dans ce pays que pour y faire des dupes, et n'ont point de peine à en trouver, par ce que l'Irlandois qui n'a point sorti de son isle est confiant, et bien loin de cette astuce qu'on reproche aux Hibernois qui surchargent l'Espagne et abondoient ci-devant en France sous prétexte de religion, prétexte aujourd'hui usé ou en discrédit, sur-tout depuis que Jean Jacques a prouvé qu'il ne falloit pas croire aux nouveaux convertis, aux prosélytes qui émigrent par amour pour telle ou telle secte, par ce que cette sorte d'hommes avoit fait des opinions religieuses auxquelles elle paroissoit donner la préférence, un objet mercantile et une espèce de ressource contre l'indigence ou la fainéantise. En effet il est beaucoup plus doux, beaucoup plus facile de trouver à vivre en récitant quelques patenôtes, en assistant à une ou plusieurs messes, en écoutant un ou plusieurs sermons, que de gagner sa vie à fendre ou scier du bois, à porter de l'eau ou des fardeaux.

Pour alimenter, dans leur pays, leurs propres manufactures, où ils se fournissent de préférence des différens objets qu'ils portent

dans l'Inde et à la Chine, les Anglois ont apporté les plus grands soins à l'amélioration de l'agriculture et des immenses parties qui y tiennent. Londres et toutes les provinces ont formé des associations qui ont joint la pratique à la théorie, et fait naître par-tout l'émulation qui rend le cultivateur capable des observations les plus précieuses et du travail le plus opiniâtre.

La navigation intérieure a fixé particulièrement l'attention de ces sociétés, du gouvernement, et de simples particuliers qui se sont crus trop récompensés de leurs travaux en devenant les bienfaiteurs de leur pays. Tel a été le célèbre duc de *Bridgwater* qui s'est immortalisé par la construction du canal qui communique de Liverpool à Manchester. Il n'avoit pas 25 ans, lorsqu'il conçut le projet de ce canal, unique en son genre, et digne par les obstacles qu'il présentoit à vaincre, du génie de l'ancienne Rome. Il fallut percer des montagnes, creuser d'immenses rochers, faire disparoître d'affreux précipices, le jeune Lord ne se rebuta de rien, toutes ces difficultés furent applanies, des écluses ingénieuses furent construites, des arches de la plus grande hardiesse furent lancées dans les airs et le

canal fut; il offre pendant près de neuf milles une navigation qui tient de la féerie, par ce qu'on y a la perspective simultanée d'une embarcation qui semble s'enfoncer dans le sein de la terre et d'un autre côté, celle d'un bâtiment qui gravit à la rame le sommet de quelque montagne.



CHAPITRE XIII.

Hopital de Greenwich. — Marine angloise. — Nombre de ses vaisseaux. — De la Presse. — Différentes escadres. — Les Chantiers. — Portrait et singularités du matelot anglois. — Anecdotes. — Forces de terre. — Armée. — Détails.

AVANT de partir de Londres pour me rendre à Edimbourg où mes affaires et la curiosité m'appeloient, je fis une infinité de courses dans les environs de Londres, mais aucune ne me procura autant de plaisir que celle qui me conduisit à *Greenwich*, situé à sept milles de Londres, dans le comté de Kent, sur les rives de la Tamise. Les rois d'Angleterre y avoient un palais où, dans la belle saison, ils s'empressoient de venir jouir des prémices du printems et de la belle verdure qu'offroient les bords rians de la Tamise. Marie et Elisabeth, qui remplirent et terminèrent si différemment leur carrière, virent le jour à Greenwich; Edouard VI y mourut en 1553, âgé

de 16 ans, et son regne, malgre son jeune âge, est un de ceux qui remplissent le mieux les fastes de la Grande-Bretagne. le systéme religieux des Anglois y est consolidé, et le papisme irrévocablement réprouvé. Les malheureux sont secourus et une infinité de couvens changés en hospices. Edouard fut six ans sur le trône, et les évènemens de son règne sont aussi nombreux que s'il y eut été quarante; ce sont Sommerset, Northumberland et Crammer ses ministres, qui le rendent si intéressant.

Les monarques bretons cesserent, à la révolution de 1688, de séjourner dans le palais de Greenwick, qui avoit été bâtie par un duc de Glocester, et rebâti ensuite par Charles II. Guillaume III en fit un hopital pour les marins, où seroient reçus ceux que leur âge, leurs blessures ou quelqu'autre accident auroient rendus incapables de servir; leurs enfans devoient y être élevés aux dépens de la nation. Les veuves, les orphelins de ceux qui étoient morts en défendant un vaisseau anglois, qu'il fut de la marine royale ou de la marine marchande, devoient y être accueillis, les veuves pour y recevoir des secours, et les orphelins une éducation qui les mit en état

d'aller venger la mort de leurs pères et la nation. Cet établissement de Guillaume fut réellement grand, et ne se ressentit en rien de la parcimonie de ce prince, plus avare par caractère que par économie, mais qui faisoit taire ses passions et ses goûts lorsque l'intérêt de la nation qui l'avoit appelé à regner l'exigeoit. Il avoit compris que c'étoit par la mer et l'importance de sa marine que l'Angleterre pouvoit acquérir de la prépondérance dans la balance politique de l'Europe, et il avoit tout fait pour la marine angloise. De-là l'établissement somptueux de Greenwich où deux mille marins viennent terminer dans une honnête aisance leur carrière glorieuse, où cent de leurs fils sont élevés et reçoivent une éducation qu'ils ne recevroient pas aussi bonne, aussi complette s'ils fussent nés avec toutes les facilités de la fortune. Chaque marin a sa chambre à part et reçoit tous les jours une livre de pain blanc, plutôt mollet que de pâte ferme, et deux quarts de bière, qui est tout ce qu'il y a de mieux dans la bière que l'Anglois appele *Ale*, supérieure à celle que font les Flamands et nos brasseurs qui travaillent d'après eux. Le marin de Greenwich reçoit par semaine trois livres de bœuf, deux

livres de mouton, une mesure de pois qui forme presque deux litrons, un quarteron de beurre, cinq de fromage et un shelling ou vingt sous pour son tabac. Il est aussi bien entretenu que nourri et d'une propreté dans son linge qui ailleurs qu'en Angleterre approcheroit du luxe. En nous avançant vers cet hospice auguste, nous avions rencontré plusieurs de ces anciens marins dont le plaisir favori me parut être la promenade. Nous avions lié conversation avec eux, et leurs discours étoient, comme leurs fronts, l'expression d'une ame calme et satisfaite. Ils se rappeloient leurs anciennes campagnes et paroissoient ne se les rappeler que pour avoir occasion de nous faire sentir, connoître et partager leur reconnoissance envers la patrie, qui avoit si généreusement pourvu aux besoins de leurs dernières années. Cette gratitude sentimentale me fit le plus grand plaisir et m'inspira pour ces bonnes gens le plus grand respect. Je les jugeai dignes du bien qu'on leur avoit fait, par ce qu'ils savoient y mettre un prix, et j'observai à M. Fox que c'étoit une jouissance de plus pour l'homme reconnoissant que de jouir à *son escient* du bienfait qui en est l'objet.

Un des lieutenans - gouverneurs de cette maison, que nous rencontrâmes, et qui étoit lié d'amitié et d'intérêts avec le père de Fox, voulut absolument nous promener d'un bout de la maison à l'autre. Il étoit Irlandois et parloit François sans aucune espèce d'accens; il cultivoit les lettres, aimoit à en parler, ne parloit presque que de cela; et on ne lui en savoit pas mauvais gré, parce qu'il en parloit avec connoissance.

Il nous fit un précis de l'histoire de l'hôpital de Greenwich, fondé, selon lui, plus par les souscriptions volontaires des citoyens, que par les fonds fournis par Guillaume III; mais il lui savoit gré de l'invention, et plus encore de l'exécution; Les biens du comte de *Derwentwater*, un des premiers chefs de la rébellion qui eut lieu en 1715, forment le principal fond de l'hôpital, ils se montoient à 150 mille liv. de rente.

La partie de l'hôpital qui donne sur la Tamise, consiste en deux aîles, au centre desquelles est la maison du gouverneur, qui est encore mieux appointé que logé, quoiqu'il occupe un palais. Derrière sa maison est un parc immense et très-couvert; la façade qui donne sur la Tamise, est une colonnade de

l'ordre Corinthien, qui fait un très-bel effet. Une large esplanade fait ressortir et donne de la majesté à cet édifice, qui me parut beaucoup plus élégant du côté du parc que de celui de la rivière. La statue de George II est le seul ornement de cette esplanade, et les Anglois disent qu'elle est aussi-bien orné que si on y eût mis celle de Marc-Aurele; s'il y a quelque flatterie dans cette comparaison, il faut avouer aussi, à la gloire de George II, qu'il y a beaucoup de vérité; qu'il se montra digne du trône malgré l'éducation qu'il avoit reçue, qui ne fut point celle d'un roi; que son règne fut toujours glorieux, quoique long, avantage que n'eut pas ce Louis XIV, qu'on a trop vanté de son vivant, et peut-être trop déprécié lorsqu'il ne fut plus.

La grande salle de cet hôpital, et c'est la pièce la plus remarquable, est ornée d'une coupole, où est une boussole, dont notre guide nous vanta l'exactitude; les quatre vents sont peints allégoriquement dans la partie supérieure de cette coupole, et n'ont de mérite, que celui que leur trouvent les bons marins de Greenwich, qui ne distinguent en peinture que le tranchant des couleurs.

Les autres peintures qui dans cette salle

fixent l'attention, sont : 1°. les portraits de Guillaume III et de Marie ; ils sont placés sous un dais, la concorde est près d'eux, un amour tient leur sceptre ; Guillaume présente à l'Europe la paix et la liberté, et paroît fouler aux pieds la tyrannie et le despotisme. Cet emblême et ces accessoires, font singulièrement épigramme avec la vie de Guillaume III. J'en touchai foiblement un mot à notre compagnon, qui, très-philosophiquement, me répondit : — *ne voyez-vous pas que c'est un ouvrage de commande, c'est la Cour qui a donné les patrons, l'artiste a fait comme le tailleur, il a travaillé d'après les mesures ;* presque tous les monumens qu'ont commandés les rois ou les courtisans, n'ont pas été faits autrement. — Les générations sont donc bien dupes les unes des autres ? — Oui, à les prendre même au sortir du bateau du bon-homme Noé.

2°. Une figure allégorique qui représente la ville de Londres ; elle est assise au bord de la Tamise, dans le lit de laquelle plusieurs petites rivières apportent les productions des pays qu'elles arrosent et les leurs ; le tribut de la *Thine*, est du charbon ; la *Saverne*,

présente des lamproies ; et l'*Humber*, des saumons et du plomb.

3°. Les portraits de *Ticho-Brahé*, Copernic, et du fameux Flamstead, astronômes célèbres, qui ont reculé nos connoissances au-delà de toute espérance. Un vieillard, qui tient en main quelques figures mathématiques qui ónt servi à la démonstration des principaux problêmes qu'a résolus Newton, rappelle le souvenir de ce grand homme, qui, plus que tout autre, a montré jusqu'à quelle hauteur pouvoit s'élever l'esprit humain, quand il prenoit pour guide la raison et l'expérience.

Dans cette salle et quelques autres on remarquoit encore plusieurs peintures ou allégories dont je vous ferai grace, par ce que la flatterie paroît y avoir plus de part que les arts. J'ai été charmé cependant en sortant de cette dernière salle, de voir un bas-relief qui représentoit la Grande-Bretagne enrichie par le commerce et la navigation ; là je reconnus l'émulation et non l'orgueil national. Mais ce qui ne me plut pas, ce fut de lire sur le pavillon de la poupe d'un vaisseau que Mercure indiquoit : *salus publica* ; à la place

de cette inscription, qui ne répondoit point à l'enthousiasme que ce bas-relief doit inspirer à un Anglois, j'aurois voulu qu'on mit ce beau vers de M. Lemiere :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

En effet le sort heureux dont jouissent les marins à Greenwich, et qui est bien autre que celui des invalides de terre de Chelsea, me prouve avec mille autres rapprochemens qu'en Angleterre le gouvernement est absolument de l'avis du poëte françois.

Ce fut sous le regne d'Elisabeth, que la marine de la Grande-Bretagne commença à se faire remarquer sur l'Océan, et à en imposer aux nations qui prétendoient y dominer. Elle comptoit 33 vaisseaux de ligne à cette époque. Ce nombre s'accrut d'une manière prodigieuse depuis la restauration, de sorte qu'à la fin de la guerre d'Amérique, elle avoit 140 vaisseaux de ligne sans les frégates, les sloops, les cutters, les bombardes et les brulots. Aujourd'hui voici l'état exact de sa force, que je me suis procuré à l'amirauté par le canal de M. Burmell.

Vaisseaux de Ier rang ou de 100 canons 5

de 2e. rang de 98 à 90		20
de 3e. rang de 80 à 64		130
de 4e. rang de 60 à 50		27
de 5e. rang de 44 à 32		102
de 6e. rang de 30 à 20		50
		334

Les sloops, bombardes et brulots, de 18 à 14 canons et au-dessous, montoient à 143 sloops et 19 des deux autres, ce qui fait le nombre de 162 à ajouter à celui de 334, et forment en tout 496 bâtimens dont on n'équipe au complet que ceux qu'on envoye en commission.

Nous allons voir en un clin d'œil, la quantité d'hommes que nécessite l'équipement de ce nombre formidable de vaisseaux.

Un vaisseau du Ier. rang ayant 875 hommes d'équipage, il faudra pour les cinq ci-dessus 4,395 hommes

Un vaisseau du 2e rang à 750 hommes, pour vingt	15,000
Un vaisseau du 3e. rang à 650 hommes, pour 130	84,500
Un vaisseau du 4e. rang à 420 hommes, pour 27	12,150

Un vaisseau du 5e. rang à 300 hommes, pour 102	30,600
Un vaisseau du 6e. rang à 200 hommes, pour 50	10,000
Les sloops ont cent hommes d'équipage, pour 143	14,300
Les bombardes et brulots portent de 90 à 60 hommes en les mettant tous à 75 hommes, 19 auront	1,425
Total	172,370

En tems de paix le nombre des marins n'est que de 15 mille, qu'on porte à 80 mille en tems de guerre. Pendant celle d'Amérique il fut porté à 116 mille. On mit alors en commission trois vaisseaux du premier rang ; 12 du second; 80 du troisième ; 18 du quatrième; 52 du cinquième ; 56 du sixième et 70 sloops, ce qui nécessita 104,985 hommes, de sorte que pour les cutters, les bombardes ou autres petits armemens, il ne resta plus que 12,015 hommes.

Le moyen par lequel on porte ces marins, de 15 mille à 80 ou 100 mille, est un des plus iniques, un des plus arbitraires qu'il soit possible d'imaginer, et que n'oseroit employer

le despote même le plus absolu. Ce moyen s'appelle *la presse*, et consiste à enlever de force les matelots de la marine marchande; il est vrai, qu'avant, on tente de les avoir par la voie de l'engagement, mais le matelot ne se rend point à cette invitation : 1°. parce qu'il a plus de liberté sur un vaisseau marchand que sur un vaisseau de ligne : 2°. que sur les bâtimens marchands il a 50 shellings par mois, et sur les vaisseaux de roi il n'en a que vingt deux. Les *Pressgangs* ou hommes employés à faire *une presse*, sont de véritables coupe-jarets qu'aucun danger n'épouvante ; dix de ces drôles suffisent pour faire *une presse* et amener à bord deux cents matelots ; pour y réussir, ils emploient la ruse, les filles, le *porter*, le vin ; et pour dernière ressource, les mauvais traitemens ; ils trouvent souvent à qui parler, et de là les scènes les plus sanglantes. Ces excès, c'est en Angleterre, dans le pays de la liberté qu'ils ont lieu, et qu'ils ont trouvé des défenseurs au sein même du parlement. Le *salutpublic*, dit-on, commande impérieusement cette mesure, et au nom du *salut public*, l'Anglois souffre tout, et le souffre sans murmurer.

Les forces de la marine Angloise se partagent

tagent en trois escadres, la *rouge*, la *blanche* et la *bleue*. Chaque escadre a son amiral respectif, mais celui de la rouge commande à toutes, et prend le titre de vice-amiral de la Grande-Bretagne. Il y a pour chaque escadre huit amiraux, dix vice-amiraux et six contre-amiraux; l'amiral a le commandement sur le vice-amiral, et celui-ci sur le contre-amiral. Le vice-amiral de la Grande-Bretagne a 45,000 livres d'appointemens, un amiral a 30,000 livres, un vice-amiral a 20,000 livres, et un contre-amiral 12,000 livres.

On essayeroit en vain de décrire l'activité, l'industrie, l'ordre qui règnent dans les bassins et chantiers de Portsmouth, de Plimouth, de Chatam, de Deptford, de Sheerness et de Woolwich; il faut en être témoin pour y croire, ainsi qu'à l'abondance des provisions de toutes espèces dont les magasins sont remplis. La perfection de la main-d'œuvre, qu'on remarque dans tout ce qui se fabrique en Angleterre, se trouve particulièrement dans la structure des vaisseaux qui appartiennent à la marine royale. Nulle nation n'en a de mieux ou d'aussi bien conditionnés, de plus ingénieusement distribués pour y trouver toutes les commodités

dont on jouit à terre. Nulle nation n'en ordonne l'approvisionnement avec autant de discernement et de précautions. Les besoins de première nécessité ne s'y font jamais appercevoir, même au plus infime mousse, et les desirs de l'aisance sont toujours prévenus pour les officiers et les principaux employés. Les Anglois ont été les premiers qui aient pensé à doubler leurs vaisseaux en cuivre, les premiers qui y aient placé des paratonnerres, les premiers qui y aient construit des fours et des machines hydrauliques pour désaller l'eau de la mer. La subordination n'est nulle part plus vigoureusement observé qu'à bord des vaisseaux anglois; tous les échelons que le commandement établit pour le bien du service et la précision de la manœuvre y sont parfaitement distingués. Le lieutenant sait ce qu'il doit au capitaine; le maître de l'équipage, ce qu'il doit au lieutenant; et les pilotes, ce qu'ils doivent au maître d'équipage, ainsi de suite, et chacun remplit sa tâche avec cette ardeur et ce zèle qu'inspire l'amour de l'ordre et de son pays.

Le matelot Anglois a beaucoup plus de rudesse que le matelot François, il y a de plus

les préjugés de son pays, le flègme et lès manies qu'on remarque dans les habitans de la Grande Bretagne, ce qui le rend quelquefois l'être le plus singulier et le plus original qui soit dans la nature. Nous avons observé que dans son train de vie et ses jouissances, l'Anglois ne portoit point sa vue sur le lendemain, et étoit tout au moment présent. Eh bien, ce systême est particulièrement celui du marin Anglois. Lorsqu'au retour d'un voyage lucratif ou d'une heureuse campagne, il revient à terre, chargé d'or, on ne le voit point, inquiet de l'avenir, placer son argent pour se procurer un sort tranquile et aisé; cette pensée ne lui entre point dans l'esprit, et il n'a d'autre souci que celui de savoir comment il dépensera son argent, avant de retourner à bord. En vain ses parens lui parlent des maladies, des infirmités, de la vieillesse, qui exigent des ressources et un pécule en réserve; il répond froidement, *eh Greenwich! Greenwich existe, pourquoi m'inquiéter de l'avenir, il est ouvert pour moi, tous les secours dont j'aurai besoin alors, m'attendent dès aujourd'hui*? Cette réponse, cet espoir du matelot Anglois étoit pour moi sentimentale, précieuse, et je partageois avec lui sa recon-

noissance envers le gouvernement, qui avoit été assez humain, assez sage pour ménager aux malheureux marins la retraite de *Greenwich.* Pourquoi la France, pourquoi la Hollande, pourquoi l'Espagne, qui ont leur marine respective, n'ont-elles pas aussi leur *Greenwich* ? Ignorent-elles les richesses et la gloire que cet établissement a valu à l'Angleterre ?

Greenwich et la connoissance des hommes, me firent pardonner aux marins Anglois toutes les folies, les extravagances, les excès auxquels ils se livroient quand ils quittoient leur bord et venoient à terre ; en arrivant, ils montrent autant d'empressement et d'anxiété pour se débarrasser de leur argent, qu'un homme qui cherche à déposer un fardeau sous lequel il succombe. On sent bien que lorsque c'est à Londres qu'ils prennent terre, on ne les laisse pas long-tems dans l'embarras; et qu'il n'est point de sorte de piège qu'on ne leur tende, avec d'autant plus de raison, qu'ils semblent courir au-devant, et avoir une espèce d'obligation à ceux qui leur aident à dépenser leur argent. Les habitans de Londres jouissent lorsqu'ils sont témoins de ces orgies; ils en conçoivent une sorte d'orgueil dont ils

aiment à se repaître devant les étrangers, pour leur donner une idée de l'opulence de leurs marins. Un tavernier du quartier de Saint-Gille, me conta qu'un jour l'équipage du *Raleigh* avoit fait un repas chez lui, de 12 guinées par tête; qu'une autre fois, dix matelots du *Monmouth* avoient déposé chez lui des guinées, à condition qu'il les régaleroit selon leur désir pendant quatre jours; rien ne leur a manqué, ajouta le tavernier, et personne, depuis que Londres est Londres, n'a été enivré plus copieusement et plus en conscience, que le furent les matelots du *Monmouth*. Les orgies que font les matelots dans les tavernes, leurs officiers les répètent dans les *Bagnos* avec une prodigalité souvent plus folle; nulle discernement, nulle délicatesse des deux côtés dans la recherche des plaisirs; ils ne boivent de la coupe enchantée de la volupté, que l'épaisse et crapuleuse lie.

Ceux qui servent la Grande-Bretagne dans les armées de terre, sont bien loin de jouir des mêmes avantages que les marins, et de la même considération auprès de leurs compatriotes; aussi, le corps des officiers n'est

pas, à beaucoup près, aussi-bien composé que celui de la marine royale. Le gouvernement, pour ne voir que celle-ci, ne regarde l'armée de terre que d'un œil indifférent, et ne lui prodigue point ses soins, ni les encouragements que les militaires reçoivent partout ailleurs, et qui, comme en Prusse et chez l'empereur, influent par un systême opposé et plus absurde, sur les autres branches d'administration.

Les Anglois, qui n'ont ni châteaux forts, ni villes de guerre à garnir de troupes, n'auroient point d'armées, n'auroient point de ce qu'ils appellent *Land-forces*, si, pour le maintien de la balance politique de l'Europe, les autres puissances ne les forçoient pas à en avoir à leur solde. Cette armée consiste ordinairement en tems de paix, en quarante mille hommes, y compris les troupes qui sont repartis dans l'Irlande, celles qui forment la garnison de Gibraltar, et celles qu'on envoie dans les Indes et en Amérique. Mais en tems de guerre, elles sont portées à cent trente mille, sans y comprendre quarante-deux mille hommes de milice qui marcheroient, si leur pays étoit envahi par une puissance étrangère.

Les *Land-forces* lors de mon séjour en Angleterre consistoient en :

2 régimens de gardes à cheval de la création de 1660. (1)

2 régimens de grenadiers - gardes à cheval créés en 1693 et 1702.

1 régiment de cavalerie appelé *gardes royales*, créé en 1661.

4 régimens de cavalerie dits de *horse-guards* créés de 1685 à 1688.

3 régimens de dragons - gardes créés en 1685.

22 régimens de dragons créés de 1683 à 1780.

3 régimens de gardes à pied dits *foot-guards*, créés en 1660.

100 régimens d'infanterie, dont le premier est *royal-scots* ou royal - écossois, créé en 1623, et les quatre-vingt-dix-neuf autres, depuis 1661 jusqu'à 1784.

Chaque régiment d'infanterie est ou doit

---

(1) Je rapporte la création de ces régimens, par ce qu'en Angleterre, c'est principalement par l'époque de leur création que plusieurs corps se distinguent et prennent leur numéro.

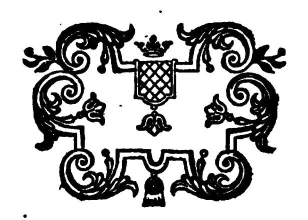
être composé de 804 hommes, s'il va en Amérique ou faire campagne hors de l'Angleterre, et de 474 hommes lorsqu'il reste dans le pays. Ceux qui font le service à la Cour, sont portés à un complet de 670 hommes. Ces régimens forment deux bataillons et chaque bataillon, huit compagnies ou *troops*.

Un régiment de cavalerie est composé de trois escadrons, et chaque escadron de deux *troops*; chaque troop est de quarante hommes, d'où il résulte que le régiment est de deux cent quarante cavaliers. La constitution des régimens de dragons est la même.

Il y a un corps d'artillerie composé de quatre bataillons de neuf cens hommes chacun, d'un régiment d'artilleurs irlandois et d'un corps de mineurs.

Le soldat est bien entretenu et beaucoup mieux que dans aucune partie de l'Europe. Il a huit *pences* par jour (huit sols) qui sont francs de toute retenue. Son habit est du plus beau drap, ses chemises d'une toile dont nos bourgeois feroient volontiers les leurs; souliers, bas, chapeaux, tout cela lui est fourni de la meilleure qualité, ce qui

ſait en Angleterre l'éloge des fournisseurs, et celui de ceux qui les surveillent. Je ne pourois pas en dire autant de la France où, les surveillans et les surveillés semblent être d'accord aux dépens de l'infortuné qu'ils sont chargés de nourrir et d'habiller.

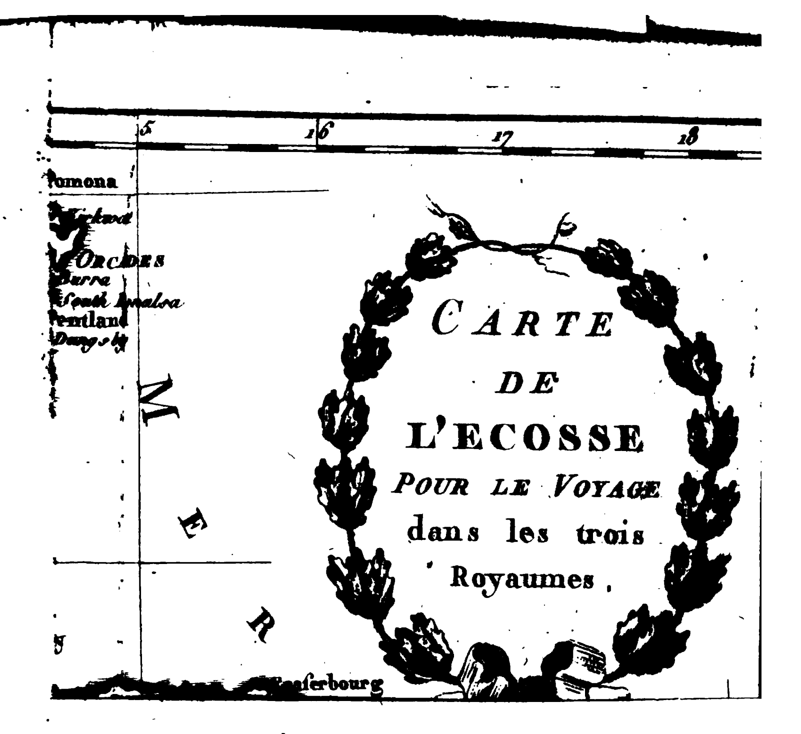


CHAPITRE XIV.

Départ de Londres pour Edimbourg. — Eaux de Barnet. — St-Albans. — Oxford. — Marbres d'Arundel. — Château de Blenheim. — La belle Rosemonde. — Warwick. — Coventry. — Birmingham. — Manchester. — Carlisle. — Entrée en Ecosse. — Dumfries. — Moffat.

L'Aîné des fils de M. Fox, avec lequel j'étois intimement lié, par ce que son caractère étoit semblable au mien et sa manière de voir absolument la même, avoit obtenu de son père, à mon insçu, de m'accompagner dans la tournée que je me proposois de faire en Ecosse et en Irlande.

La belle saison, mes projets, l'impatience de John, hâtèrent notre départ, et nous partîmes pour nous rendre d'abord à Oxford, et de-là à Edimbourg, en passant par les villes où quelque chose de remarquable attiroit l'étranger. Toute la famille de M. Fox, voulut, malgré mes instances, nous accompagner jus-


CARTE
DE
L'ECOSSE
POUR LE VOYAGE
dans les trois
Royaumes.
Pomona
ORCADES
Pentland
M
E
R
15
16
17
18

qu'à *Barnet*, joli village du Hertfordshire. Cet endroit, très-heureusement situé, est à douze milles de Londres, et étoit autrefois célèbre par ses eaux minérales, qui n'ont point perdu de leur vertus, mais de la mode qui achalande plus ou moins les différentes eaux de l'Angleterre et de tout autre pays.

Après deux jours de séjour à Barnet, et les adieux qu'inspirent l'amitié et la franchise, M. Fox et sa famille reprirent le chemin de Londres, et nous celui de *Saint-Albans*, où nous ne nous arrêtâmes que très-peu ; cette ville, qui est une des plus anciennes de l'Angleterre, est située sur la *Coln*, et environnée des campagnes les plus riantes ; on croit que du tems des Romains elle porta le nom de *Verulanium*, d'où lui est venu celui de *Verulam*, qu'elle a changé en celui de Saint-Albans, à cause d'une église qu'y fit bâtir *Offa*, roi de Mercie, en l'honneur d'Alban, le premier *Breton* qui fut martyrisé, dit-on, sous le règne de Dioclétien, auquel les chrétiens imputent beaucoup de pareils assassinats. Quoique Dioclétien ait été sur le trône un philosophe et un ami de l'humanité, il n'est pas de prince qu'on ait plus absurdement calomnié ; Eusèbe, sur-tout, et Crévier

qui répète ce que dit Eusèbe, et n'a jamais écrit une ligne d'après lui-même, l'ont peint des plus noires couleurs; nos historiens ont feint de les en croire, sans interroger ou consulter ceux qui pouvoient les instruire mieux. Le fait est, que sous le règne de Dioclétien on livra à la justice des tribunaux, quelques Ebionites inconsidérés qui avoient causé du scandale dans les temples, et troublé les cérémonies d'un culte adopté par la majorité de la société; mais ils furent punis selon le code pénal reçu dans l'empire Romain; mais les chevalets ne furent point dressés, des tortures inouies ne furent point inventées, et l'on ne plongea personne dans l'huile bouillante. Dans tous les tems, lorsque l'esprit de parti se saisira du burin de l'histoire, ce ne sera que pour commettre une imposture ou inscrire une absurdité.

Une plaine délicieuse, qu'arrosent, chacune de leur côté, les rivières d'*Isis* et de *Cherwel*, offrit à nos yeux la fameuse ville d'*Oxford*, si connue en Europe et dans les romans, par son université et ses collèges. Elle est assise au pied d'une colline charmante à l'endroit où l'Isis et le Cherwel réunissent leurs eaux dans un même lit. On vante

la salubrité de cette ville, et je crois qu'elle doit être très-saine, par la manière dont les rues sont percées et les maisons éclairées; il y règne un air de vie qui me plut, aux robes des docteurs et à celles des étudians près; c'est presque le seul costume qu'offre Oxford et Cambridge, les deux plus fameuses universités de l'Angleterre, qui surpassent celles de Leypsic et de Gottingue, et auxquelles celle de Salamanque et Coïmbre ne peuvent être comparées.

Celle d'Oxford date du tems des Saxons, et l'on croit qu'Alfred-le-Grand en fut le fondateur; qu'il fit venir de l'étranger les savans les plus renommés, pour occuper les chaires qu'il institua. Les gens en *us* d'Oxford, soutiennent qu'Alfred assistoit lui-même aux leçons, qu'il faisoit asseoir à sa droite ceux qui se distinguoient dans leurs études, et à sa gauche ceux qui n'en profitoient point. Cette anecdote est un conte de collège. L'université a dix-neuf collèges et six *Halls* ou académies, dans lesquels les étudians paient pension. Les principaux collèges dont les bâtimens forment de superbes édifices, sont; celui de *Baliol*, celui qu'on appelle *Queen's College*, celui de la Madeleine et celui de

Christ-Church, fondé par Wolsey, en 1515. C'est le plus riche et le plus grand, et son église sert de cathédrale à la ville. Il a une bibliothèque considérable, et un médailler dont les connoisseurs font grand cas. Tous ces collèges, ou plutôt l'université, est gouvernée par un chancelier qui est élu au scrutin, et toujours choisi dans une des plus illustres maison d'Angleterre ; il nomme un Steward, et les principaux des collèges nomment un vice-chancelier, qui n'est installé que quand il a eu l'agrément du chef de l'université. Les maire, alderman et sheriff de la ville, n'entrent en charge qu'après avoir prêté serment entre les mains du chancelier et de ses principaux officiers. Quoique les lettres soient en honneur en Angleterre, autant et même plus qu'elles n'y ont jamais été, on remarque que les universités d'Oxford et de Cambridge n'ont plus un aussi grand nombre d'étudians qu'autrefois, sur-tout celle d'Oxford ; ce sont les pensionnats de Londres et les éducations qu'on fait chez l'étranger, qui dépeuplent ces universités, où cependant les meilleurs maisons d'Angleterre s'empressent d'envoyer leurs enfans.

Outre les colleges et les *Halls* d'Oxford,

il y a plusieurs édifices publics qui méritèrent notre attention ; celui où le plaisir et notre goût nous conduisirent d'abord, fut à la salle de la comédie, qu'on appelle le théâtre de *Sheldon*. La façade extérieure est une colonnade du meilleur ton ; ce morceau et l'ensemble ont été exécutés sur les plans et les dessins de sir *Christophe Wren*, qu'il ne faut que nommer pour en faire l'éloge. La troupe n'est point comme la salle. Nous la trouvâmes plus qu'audessous du médiocre, on nous donna *Julie et Romeo* avec un *entertainment*, et nous rîmes aux deux pièces.

Nous fûmes très satisfaits de la bibliothèque appellée *Bodley an library*, de Thomas Bodley, qui la fonda. Les livres y sont retenus avec des chaînes dans leurs rayons, mais le curieux fait tomber leurs fers au moindre mot, et ce qu'on aura peine à croire, sans employer le *shelling* ; les garçons de bibliothèque y sont aussi ponctuels qu'affables ; nous ne remarquâmes rien de rare dans les manuscrits ; mais nous admirâmes les belles impressions qui sortoient presque toutes de l'imprimerie même d'Oxford ; on les distingue à la vignette du frontispice, qui représente la colonnade du théâtre de *Sheldon*. Près de la bibliothèque

est une galerie de peintures qui le dispute à toutes celles d'Italie, et l'emporte sur elles, parce qu'on y trouve la majeure partie des fameux *marbres d'Arundel*, le monument de chronologie le plus précieux qui soit au monde, et contient les plus célèbres époques de l'histoire de l'ancienne Grèce, d'une manière bien plus authentique que ne le fait l'histoire écrite, où ces époques ont été altérées par l'ignorance ou le peu de soin des copistes, et très-souvent par la mauvaise foi du premier écrivain. Ces marbres commencent à Cécrops, premier roi d'Athènes, qui y régna 1582 ans avant l'ère chrétienne, et finissent 263 ans avant la naissance du *Christ*, ce qui forme une série qui embrasse un espace de 1319 ans, pendant lesquels les faits nous sont transmis avec la plus grande exactitude. On compte 79 de ces marbres, tant ceux qui sont à Oxford, que ceux qui sont à Londres chez le comte d'Arundel. On y apprend la fondation des plus illustres villes de la Grèce, et l'âge des grands hommes qui en ont été l'ornement. Les dix premiers ne rappellent aucune époque absolument mémorable; le onzième indique l'année où Minos vint regner en Crètes; le vingt-quatrième, le commencement

ment de la guerre de Troyes; et le vingt-cinquième, le jour même où elle fut prise; ce fut vers la fin de la neuvième année que le siège avoit été commencé; le trentième nous apprend, qu'Homère ne parut sur la scène, que 47 ans après le poëte Hésiode; le trente-septième, que Sapho ne fut connu que 313 ans après Homère; les quarante-deux et quarante-troisième, que Crésus régna en Asie l'an 556 avant l'ère vulgaire, et fut détrôné la quatorzième année de son règne; par le quarante-neuvième, on a l'époque de la bataille de Marathon, et l'on sait que le poëte Eschyle, âgé de 35 ans, y combattit comme simple soldat; le cinquante-unième nous apprend, qu'Eurypide vint au monde quatre ans après; le cinquante-huitième fait mention de la mort du poëte Simonide, qui meurt à 90 ans, 469 années avant l'ère vulgaire; les soixante et soixante-unième, rapportent, l'un, la mort d'Eschyle, qui termine sa carrière à 59 ans, à Gela, en Sicile; et l'autre, qu'Euripide remporta le premier prix de la tragédie à l'âge de 43 ans; ce marbre apprend encore que Socrate et Anaxagoras étoient contemporains d'Euripide; le soixante-quatrième marque l'époque de la mort de ce poëte; et

le soixante - cinquième marque celle de Sophocle, qui meurt plus que nonagénaire.

Ce précieux monument d'histoire, qui mérite seul qu'on fasse le voyage d'Angleterre, est dû aux soins et à la curiosité de Thomas *Howard*, comte d'Arundel, parent ou de la famille de la célèbre Catherine Howard, qui épousa Henri VIII, espèce de monstre, qui se débarassoit de ses femmes en les envoyant à l'échaffaut. Sir Howard envoya dans le Levant Thomas *Petre*, savant distingué, et qui avoit le rare mérite d'être aussi modeste qu'instruit. Il fouilla l'isle de Paros, et y découvrit les marbres dont je viens de parler. L'or de Sir Howard les tira des mains des Barbares, qui n'en faisoient aucun cas, et les confia à l'université d'Oxford, qui en possède encore la partie que j'y ai vue avec tant de plaisir.

On ne quitte point Oxford sans aller voir le château de *Blenheim*, qui autrefois a appartenu aux rois d'Angleterre et porté le nom de *Woodstock* que le bourg conserve encore, et où il y a une manufacture d'acier très-considérable, et la plus renommée de l'Angleterre. Nous vîmes la maison et les jardins à notre aise, par ce que le duc n'y étoit pas.

Le parc est d'une étendue immense et fameux par les bois qu'on appele le labyrinthe de *Rosemonde*, nom d'une femme infortunée sur laquelle, les romanciers anglois et françois se sont beaucoup exercés. Clifford étoit son nom, et celui de Rosemonde lui fut donné par ce qu'elle étoit la plus belle femme de l'Angleterre, mais les qualités de son esprit surpassoient ses charmes. Henri II ne put la voir sans en devenir passionnément amoureux, il en eut deux fils qui furent cruellement persécutés ainsi que leur mère, par la fameuse Eléonor de Guyenne, qui étoit passée des bras de Louis le jeune son premier époux, dans ceux de Henri. Elle avoit été aussi belle que Rosemonde, mais dans un beau corps, la nature avoit placé l'ame la plus noire, et Eléonor commettoit le crime avec le sang-froid de la scélératesse. Pour la mettre à l'abri d'une rivale aussi terrible, Henri avoit fait construire à *Woodstock* une espèce de labyrinthe que l'art s'étoit étudié à rendre impénétrable. Au centre de ce labyrinthe, Henri avoit fait élever un palais qui tenoit de la féerie et y avoit logé sa belle maîtresse. Eléonor, dit l'histoire ou plutôt les romans, car

il y a beaucoup de romanesque dans cette partie de l'histoire de Henri II, Eléonor dont la vengeance étoit aussi ingénieuse que la passion de son époux pour Rosemonde, employa l'or pour pénétrer dans la retraite de sa rivale, et l'or lui fournit un fil semblable à celui d'Ariadne qui lui découvrit la demeure de Rosemonde. Quelques historiens anglois soutiennent que ce ne fut pas par le moyen d'un fil, mais par celui d'un souterrain qu'Eléonor parvint jusqu'à l'appartement de la malheureuse Clifford qu'elle surprit au sortir du bain; elle lui reproche d'abord ses dissolutions, l'adultère dont elle avoit rendu Henri coupable, et finit par lui présenter une coupe remplie de poison que, le poignard sous la gorge, elle la force d'avaler. La belle Rosemonde boit et expire quelques momens après en prononçant le nom de son cher Henri. Cette victime de la jalousie et de son cœur est enterrée dans un monastère de filles qui n'est pas éloigné du lieu où se passa cette scène atroce que les amis de l'humanité desireroient n'être qu'une scène de théâtre et non un trait de l'histoire. *Jean-sans-terre* fils de Henri II, fit élever un monument à cette beau-

Tom. 2 p. 308



La belle Rosamonde, boit et expire, en prononçant le nom de son amant.

té, sur lequel on plaça une épitaphe qui semble insulter à sa cendre par ce plat jeu de mots :

Hic jacet in tumbâ *Rosa mundi*, non *Rosa munda.*

Un de nos poëtes a vengé la mémoire de la belle Clifford, et lui a fait celle-ci :

Ci-gît dans un triste tombeau
L'incomparable Rosemonde,
Jamais objet ne fut plus beau,
Ce fut la rose du monde.
Victime du plus tendre amour
Et de la plus jalouse rage,
Cette belle fleur n'eut qu'un jour
Et ce ne fut qu'un jour d'orage.

La partie du parc de Blenheim que je trouvai la plus à mon gré, fut celle qu'on appele *The pleasure ground*, c'est la plus éloignée; elle embaume par les corbeilles de fleurs qui l'embellissent, par les bosquets de jasmin et de lilas, par l'ombrage qu'on y a ménagé; par-tout on y rencontre de très-jolies pièces d'eaux. Quant au palais, il fait honneur à la munificence de la reine Anne, et à la reconnoissance du parlement, qui a chargé les meil-

leurs peintres de rappeler à la postérité les exploits de Marleborough, qui ont été si glorieux et si utiles à la nation Angloise, et si funestes à la nôtre. Nous vîmes le tombeau du duc dans la chapelle, il est de toute beauté, et prouve le progrès des arts, autant que le superbe pont qu'on a construit près de ce palais. Nous avons vu de loin, et dans la plaine, l'obélisque que la duchesse de Marleborough a fait élever à son époux, il fait un très-bel effet; mais la statue du duc qu'on y a placée, les inscriptions dont on a chargé ce monument, ne subsisteront pas autant que le nom de Marleborough dans le souvenir des Anglois, dont la reconnoissance est une des vertus que le tems et les circonstances n'altèrent jamais, parce qu'ils ne l'accordent que lorsqu'on l'a réellement mérité.

D'*Oxford* à *Warwick* nous ne rencontrâmes rien d'extraordinaire, que le superbe pont de *Straffort*, sur lequel on passe la rivière d'*Avon*; ce pont a quatorze arches, et réunit dans sa construction la beauté et la solidité. Ce ne sont point les rois d'Angleterre, ce n'est point le parlement qui ont élevé ce pont, c'est un simple particulier, Hugues Cliptons, ancien lord-maire à Londres;

il étoit de Strafford, et il a voulu laisser ce monument, pour prouver à sa patrie combien elle lui étoit chère. Nous avons dit ailleurs que Strafford avoit donné le jour à *Shakespear*, dont les Anglois se font autant d'honneur, que les Grecs s'en faisoient d'avoir produit Homère.

A mesure qu'on entre dans le *Warwickshire*, on s'apperçoit que le sol change, et qu'à une terre grasse et foncée, succède un terroir graveleux et d'un argile rouge; on a cependant des défilés assez agréables jusqu'à *Edge-Hill*, où l'infortuné Charles I reçut le premier échec et la première défaveur de la fortune. A l'approche de Warwick, le pays devient beaucoup plus plat, et l'on a long-tems en vue le château et les principaux édifices de cette ville, qui, dit-on, du tems des Romains, étoit beaucoup plus considérable qu'elle n'est aujourd'hui. Elle est assise sur un rocher qui est sur les rives de l'Avon; elle paroît très-peuplée, les rues en sont larges et tirées au cordeau, la place est très-belle. Parmi les édifices publics qui attirèrent notre attention, nous distinguâmes la cathédrale, monument gothique mais plein de majesté; le feu, il y a quelques années, en avoit détruit une

partie considérable, mais elle a été restaurée avec une élégance et une symétrie qui prouvent l'habileté de l'artiste qui a suivi les anciens plans, et leur a donné de la grace en conservant leur projection.

Près de l'église, est une chapelle bâtie comme la cathédrale, dans le genre gothique, et aussi-bien proportionnée; nous y entrâmes, et nous fûmes aussi satisfaits du dedans que du dehors. Les jours qu'on y a ménagés, la coupe qu'on a donnée à la nef, répondent parfaitement à la destination de cet édifice, qui a été élevé pour servir de sépulture aux comtes de Warwick, qui ont donné à l'Angleterre plusieurs hommes illustres. Le trop célèbre *John Dudley*, comte de Warwick, qui remplit d'une façon si extraordinaire les fastes de la Grande-Bretagne de ses hauts faits, de sa gloire et de ses malheurs, a dans cette chapelle un superbe monument, qui est autant distingué de ceux qui l'environnent, que celui, à la mémoire duquel il est élevé, supasse en réputation les différens seigneurs qui portèrent le nom de Warwick. Il commença à se faire connoître sous le règne d'Henri VIII, fut tout-puissant, et créé duc de Northumberland sous Edouard VI, et porta sa tête sur un échaffaut sous le règne de *Mary*.

La maison de ville, celle où se tiennent les sessions, sont encore deux édifices qui contribuent à l'embellissement de Warwick; mais ce qui distingue cette ville de celles qui l'environnent, ou parmi lesquelles on peut la classer, c'est le château. Rien de plus pittoresque que sa situation, ses approches, et les différentes perspectives dont on jouit, quand on passe de la terrasse sur les bords de l'*Avon*, qui baigne les murs de ce château, ou qu'on s'avance vers une colline qui est sur la gauche du parc. L'entrée de ce château est parfaitement *romantique*; on a d'abord le coup d'œil de hautes murailles que couvre une épaisse tapisserie de lierre, ensuite c'est un porche antique, puis un pont qui s'élève sur un large fossé; puis une courtine et deux tourelles, dont l'une porte, je ne sais pourquoi, le nom de *César*. On entre, alors c'est une cour spacieuse et un bâtiment à la moderne, qui joint l'élégance à la simplicité. Le manoir est grand, commode, et heureusement distribué, les appartemens tiennent un peu trop du luxe de la ville. Les offices, les cuisines et un très-joli salon, sont taillés dans le vif du roc. Ce salon, sur-tout, me plut infiniment. Il est si frais, si ingénieusement décoré, que le repos qu'on

y prend, on croit le prendre dans une grotte enchantée. J'ai vu dans les appartemens d'excellens morceaux de Rubens et de Vandyck, sur lesquels je ne m'appésantirai point; dans le parc, une isle qui me plut autant que le salon; elle est délicieuse par ses bosquets et l'ancien manoir des comtes, qui a été conservé comme un temple antique, et paroît en être un. Ce canton, ses environs, sont riches en bois de construction, et je n'ai vu nulle part de plus beaux arbres; les maîtres de ce lieu ont su mettre à profit cette propriété du sol, et ont fait planter des cèdres qui peuvent le disputer avec ceux du Liban.

De *Warwich* à *Coventry* on traverse un pays plat, où l'on a sous les yeux presque toujours la même scène. Cette ville est petite, mais jolie; elle a une place très-spacieuse, et une cathédrale dont la tour annonce une métropole, mais elle n'en a que l'apparence.

Birmingham, que nous trouvâmes ensuite, n'a rien de remarquable qu'une manufacture d'ouvrage en acier. Cet établissement présente l'image d'une ville sous un même toit, quarante atteliers et près de mille hommes qui sont livrés au travail avec la plus grande constance; mais quoique le coup-d'œil de ces

nombreux atteliers soit une scène unique d'industrie, le philosophe n'aime point à voir tant d'hommes ramassés dans un même lieu, et arrachés aux travaux utiles de la charrue, pour faire des chaînes de montre, des boutons et des tabatières.

Manchester est un peu plus considérable que Birmingham; le canal dont j'ai déjà parlé, et qui est dû au patriotisme du duc de Bridge-Water, a fait la fortune de cet endroit, qui, malgré ce qu'en disent quelques Anglois, qui veulent que Manchester ne soit qu'un grand village, parce qu'il n'envoie point de député au parlement et n'a point de corporations, est beaucoup plus peuplé, plus riche et plus commerçant qu'une quantité de villes de l'Angleterre. Nous avons été voir le canal, et l'idée que nous en avions se trouve encore au-dessous du génie qui a présidé à cette construction, et a joint à la hardiesse de l'invention, l'habileté de l'exécution.

Cette ville est presqu'entièrement bâtie sur un roc, au pied duquel passe l'*Irwel*, qui prête ses eaux à plus de soixante moulins et aux différentes manufactures élevées sur les rives. Celles de cotons sont de la plus grande importance, et occupe plus de bras que les

manufactures de *Birmingham* , et beaucoup plus utilement; mais dans les unes et dans les autres, ce sont des bras qu'on enlève aux autres travaux de la campagne, qui sont aussi lucratifs que ceux des manufactures, quand on a assez d'intelligence pour faire succéder les spéculations de l'industrie, aux sueurs de la main-d'œuvre.

La route qui va de Manchester à *Carlisle*, tire presque directement au nord, et est agréablement coupée de collines et de vallons, dont la culture est variée selon les sols et leur exposition ; sur les collines, ce sont des guérets ; et dans les vallons, de gras pâturages; nulle part il n'existe un pouce de terrein en friche.

Nous vîmes de loin *Penrith-Castle*, antique forteresse qui défendoit le pays, des brigands dont il fut long-tems infesté. Aujourd'hui que cette contrée est le séjour de la paix, le paysan, le voyageur contemple d'un air tranquile ces châteaux et ces postes d'alarme, qui ornent maintenant le pays qu'ils défendoient autrefois. Ils se rappellent avec horreur ces tems de troubles, où nul homme ne pouvoit sans crainte se livrer aux douceurs du someil, et aux différentes jouissances que l'on

éprouve sous l'humble toit de la médiocrité, s'il n'étoit défendu par une forteresse; d'un côté, il craignoit l'invasion d'un ennemi déclaré, de l'étranger qui profitoit des dissentions intestines, pour fondre indistinctement sur les deux partis ; de l'autre, il redoutoit quelque chose de plus terrible encore, les ravages des brigands qui s'étoient formés dans son sein, et qui, semblables aux serpens, ne sembloient y avoir pris de la vigueur, que pour le déchirer avec plus d'inhumanité.

Ce fut près de *Penrith-Castle*, qu'en 1715 se rassembla la milice provinciale du Cumberland, pour faire face aux rébelles, qui avoient formé le dessein de marcher sur Londres. Elle étoit conduite par *Nicolson*, évêque de *Carlisle*, homme vertueux et plein de courage, qu'il avoit fait passer dans l'âme des paysans de son diocèse, mais qui, combattant sans discipline et sans ensemble, furent mis en déroute par les rébelles dès la première attaque; ceux-ci avoient des chefs expérimentés, qui laissèrent avancer les bataillons des milices, les tournèrent habilement, et les dissipèrent, comme le coup de fusil d'un chasseur dissipe de timides pigeons qui couvrent un champ. Tant il est vrai que le zèle seul

ne suffit pas, qu'à la guerre ou dans le cabinet, il fait passer d'une erreur à une plus grande ceux qui n'ont point d'autre guide.

Carlisle, qui est la capitale du duché de Cumberland, existoit du tems des Romains, qui l'appeloient *Luguvallum*; c'étoit incontestablement alors une place de la plus grande conséquence; la muraille qu'éleva Sévère pour défendre la Bretagne des incursions des Barbares, sert encore aujourd'hui de rempart à cette ville, et s'étend à un demi mille au-delà de ses portes. Dans l'histoire des Saxons, des Danois et des Ecossois, elle est souvent citée comme le théâtre des différentes guerres que se firent ces nations, dont elle éprouva toutes les vicissitudes. Car, tantôt on la voit assiégée, pillée, brûlée, puis restaurée. La ville moderne, qui doit ses fondemens à Guillaume-le-Roux, est bâtie sur les débris de l'ancienne, de manière qu'on creuse rarement les fondemens d'une maison, sans ébranler ou trouver les ruines de quelqu'autres. Cette ville a été la résidence de quelques rois, et a servi de prison à quelqu'autres, notamment à l'infortunée Marie Stuart, qui passa dans cette forteresse une partie de la captivité que lui fit éprouver Elisabeth avant de la livrer aux bourreaux.

Carlisle, avant l'union de l'Ecosse à l'Angleterre, étoit une place frontière, et comme telle l'objet de la sollicitude de plusieurs rois, qui en firent une place très-forte. Aujourd'hui qu'on ne redoute plus les commotions du nord, elle n'est plus rien; ses portes sont ouvertes et sans défense, et ses remparts se minent, tombent en ruine, et l'on a le bonheur de ne pas être forcé à les relever. Ses paisibles habitans, pour éloigner même de leur idée toute image de la guerre, ont aboli, il y a quelques années, l'usage où l'on étoit de tirer du château un coup de canon le matin, qui annonçoit l'ouverture des portes; et un autre le soir, qui en indiquoit la fermeture.

Cette ville renferme peu de choses dignes d'être remarquées; le château est lourd dans toutes ses parties, et ne plaît à l'œil que dans le lointain, où les tours et les arcs-boutans font un assez bon effet. La cathédrale est encore plus lourde que le château, ce furent les Saxons qui la construisirent; elle est une preuve, et de leur ignorance, et de leur mauvais goût.

Si Carlisle offre peu à la curiosité dans son enceinte, elle plaît infiniment dans ses dehors,

et il est peu de cités qui aient une situation plus agréable. Elle est sur un terrein élevé, au milieu de prairies arrosées par deux rivières assez considérables. Ce sont le *Petteril* et la *Cauda* qui coulent sous deux différentes directions, s'unissent et se confondent enfin dans l'*Eden*, et font de la ville une espèce de péninsule. Les prairies qui sont le long de l'Eden, présentent la verdure la plus animée, et pour devenir délicieuse, ne demandent que quelques bouquets de bois.

Dans la rébellion de 1745, dont j'ai fait mention, Carlisle soutint une espèce de siège, et fut prise par les rebelles, qui ne s'en seroient pas approchés, si elle eût voulu sérieusement se défendre; mais l'impéritie du général *Wade*, et l'indiscrétion du gouverneur, la firent tomber en leur pouvoir. On sait combien peu ils la gardèrent. Dans de pareilles guerres, l'intrigue et les menées sourdes en font souvent plus que le canon. L'histoire inconcevable de notre révolution en présente plus d'un exemple.

A une porte de Carlisle on apperçoit les marais de *Solway*, qui sont très-dangereux, en ce qu'ils offrent dans un tems des chemins praticables, qui dans un autre deviennent des

gouffres

gouffres où l'on est englouti au moment où l'on s'y attend le moins. On rapporte que sous le regne d'Henri VIII, une compagnie de cavalerie qui se sauvoit de la déroute que venoit d'occasionner la défaite de l'armée que commandoit Olivier *Sinclair*, ayant osé traverser ces marais, disparut à l'instant, hommes et chevaux. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit, de cet évènement tragique, que la certitude de la tradition, quand, il y a quelques années, des paysans en creusant le marais pour avoir de la tourbe, trouvèrent un homme à cheval complètement armé, comme on l'étoit du tems de Henri VIII; on continue la fouille, et tous les corps de ces infortunés cavaliers furent trouvés, on ne peut pas mieux conservés. Après leur avoir rendu les derniers devoirs, que depuis si long-tems ils attendoient, on a conservé leurs armures au château de Maxwell, chez un baronnet Ecossois, qui se fait un plaisir de les montrer aux étrangers.

La petite rivière d'*Esk*, qui prend sa source en Ecosse, la sépare de l'Angleterre; nous la passâmes à *Longtown* sur un beau pont, et nous n'en fûmes pas éloignés d'une portée de canon, que la scène changea à nos yeux

d'une manière frappante : depuis *Longtown* jusqu'à *Dumfries*, c'est-à-dire, dans un espace de près de quarante milles, nous ne trouvâmes qu'un sol plat et négligé, mais qui, s'il étoit cultivé, récompenseroit amplement le laboureur de ses travaux. Cette espèce de désert ne nous offrit par-tout que le tableau d'une affreuse solitude, que des campagnes nues et en friche, que des cabanes enfumées, que des troupeaux maigres, et des habitans couverts des livrés de la misère. Les approches de Dumfries furent moins tristes, et à ses portes, la nature avoit repris son sourire gracieux. Cette ville nous parut très-jolie, elle étoit autrefois très-commerçante, et le principal port du *Firth* de *Solway*; les rives de ce golfe étoient garnies d'autres petites villes où le commerce étoit dans toute son activité, sur-tout les pêcheries; mais il a tellement dégénéré sur cette vaste côte, qu'à peine mérite-t-il aujourd'hui qu'on en fasse mention. Quoique les harengs viennent se jetter tous les ans vers la mi-septembre sur la rive de l'Ecosse, la pêche la plus considérable s'en fait par les habitans de la rive opposée, qui est celle du Cumberland. On attribue ce con-

traste à l'insouciance des Ecossois et à l'active inquiétude de leurs voisins, qui est en raison inverse.

La campagne des environs de *Dumfries* est dans un bon état de culture, mais cette belle apparence s'évanouit à mesure qu'on approche de *Moffat*. On assure que cette partie méridionale de l'Ecosse sera toujours loin de la culture dont elle est susceptible, tant qu'elle sera aussi surchargée d'impôts qu'elle l'est aujourd'hui, et tant que les propriétaires vivant loin de leurs domaines en laisseront le soin à des mains mercenaires, qui ne savent que tourmenter la terre sans lui donner les moyens de devenir meilleure; avec d'autant plus de raison, que les engrais qu'elle nécessite y sont de la plus grande chèreté, tant par les droits auxquels on les a assujétis, que par les frais de transport.

Moffat, petite ville à 21 milles de *Dumfries*, a été long-tems renommée par ses eaux minérales, qui guérissent des maladies qui proviennent d'humeurs âcres et froides; elles ont un goût de souffre, et ne se prennent avec efficacité que pendant l'été, où la transpiration est beaucoup plus facile que dans toute autre saison. Elles attirent encore beaucoup

d'étrangers, mais on y est si mal, le séjour est si triste, qu'on cherche ailleurs une guérison qu'on achète, pour ainsi dire, dans ce lieu où la nature sauvage n'accorde aucunes douceurs.

Au nord de *Moffat*, la campagne n'est presqu'entièrement habitée que par des pâtres, qui mènent une vie aussi agreste que leurs troupeaux. L'horison de cette campagne a pour terme de hautes montagnes d'où sortent trois rivières, l'Annan, qui va se jeter dans le golfe de *Solway*, au-dessous de la petite ville d'*Annan*; le Tweed, qui sépare, à l'orient, l'Angleterre et l'Ecosse, et va se jeter dans la mer d'Ecosse, à Berwick; et le *Clyde*, fameux par le commerce qui se fait sur ses bords, l'industrie de ceux qui les habitent, leurs manufactures, et le nombre des villes qu'il arrose.

Après avoir côtoyé pendant plusieurs milles la rive occidentale du Tweed, et traversé la belle vallée de *Tweed-Dale*, qui est couverte de nombreux troupeaux, dont la laine passe pour être d'une qualité supérieure et la plus belle de l'Angleterre, nous arrivâmes aux portes d'*Edimbourg*.

CHAPITRE XV.

Edimbourg. — Situation de cette ville. — Le Château. — Le Palais, appelé Holyrood-House. — Galerie des portraits des rois d'Ecosse. — Malcolm III. — Jacques V. — Henri Stuart. — Marie Stuart. — Ses amours, ses infortunes et sa fin tragique.

Edimbourg, ou *Edinburgh* comme l'écrivent les Anglois, est la capitale de l'Ecosse, et, comme telle, a été jusqu'à Elisabeth la résidence des rois, quand cette contrée formoit un royaume distinct de celui d'Angleterre. Les historiens prétendent qu'elle tire son nom du roi Saxon Edwin, qui en jeta les fondemens. Je ne m'appesantis point sur cette étimologie plus ou moins probable, j'en laisse la discussion aux célèbres en *us*, qui lisent dans la nuit des tems avec autant de certitude que d'utilité. Cette ville est sur une montagne, tant sur le sommet que sur la pente; et quand on reproche aux Ecossois l'inégalité du terrein sur lequel ils ont assis leur ville,

ils vous répondent que leurs aïeux, dans le choix du terrein, n'ont eu égard qu'à la position heureuse du château; d'où il est résulté, que dans la vieille ville, à l'exception de la grand'rue, on a sans cesse à monter et descendre dans toutes les autres, qui sont étroites et irrégulières; mais quelle cité ancienne n'a pas ses inconvéniens? Voyez Londres, Paris, Rome même, dont les enceintes primitives sont des cloaques, ou des quartiers où il faut sans cesse, ou gravir avec peine, ou descendre avec précaution. Les nouveaux quartiers d'Edimbourg, ou la ville neuve, sont de toute beauté; il y a sur-tout de très-jolies promenades, qui seroient bien autrement recommandables, si, à côté d'un hôtel, on ne trouvoit pas un bâtiment, qui ne diffère de la chaumière, que parce qu'il est couvert en ardoise.

Le château est sur la partie la plus élevée de la ville; ce n'est plus rien, et il ne faut pas s'en étonner, parce que l'Anglois hait jusqu'au mot de forteresse. Aussi, malgré ce castel antique, que les Romains, dit-on, appeloient *alata castra*, château ailé, à cause de son élévation; que les gens du pays ont ensuite appelé *maiden's castle*, ou le château

des vierges, parce que les rois y faisoient élever leurs filles ; malgré ce château, dis-je, et ses vieux canons, malgré l'espèce de muraille qui entoure Edimbourg du côté du midi, cette capitale n'en est pas moins une ville ouverte, nullement susceptible d'une défense sérieuse, ainsi que l'a prouvé l'expédition du prince Edouard en 1745, qui, pour se rendre maître de cette ville, n'eut qu'à se présenter à ses portes. Cependant, on seroit très-mal venu des Ecossois, si l'on ne convenoit avec eux que leur ville est très-forte, et leur château imprenable. Je convins de tout, parce que la perspective du château m'enchanta. A mes pieds, je voyois la ville dans toute son étendue, tous les jardins des nouveaux quartiers, la campagne, les habitations qui l'embellissoient, tout étoit sous mes yeux jusqu'aux moindres détails. Dans le lointain de ce brillant tableau, j'appercevois le cours du *Forth*, une partie du golphe d'Edimbourg et la cime des montagnes, à plus de cinquante milles de distance. Dans l'intérieur du château, il y a quelqu'appartemens spacieux, qui conviendroient plutôt à un palais qu'à une forteresse. On nous y montra la salle où l'on conserve le

sceptre, la couronne, et les différentes marques de royauté des monarques Ecossois.

En face du château, et à près d'un mille de distance, est le palais de *Holyrood-House*, qui fut, dans l'origine, un monastère habité par des moines de Saint-Augustin. C'est un édifice quarré, bâti d'après les dessins de William-Bruce, architecte célèbre pour le siècle où il vivoit. L'extérieur est une colonnade médiocre, mais l'intérieur contient des appartemens assez-bien distribués, et habités par la famille des ducs d'Hamilton, les châtelains héréditaires d'*Holyrood House*, depuis Jacques V. La pièce la plus remarquable de ce palais, est une longue gallerie où l'on a placé chronologiquement la majeure partie des portraits des rois d'Ecosse. Le plus ancien est *Fergus*, prince dont l'existence est un probléme, puisqu'entre lui et *Galdus*, dont Tacite fait mention sous le nom de *Galgacus*, et auquel Agricola fit la guerre l'an 79 de l'ère chrétienne, on compte vingt-un rois, qui, successivement, formèrent une dynastie qui régna long-tems sur les Calcédoniens, aïeux des Ecossois.

Congale II. est le premier des rois d'Ecosse que les chronologistes placent dans

leurs tables ; et sur lequel on n'a pas plus de certitude que nous n'en n'avons sur nos rois Pharamon, Clodion, Mérové et le beau Childeric que nos anciennes chroniques comparent pour les prouesses amoureuses au berger Pâris, et dont l'histoire est aussi invraisemblable. Parmi ces portraits qui attestent l'intérêt que les Ecossois mettent à ce qui peut leur rappeller le souvenir de leur rois, et non les progrès qu'ils ont fait dans les arts, on distingue celui de *Malcolm* III, parceque son histoire est liée à celle de *Macbeth* que *Shakespear* à placé sur la scène tragique avec tant de génie, et que M. *Ducis* a fait paroître sur la nôtre avec non moins d'intérêt. *Malcolm* III jouit parmi les Ecossois de la réputation d'un roi qui ne monta sur le trône que pour faire le bonheur de ses sujets. Il ne fit la guerre à Guillaume le conquérant son contemporain que pour en éloigner les calamités de son pays. *Guillaume le roux* aussi entreprenant que son père, et presqu'aussi heureux guerrier, ayant pénétré dans le Northumberland, et s'étant rendu maître d'*Alnwick*, Malcolm courut deffendre cette place, et fut tué au moment où il étoit près de la réconquérir. Sa mort ar-

riva en 1093, et son regne avoit été de 27 ans et glorieux; il avoit épousé margueritte, fille d'Edouard, surnommé le *fugitif*, parce qu'il avoit été proscrit par le tiran qui avoit détrôné *Edmont Côte de fer* auquel l'infortuné Edouard devoit le jour. Marguerite qui avoit les vertus des dévotes et leur manie fut mise au rang des Saintes par les moines ecossois qu'elle avoit comblés de biens, raison pour laquelle l'histoire de Malcolm qui a été écrite par eux se trouve surchargée d'éloges donnés à la bienheureuse Marguerite, dans laquelle, malgré les moines et leur dire, le philosophe ne voit qu'une bonne femme qui n'a de part à l'administration des affaires que celle qu'un sage roi donne à son épouse, lorsqu'elle n'en mésuse point; elle a sa confiance, et rien de plus.

Ce fut Malcolm III. qui introduisit en Ecosse l'usage de créer des Comtes et des Barons, dignités qui dans l'origine ne ressemblèrent en rien à ce qu'elles devinrent avec le temps et l'abus qu'on en fit. Ce prince ayant créé Walter, un de ses compagnons d'armes *Steward* ou *Stuart* de sa sa maison, c'est-à-dire, grand-maître; cette charge, la première du royaume, resta dans

la famille de ce Walter, ses enfans ajoutèrent le nom de Stuart au leur, et Walter fut ainsi la souche de cette maison des *Stuarts* plus illustre que fortunée.

M. Bolton, négociant, auquel Fox avoit été adressé, et qui voulut absolument nous accompagner par-tout, considéroit les portraits de ses rois avec un saint respect; il nous arrêta sur celui de David I qui regna en 1124. « Celui-ci, nous dit il, les moines en ont fait un Saint, parce qu'il a créé des évêchés, et fondé des monastères; il a payé par ces établissemens et ces fondations le tribut qu'il devoit aux préjugés de son siècle, mais il s'est élevé au-dessus par de sages institutions et un code de loix qui le place au rang des législateurs les plus éclairés. On n'a qu'un reproche à lui faire et qui est grave, mais il tint plus aux circonstances impérieuses qu'à sa propre volonté; ce fut d'avoir prodigué le sang de ses sujets pour placer sur le trône sa nièce Mathilde, et après, son fils, Henri II, le premier des *Plantagenets*. »

M. Bolton, après plusieurs autres commentaires sur les différens portraits de la galerie du palais *d'Holyrood-house* qui ne peuvent

être entendus avec intérêt que par des écossois, s'arracha enfin de cet endroit pour nous conduire à la chapelle qui dépend du palais, et fut restaurée par Jacques VI. C'étoit auparavant un monument gothique d'une construction précieuse, il devint la proie des flammes. L'édifice moderne a de l'élégance dans quelques unes de ses parties, mais dans d'autres il est trop surchargé d'ornemens. Nous fûmes très-satisfaits de la colonnade qui soutient la galerie, ainsi que de l'espèce de coupole qui couronne ce temple. L'intérieur étoit, dit-on, très-riche, sur-tout lorsqu'il appartenoit aux moines de St-Augustin; mais dans les guerres civiles il fut entièrement dépouillé. C'est dans cette chapelle que reposent les cendres de Jacques V., le père de Marie Stuart, et de Henri Stuart Darnley le cousin germain et l'époux de cette princesse, unis par un hymen que l'amour parut d'abord avoir formé, et qu'il rendit ensuite si malheureux.

Des historiens trompés, sans doute, par des mémoires infidèles, ont peint Jacques V. comme un prince ami de la justice, de la paix et de la religion, deffendant envers et contre tous les autels que les réforma-

teurs vouloient renverser, ce qui donneroit à entendre que Jacques V. fut un des zélés partisans de Rome, lorsque rien n'est plus éloigné de la vérité, et qu'il ne fut l'ami, le protecteur des prêtres, que par politique, et pour exercer quelques vengeances personnelles : un mot éclaircira ce fait.

Placé sur le trône de ses pères, n'étant encore qu'au berceau, Jacques dont la minorité avoit été aussi orageuse que longue, fut sans doute un prince qui mérita de fixer les regards de la postérité malgré la mauvaise éducation que lui avoient donnée le duc d'Albanie et le comte d'Angus qui avoient eu successivement la régence du royaume, et ne parurent en être investis que pour satisfaire leur ambition, leur avarice et leurs haines personnelles. Les nobles chassèrent le premier, et le second le fut par le jeune monarque lui-même. Doué par la nature d'une activité qui ne pouvoit souffrir le repos, et d'une ame élevée qui avoit honte de la contrainte où l'on vouloit le retenir, Jacques, quoiqu'extrêmement jeune, s'indigna d'être confiné dans son palais, et de n'avoir de l'aurité royale que la représentation et les respects; il manifesta son impatience et la haine

qu'il avoit conçue pour Angus qui, ne pouvant se concilier le cœur de ce jeune homme, avoit résolu d'en faire son esclave, de s'assurer de sa personne, de la circonvenir de toutes parts, et de regner en son nom. Mais l'ardeur, la résolution de Jacques déjouèrent ce projet ; il s'échappa des mains de ce tigre, se réfugia à Stirling, où il fut suivi par les principaux seigneurs de la cour, jaloux ou ennemis d'Angus qui demeura sans autorité, et ne sauva sa tête qu'en se réfugiant en Angleterre.

Voilà Jacques sur le trône dans l'âge où l'on sort à peine de l'enfance ; il y montre d'abord un esprit mâle et au dessus de son âge, mais susceptible de *s'impressionner* facilement. Il y manifeste de violentes passions, un ressentiment implacable et une soif immodérée du pouvoir auquel se joignoit un dépit furieux lorsque quelqu'obstacle s'opposoit à ses desseins; ces défauts, qui sont ceux du jeune âge, étoient contrebalancés, effacés par un amour sincère de faire le bien, de rendre son peuple heureux, de sortir le foible de l'oppresion de l'homme puissant. L'histoire raconte de ce prince, qu'après s'être affranchi de la tyrannie des nobles, dont il avoit été le

jouet et la victime, pendant sa tutelle, il embrassa le plan de ses prédécesseurs, qui étoit d'humilier, d'abaisser la noblesse. Ses ancêtres, qui l'avoient conçu, n'étoient point parvenus à l'exécuter, parce qu'ils n'avoient point apporté dans l'exécution, assez de prudence et d'adresse. Il sentit que l'autorité de la couronne étoit trop foible pour contrebalancer seule l'influence et le pouvoir des nobles; et sachant diviser pour régner, il s'adressa au clergé, tout-puissant en Ecosse, mais dépendant entièrement de la Cour, par le droit qu'avoient les monarques Ecossois, de nommer aux évêchés et aux abbayes, droit dont les pontifes Romains les avoient laissé jouir, parce que la pauvreté du pays n'avoit point attiré leur attention. Jacques conclut, avec raison, que des hommes qui attendoient leur élévation de sa faveur, se prêteroient à ses vues pour la mériter, et il ne se trompa point. Quelques circonstances avoient fait naître l'aversion entre les prélats et les principaux barons; les évêques accusoient les nobles de mépriser leur caractère, et d'envier leur pouvoir autant que leur richesse; Jacques flatta leur ressentiment et leur cupidité, et fut servi également par l'un et par l'autre. D'après

son but, il traita la noblesse avec autant de froideur que de réserve; les emplois, qu'une longue possession faisoit regarder comme appartenant à leurs familles, furent donnés aux ecclésiastiques, ou à leurs créatures. Voilà ce qui a fait prendre le change aux écrivains, et les a portés à placer Jacques III au rang des dévôts zélateurs du papisme, et sa conduite avec Henri VIII, n'a pas peu contribué à les fortifier dans leur opinion.

Henri, qui par son systéme de réformation avoit fait beaucoup de mécontens et n'avoit satisfait personne, craignant les suites de ce mécontentement, rechercha l'amitié du roi d'Ecosse que Rome et l'Empereur vouloient attirer dans leur partie. Jacques également indifférent pour les opinions de Henri et les prétentions de Rome, profita des avances du roi d'Angleterre pour se faire valoir à son clergé, qui craignoit que l'alliance de Henri ne portât leur roi à imiter sa conduite, et comme les prêtres sont capables de tout pour conserver leurs biens, ils se vouerent à toutes ses volontés et l'aidèrent dans sa haine contre les nobles. Mais ceux-ci prouvèrent bientôt à Jacques qu'il avoit commis une imprudence en refusant de s'allier à Henri pour

pour plaire à ses prêtres. Le roi d'Angleterre piqué de ce que Jacques s'étoit refusé à ses avances, lui avoit déclaré la guerre, et le monarque écossois pour faire face à une armée qui, sous les ordres du duc de Norfolk, étoit déjà sur les bords de la Twed, eut recours à ces mêmes barons qu'il avoit persécutés de tant de manières. Ils assemblerent leurs vassaux et prirent les armes, plutôt pour se venger de lui que pour le défendre des incursions de l'étranger qui venoit ravager leur pays, le cri, le danger de la patrie ne les toucherent point; ils ne virent que les torts de Jacques et les nombreux affronts qu'ils en avoient reçus. La soif de la vengeance fit taire chez eux toute autre espèce de considération; voilà les hommes, le trait suivant va achever de les caractériser. Les barons écossois et leurs vassaux marchent aux Anglois au nombre de dix mille, pourvus de tout et bien armés, mais au lieu de combattre, ils mettent bas les armes devant cinq cens hommes qui se présentoient et n'osoient les attaquer. Ils eussent pu vaincre, mais ils préférerent la honte d'être désarmés par un aussi petit nombre d'hommes, à une victoire qui eut servi leur roi et procuré quelque gloi-

re à *Ollivier Sinclair* son favori, qu'il avoit mis à leur tête pour les braver encore avec plus de rafinement. Il y a quelques années que parmi nous on eut pris cet évènement pour une fable, nos malheurs et les faits, nous ont appris à tout croire. Jacques mourut de chagrin de cette trahison, et l'orgueil des barons fut vengé. J'ai rapporté ce trait de l'histoire d'Ecosse, par ce qu'il peint l'esprit de parti dans toutes ses nuances et qu'on ne peut trop donner de leçons aux hommes sur cet objet.

Henri Stuart comte de Darnley, qui est enterré sous la même voûte que Jacques V, est peut être le mortel qui fournit à la philosophie le plus d'observations et sur les jeux de la fortune, et sur les différens ressorts que font mouvoir les passions des hommes, parmi lesquelles il en est trois qui commandent à toutes, l'amour, l'ambition et la jalousie. L'amour fit asseoir Henri Darnley sur le trône d'Ecosse et l'en précipita; l'ambition et la jalousie parurent vouloir venger sa mort et n'eurent d'autre but que celui de se satisfaire.

Il n'est parlé dans l'histoire de ce Henri Stuart, que par ce qu'il fut l'époux de la trop célèbre Marie Stuart, fille, femme et mère

de roi, plus belle encore qu'illustre par sa naissance, joignant aux dons de la nature, graces, esprit et talens, et qui de toutes les femmes dont le nom est inscrit dans l'histoire, est celle dont on a dit le plus de mal et que peut être on n'a pas calomniée. Hume ; Robertson, de Thou, le président Hainaut, Voltaire la croient coupable des crimes dont on l'accuse. Quelques écrivains anglois, parmi lesquels on distingue *Witaker* recteur de Ruan-Longhorne, le P. d'Orléans et M. de la place soutiennent qu'elle n'eut que des foiblesses et ne commit point de crimes ; la postérité, d'après les preuves alléguées pour et contre, est restée indécise mais disposée à la plaindre plutôt qu'à la condamner.

Elle avoit hérité du trône de son père n'étant encore qu'au berceau, et Marie de Guise sa mère, régente du royaume, avoit été l'instrument, plutôt que la cause, des troubles qui eurent lieu pendant son administration. La jeune Marie fut mariée à François II et presqu'aussi-tôt veuve qu'épouse; elle aimoit la France et vouloit s'y fixer, mais Catherine de Médicis qui craignoit sa beauté et son esprit, la contraignit de se retirer en Ecosse ; elle n'abandonna point les

rives de la Seine sans les arroser de ses larmes ; nous avons d'elle une jolie chanson où, elle exprime ainsi ses regrets :

Adieu plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri mon enfance;
Adieu France, adieu nos beaux jours.
La *nef* qui déjoint nos amours,
N'a eu de moi que la moitié ;
Une part te reste, elle est tienne,
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

Malgré ces vers et les larmes qu'avoit versé Marie, Francois II fut oublié, et la jeune reine, peu après son retour en Ecosse, vit le beau Darnley son cousin, qui possédoit à un degré éminent cet extérieur séduisant auquel la plûpart des femmes se laissent prendre, et dont elles sont presque toujours dupes. Darnley eut son cœur, et avec lui, sa main et la couronne d'Ecosse. Cette union eut la durée de ceux que forme l'aveugle enfant de Cythere, ce furent d'abord tous les transports d'une passion violente ; Marie n'étoit heureuse qu'auprès de Henri, et ne se glorifioit du titre de reine, que par ce

qu'elle avoit assis son amant sur le trône. Elle se plaisoit à lui donner le titre de roi et à joindre son nom au sien dans tous les actes publics ; de son côté Henri ne trouvoit le bonheur que dans les bras de son épouse, et sembloit n'avoir d'autre objet que celui de lui plaire ; mais la fièvre de l'amour se passa, ce fut l'ouvrage de quelques mois, et Darnley parut aux yeux de Marie ce qu'il étoit, c'est-à-dire, un homme péchant à-la-fois et par le cœur et par l'esprit, joignant l'inconstance à l'ingratitude, extravagant dans ses caprices, brutal dans ses plaisirs, insolent, bas ou violent selon les hommes auxquels il avoit affaire, et ne sachant pas même se concilier l'amitié de ceux qu'il obligeoit, se croyant capable de tout et voulant tout gérer par lui-même, mais n'achevant de commettre une imprudence que pour se livrer à une plus grande encore, de sorte que son incapacité n'avoit d'égale que sa présomption. Marie reconnut sa faute et opposa long-tems la douceur de son caractère à la fougue impétueuse de son époux. Son attention et ses soins n'ayant pu la préserver des mauvais traitemens de Darnley, le dépit, le désespoir, l'aversion même prirent dans le cœur de cette

femme la place des sentimens passionnés dont il avoit été rempli, et les deux époux après avoir vécu quelque tems dans l'indifférence, ne se virent plus sans une horreur réciproque.

La vie que menoit Henri ayant aigri son caractère et ses passions, il devint un tyran à qui tout faisoit ombrage, et un malheureux virtuose, *David Rizzio*, qui par ses talens charmoit la mélancolie de Marie, fut massacré par Henri et ses satellites aux pieds même de la reine, par ce que le prince soupçonna que Rizzio étoit son amant, soupçon d'autant plus ridicule que cet infortuné étoit un vieillard rempli d'infirmités; mais la jalousie est la plus extravagante des passions comme elle en est la plus furieuse.

Vers ce tems un nouveau favori se mit en crédit chez la reine et gagna réellement son cœur, que Rizzio n'avoit jamais possédé; il prit sur elle le plus grand ascendant dont il sut profiter pour former des projets qui lui devinrent aussi funestes qu'à Marie. Ce favori étoit *John Hepburn* comte de *Botwell*, issu d'une ancienne famille, et l'un des premiers seigneurs du royaume par l'étendue de ses possessions et le nombre de ses vassaux. Hen-

ri méprisé et sans pouvoir à la Cour de son épouse, prit le parti de s'en éloigner et de visiter les principales villes de l'Ecosse ; il alla d'abord à Stirling, puis à Glasgow, où il essuya une maladie grave qu'on attribua aux effets du poison, et dont il n'échappa que par la force de sa constitution. Ayant manifesté quelqu'envie de passer en pays étranger, Marie et Botwell qui avoient leurs vues, au dire de Robertson, l'en détournèrent et l'attirérent à Edimbourg, il y eut même entre Henri et son épouse une espèce de reconciliation qui, par ce qu'elle étoit feinte, eut des deux côtés toutes les démonstrations de la sincérité. La maison qu'on prépara à Henri, ajoute l'écrivain que je viens de citer, étoit en pleine campagne, et par sa position, avoit toute la salubrité de l'air ; elle plut au roi qui en avoit besoin et cherchoit à se rétablir, mais elle étoit isolée, et par cette raison, offroit des facilités aux intentions criminelles.

Cependant Marie continuoit auprès de son époux les soins les plus assidus et passoit rarement un jour sans le voir ; elle parvint par les marques d'amitié et de confiance qu'elle lui témoigna à rétablir le calme dans son ame et à dissiper les soupçons que sa con-

duite y avoit fait naître, et l'infortuné se plaisoit à se flatter d'un retour au bonheur, lorsqu'il touchoit aux bords du précipice où il alloit périr.

Marie, qui avoit pris un logement dans sa maison, en sort au milieu de la nuit pour se rendre, dit-on, à un bal masqué, et peu d'heures après cette même maison saute par une mine. Le bruit de l'explosion allarme toute la ville, on accourt et l'on trouve le corps de Henri dans un jardin, sans brûlure, sans meurtrissure ni aucune marque de violence, d'où l'on conclut que la mine n'est qu'un jeu pour déguiser le genre de mort par lequel on s'est défait du malheureux Henri, qui périt dans sa vingt-unième année, victime de ses propres fautes et peut-être de la perfidie de son épouse. Tous les esprits sont en mouvement pour découvrir qui peut avoir conçu et exécuté cet assassinat. La voix publique en accuse Botwell, charge la reine de complicité, et les probabilités sont contre elle. Cependant, deux jours après ce meurtre, elle fait une proclamation par laquelle elle promet une somme considérable à quiconque en dénonceroit les auteurs; et quoique Botwell soit un des premiers du royaume, fort de la

faveur de la reine et de son propre pouvoir, on n'hésite point à le nommer, et toutes les nuits on affiche des placards où, non-seulement, il est désigné lui et ses complices, mais encore où l'on insinue que la reine a participé à l'assassinat. La hardiesse de cette inculpation fixe l'attention du conseil, on recherche les auteurs de ces placards, plutôt pour les intimider que pour en obtenir des lumières, et les informations se font de manière à ne répandre aucun jour sur cette scène d'horreur.

Les premières clameurs étoient passées, Botwell avoit été déclaré innocent par un tribunal comme ceux que les rois forment lorsqu'ils veulent faire condamer ou absoudre ceux qu'ils y traduisent ; on alloit oublier Henri que peu de gens regrettoient personnellement, quand Marie poussa l'inconséquence ou l'audace jusqu'à prendre ce même Botwell pour son époux. Cette union monstrueuse souleva l'Ecosse entière contre cette princesse, et la souleva avec d'autant plus de raison que la religion saisit ce prétexte pour exercer des vengeances personnelles. Marie étoit catholique, et la plûpart des barons écossois vouloient la réformation et avoient

raison de la vouloir, par ce que leur pays étoit trop pauvre pour nourrir des prêtres et parmi ceux-ci, cette classe parasyte qu'on appele *prélats.*

Les nobles, les uns par esprit de parti, les autres pour aller au-devant des persécutions que leur préparoit le papisme outré de Marie, tous indigné de l'atrocité de Botwell, s'assemblerent à Stirling, et formerent une confédération d'autant plus formidable qu'elle avoit pour elle l'opinion publique. Les premières nouvelles de cette ligue porterent la consternation dans le cœur de la reine, et la crainte dans celui de Botwell, par ce qu'il avoit assez de pénétration pour en prévoir les suites. Marie publia un manifeste, fit une proclamation, et personne, ou du moins peu de gens s'enrclerent sous ses drapeaux. Les confédérés s'avancerent, celui qui commandoit dans le château d'Edimbourg, au lieu de se défendre en ouvrit les portes; Marie et son amant se réfugierent à Dumbar qui est à l'embouchure du Forth, on les y suivit, et Botwell qui n'avoit qu'une multitude mal armée à opposer à une armée disciplinée, fut complettement battu. Ce revers eut lieu jour pour jour un mois après son mariage. Botwell fut

obligé de prendre la fuite et Marie de se remettre entre les mains des confédérés qui l'enfermerent dans le château de Locklevin, où elle fut sous la tutelle de la mère du comte de Murrai, femme altière et barbare, qui osa insulter aux charmes et aux infortunes de Marie.

Quant à Botwell, qui en étoit la principale cause, à peine cessa-t'il d'être en scène qu'il fut oublié. Forcé de fuir, il s'étoit d'abord réfugié dans le voisinage de Dumbar, ensuite dans les isles d'Ockney où, chassé de place en place, abandonné de ses amis, suivi d'un petit nombre d'hommes aussi désespérés que lui, il souffrit à-la-fois les misères de l'infamie et de la pauvreté. Poussé par l'indigence, il embrassa un métier qui augmenta l'ignominie dont il étoit couvert; il se fit pirate et bientôt fut pris sur les côtes de la Norvège après avoir exercé toute sorte de brigandage. On ignoroit son nom et sa qualité et on alloit le livrer à une mort infame lorsqu'il se fit connoître. Cette découverte ne lui procura que la vie, on le mit aux fers et pendant dix ans il supporta les rigueurs de la plus dure captivité. La mélancolie et le désespoir lui otèrent enfin l'usage de la rai-

son. Ce fut un bonheur pour lui, il mourut dans un état de démence sans être plaint de personne. C'est ainsi que le ciel vengea la mort de Henri Darnley.

Les confédérés déférèrent la couronne au fils de Marie, lui permirent, il est vrai, de nommer un régent, mais lui indiquerent le comte de Murray, qui étoit son frère naturel, et qui au lieu de la défendre en devint le tyran. Cette révolution fit perdre au papisme l'influence qu'il avoit en Ecosse et devint très-favorable à la réformation. Mais Murray, homme dur et impolitique, aliéna bientôt par ses manières plusieurs des principaux confédérés parmi lesquels on distingua les Hamiltons, famille puissante en Ecosse; il se forma un parti pour Marie qui ne pouvant l'arracher de Locklevin par la force, l'en tira par la ruse. Cette forteresse avoit été confiée à Lord Douglas qui avoit un frère âgé de 18 ans, ayant toutes les imprudences de cet âge. Les partisans de Marie trouverent le moyen, par un billet, de lui faire savoir ce qu'ils avoient fait pour elle, et l'inviterent à profiter de l'inexpérience et de la présomption du jeune Douglas pour briser ses fers, elle profita de cet avis précieux, traita le jeune hom-

me avec distinction, lui marqua de la prédilection, enflamma son cœur, flatta son ambition et l'amena au point de tout entreprendre pour lui procurer la liberté.

Un dimanche, le 2 mai 1568, tandis que Lord Douglas étoit à souper et le reste de ses gens à la prière, son jeune frère qui avoit feint une indisposition, va se saisir des clefs de la forteresse, ouvre une porte de derrière à Marie, qui se sauve avec une de ses femmes; Georges Douglas, c'étoit le nom du jeune homme, referme doucement la porte, vient remettre les clefs, et l'on n'apprend l'évasion de Marie que lorsqu'elle est en sureté. Elle s'étoit réfugiée à Hamilton où ses amis avoient un corps de six mille hommes; elle déclara en leur présence que la démission qu'elle avoit donnée et les actes qui s'en étoient suivis et qu'on l'avoit forcée de signer, avoient été l'ouvrage de la contrainte; elle fit sa protestation et ses amis y joignirent la leur, mais pour la faire valoir, il eut fallu battre Murray et son parti; ce fut le contraire, Marie et les siens furent battus à la bataille de Langside où la déroute fut si complette, que cette princesse n'eut d'autre ressource que de se réfugier en Angleterre, où, au lieu de trou-

ver un asile, elle ne trouva qu'une prison où elle languit dix-huit ans et n'en sortit que pour aller porter sa tête sur un échaffaud.

Elle fut d'abord reçue à Carlisle avec toutes les démonstrations du plus grand respect et tous les égards dus à sa position; mais Elisabeth qui voyoit en elle une rivale dangereuse, chargea bientôt de conduite. Marie étoit confiante, Elisabeth lui tendit un piège, celui de la porter à demander à se justifier de la mort de Henri Darnley; Elisabeth la prit au mot, on nomma des commissaires, les amis de Marie agirent, Elisabeth en conçut des soupçons ou des intriguans lui en firent concevoir; *Norfolk* entreprend de délivrer Marie pour l'épouser ensuite; ce projet extravagant conduit Norfolk à l'échaffaud et en prépare le chemin à l'infortunée Marie. Dès cette époque, il n'est plus question que de complots et de conjurations auxquels Elisabeth et ses ministres croyent ou feignent de croire. D'abord celle de *Trog-morton* qui est invraisemblable, celle de Parry qui n'est pas mieux prouvée, et celle de Babington qui est un rêve de fanatiques, mais qui toutes sont imputées aux amis de Marie, et dans lesquelles elle est fortement inculpée d'avoir trempé.

Enconséquence les ministres d'Elisabeth et le parlement qui lui est vendu, arrêtent qu'on informera juridiquement contre Marie, qu'on lui fera son procès, et Elisabeth consent que celle qui étoit son égale, que celle qui étoit venu se réfugier dans ses bras, sur laquelle elle n'avoit aucun droit, soit jugée comme le seroit un de ses sujets.

Des commissaires furent nommés et se rendirent à *Fotheringay* où Marie étoit prisonnière; ils lui communiquerent les ordres qu'ils avoient reçus, et Marie plus surprise qu'intimidée refuse absolument de paroître à leur tribunal. Halton un de ses juges, lui ayant représenté avec autant de perfidie que d'adresse, que ce procès étoit de pure formalité, et qu'en l'évitant elle faisoit tort à sa réputation et se privoit elle-même du seul moyen de mettre son innocence au grand jour, elle consentit à être jugée et répondit à tous les chefs d'accusation qu'on articula contre elle. Plusieurs étoient absurdes, sur-tout ceux qui avoient rapport aux conjurations dont j'ai parlé, d'autres n'étoient que frivoles, aucuns n'étoient fondés sur des preuves judiciaires ou légales. On lui présenta de simples copies de lettres qu'on lui supposoit avoir écrites à

Botwell ou à ses partisans ; Marie nioit et demandoit qu'on lui produisit les originaux ; on n'eut point cette justice, on fit valoir au contraire le témoignage de quelques uns de ses secrétaires qu'on avoit gagnés et qu'on n'osa lui confronter. Enfin après une procédure aussi irrégulière qu'injuste, il intervint un jugement et la teneur de la sentence fut que *Marie Stuart atteinte d'être complice de la conjuration de Babington et d'autres machinations tendantes au détronement et à la mort de la reine Elisabeth, étoit condamnée à être décapitée.* Hume a tâché de prouver, Robertson a fait entendre que Marie avoit réellement participé à la conjuration de Babington, mais le bon sens le plus simple s'apperçoit évidemment à la première lecture que Hume, sur cet objet, est guidé par l'esprit de parti et que Robertson n'est gueres plus juste; il n'entre point dans mon projet de les réfuter le recteur de Ruan-Longhorne s'en est trop bien acquitté pour reprendre cette tâche après lui.

Lorsqu'arrivés à la prison de l'infortunée Marie, les commissaires lui annoncèrent qu'elle étoit condamnée à périr sur un échaffaud, et que l'exécution étoit fixée au lende-

main

main à huit heures du matin, elle marqua plus d'étonnement que de douleur; elle fut surprise, indignée, lorsqu'elle vit la signature d'Elisabeth au bas du *Warant* qu'on lui présenta. « Je suis son égale, s'écria-t-elle, ni par « le sang, ni par la naissance, je ne suis su- « jette aux loix de son royaume.... Je ne « m'attendois pas que l'atroce jalousie eût pu « la porter à violer ainsi et les droits sacrés « de l'hospitalité, et le respect dû aux têtes « couronnées; cependant, Milords, ajouta- « t-elle, en s'adressant aux commissaires, « assurez votre souveraine que la mort me « paroîtra *bien venue*, puisqu'elle aura le « double avantage de terminer mes malheurs « et d'assouvir son ressentiment ». — Elle protesta ensuite sur l'évangile, qu'elle n'étoit point coupable de la conspiration tramée contre les jours d'Elizabeth, et qu'elle n'avoit jamais eu connoissance des projets criminels de Babyngton. Elle consola ses domestiques, qui étoient dans l'abattement et le désespoir, et toujours calme et sans effroi, elle ordonna qu'on lui servit à souper de fort bonne heure afin qu'elle eût le tems de mettre ordre à ses affaires avant la fin de la nuit. Bientôt elle se mit à table, soupa tranquilement avec son

médecin, qui étoit un françois, auquel elle étoit très-affectionnée. Sur la fin du repas, elle fit appeler tous ses domestiques, but à leur santé, et leur demanda pardon des mortifications qu'elle auroit pu leur avoir fait essuyer dans un rang où l'on s'oublie quelquefois, et dans une situation où le caractère est aigri par l'infortune.

Elle revit ensuite le testament qu'elle avoit fait dès le commencement de son procès, refit l'inventaire de ses bijoux, foible reste de ceux qu'elle avoit possédés, et dont le barbare Murrai lui avoit enlevé la majeure partie; elle relut les noms de ses serviteurs auxquels elle les destinoit, fit plusieurs lots de l'argent qui lui restoit, et le distribua à tous ses gens; chacun d'eux eut une lettre de recommandation pour le roi de France et le duc de Guise, dont Marie descendoit par sa mère. Lorsqu'elle eut satisfait à ces soins minutieux, mais chers à son cœur, elle se coucha, dormit paisiblement quatre heures, et consacra le reste de la nuit à la prière. A sept heures du matin elle s'habilla elle-même d'un riche habit de velours, et dit à ses femmes qu'elle auroit bien voulu leur laisser cette robe avec celles qu'elle leur avoit données la veille, mais qu'il

convenoit que dans cette circonstance, elle parût vêtue avec la décence qui convenoit à son rang. Huit heures sonnèrent, elle se couvrit d'un voile blanc qui descendoit jusqu'à terre, et alla au-devant du Shériff, qui se présenta pour lui annoncer que l'heure fatale étoit venue. Je suis prête, lui dit-elle, avec le plus grand calme; elle se tourna vers ses femmes, leur fit le plus tendre adieu, et marcha au supplice d'un air modeste et majestueux, soutenue par deux gardes, parce que ses jambes étoient affoiblies par des douleurs de rhumatisme qu'elle avoit contractées dans sa prison.

Elle touchoit, pour ainsi dire, au seuil de la salle où devoit se faire l'exécution, lorsque sir André *Mervill*, son maître d'hôtel, se jeta à ses pieds et les baigna de ses pleurs; il voulut parler, mais ses sanglots l'en empêchèrent: « Cesse, lui dit la reine avec attendrissement, « cesse tes larmes, bon serviteur, et réjouis-« toi plutôt de voir Marie Stuart au terme de « ses maux; dis à mes sujets que je meurs « ferme dans ma religion et mon attachement « pour la France et l'Ecosse, que Dieu seul « sait combien j'ai desiré l'union de l'Ecosse « avec l'Angleterre pour tarir la source de

« toutes les discordes...... *Mervill*, reprit-« elle ensuite plus paisiblement, recommande-« moi à mon fils, dis-lui que malgré mes in-« fortunes, je n'ai rien fait de préjudiciable « à l'état et au royaume d'Ecosse ». — Alors, laissant couler quelques larmes, elle se pencha vers *Mervill* et l'embrassa tendrement; « adieu, « dit-elle, bon *Mervill*, adieu, accorde tes « prières à ta reine et à ta maîtresse ». Elle dit, et reprenant un maintien paisible, elle s'avança vers la salle. Cependant, avant d'y entrer, elle demanda que le bon *Mervill*, son médecin, et deux de ses femmes, l'accompagnassent à l'échaffaud. Le comte de *Kent*, un des principaux lords nommés par Elizabeth pour présider à cet exécution, eut la cruauté de lui refuser durement cette consolation, parce que, zélé protestant, il craignoit quelqu'acte de superstition de ses serviteurs catholiques; Marie, qui le comprit, donna sa parole qu'il ne lui échaperoit aucune marque de foiblesse indigne d'elle et de ses fidèles serviteurs; mais le comte paroissant inexorable, elle reprit toute la fierté de son rang, et jetant sur lui un de ses regards qui ordonnent: « je suis cousine de votre reine, lui « dit-elle, issue du sang royal par Henri VIII,

« veuve d'un roi de France, et reine d'E-« cosse, cessez de me faire sentir mon infor-« tune »; le comte humilié, n'osa s'opposer à ses volontés; *Mervill*, son médecin et deux de ses femmes, la suivirent.

Elle entra dans la salle et envisagea sans aucune émotion l'échaffaud et les deux bourreaux qui l'attendoient, tous les spectateurs furent frappés de son air majestueux et de son maintien assuré; aucun d'eux ne put voir sans être ému une femme si aimable et si malheureuse marcher d'un front serein à une mort involontaire. Quoiqu'altérée par les années, les infortunes et les infirmités, sa beauté étoit encore frappante, et ses graces, celles qu'elle avoit à vingt ans, ce qui ajoutoit à l'impression de terreur qui glaçoit tous les esprits. Un profond silence regnoit, Marie parcourant d'un œil tranquille tous les objets qui l'environnoient, paroissoit seule avoir conservé l'usage de ses sens. Elle monta sur l'échaffaud d'un pas assuré et écouta avec tranquillité une seconde lecture du *warant*, mais avec beaucoup d'impatience un ministre du culte anglican qui voulut lui persuader d'abjurer la religion catholique, *c'est la croyance*

de mes pères, lui répondit-elle, *je l'ai adopté dès mon jeune âge, je vais mourir dans les mêmes sentimens*, et elle lui tourna le dos. Elle se mettoit en devoir de se deshabiller, quand les bourreaux s'approcherent pour l'aider; elle sourit, en disant, qu'elle n'avoit pas coutume de se servir de pareils gentilshommes, leur fit signe de s'écarter et appela ses femmes. Prête à recevoir le coup, elle leur fit un dernier adieu, et comme elles ne purent retenir leurs pleurs et leurs cris, elle mit le doigt sur sa bouche et leur imposa silence. Les yeux couverts d'un mouchoir elle plaça elle-même sa tête sur le billot en disant à haute voix: *grand dieu je te remets mon ame*, elle reçut le premier coup, mais sa tête ne fut séparée de son corps qu'au troisième, par ce que le bourreau ému, égaré, avoit frappé d'une main mal assurée. Lorsqu'il la prit par les cheveux pour la montrer à l'assemblée, le barbare doyen de Péterboroug qui l'avoit exhorté à déshonorer ses derniers momens par l'apostasie, eut la barbarie de crier *ainsi périssent les ennemis d'Elisabeth*; un seul homme osa applaudir à ce cri, et cet homme fut le cruel comte de Kent, le reste garda le silence le plus morne.

Ses femmes baignées de pleurs demandèrent en vain le corps de leur maitresse pour le laver et le vêtir, elles offrirent tout ce qu'elles possédoient pour l'obtenir et lui rendre ce pieux devoir, elles furent repoussées avec barbarie et pour dernier outrage le corps de cette reine fut abandonnée aux soins et aux regards des bourreaux qui le porterent dans une salle voisine où, sans aucun respect, il fut couvert d'un vieux drap de billard jusqu'à ce qu'il fut inhumé dans la cathédrale de Péterboroug d'où, quelque tems après, Jacques le tira et le fit transporter à Westminster dans la chapelle de Henri VII.

Ainsi périt le 18 février 1587, à l'âge de 46 ans la plus belle et la plus infortunée des femmes, victime de ses propres fautes, mais plus encore de la jalousie de la cruelle Elisabeth qui osa manifester de la douleur en apprenant la nouvelle de l'exécution de celle qu'elle venoit de sacrifier avec autant d'injustice que de cruauté. Cette vengeance de femme a terni, a flétri son regne, glorieux d'ailleurs, et sa dissimulation n'a servi qu'à faire connoître la méchanceté de son cœur et l'hypocrisie de son ame. Les pleurs que les amis

de l'humanité ont versé sur la triste destinée de Marie, ont effacé ses torts. Cette digression est un tribut de sensibilité, le lecteur qui l'aura partagé, me le pardonnera.

Fin du Tome II.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.





